





J. Végey

**CCCCD**

Portraits

*Prémices*

EDILIVRE

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

Immeuble Le Cargo, 157 boulevard Mac Donald – 75019 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50

Mail : [client@edilivre.com](mailto:client@edilivre.com)

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)



Imprimé en France  
Texte intégral

Dépôt légal.  
© Edilivre, juillet 2023

ISBN papier : 978-2-414-61015-0

Tous nos livres sont imprimés dans les règles environnementales les plus strictes.  
Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

Avant-propos.....	7
I – FAMILLE.....	11
II – AUX ÉTUDES.....	133
III – ROND DE CUIR.....	217
IV – PARISIEN .....	313
Index des noms propres.....	355



## Avant-propos

L'autofiction a ceci de particulier que son sujet principal est unique, ombilical, celui ou celle par qui tout arrive et sans qui tout serait dépeuplé. La vraie vie fonctionne sur une base semblable, avec comme moteur cette conscience d'être soi dont l'importance est telle que, avant de la posséder autour de leur deuxième année, les bébés pourraient ne pas être considérés comme des personnes humaines à part entière.

Cette approche à l'existence véhicule comme des remugles de libéralisme, de chacun pour soi, de nombrilisme parfois si difficiles à assumer que, dans les romans de science-fiction, les êtres supérieurs venus d'ailleurs présentent souvent la caractéristique suprême de ne faire qu'un avec leurs congénères.

La vie en société, sans laquelle aucune de nos superbes individualités ne saurait être viable, remet fort justement en cause ce que pourrait avoir d'outrancier un culte de la personnalité plaçant chacun de nous au centre de son propre univers. L'idée de ce livre est donc simple : faire revivre, sous forme de brefs portraits, les multiples points d'ancrage sans lesquels ce « moi » si précieux n'aurait pu se développer, se conforter, s'épanouir, se maintenir.

Passer en somme d'un monde autocentré, celui qui fait tourner la fiction ou la description d'une réalité supposée autour d'un unique personnage, à un univers aux centres multiples, où celui que notre égoïsme voudrait sinon unique, du moins déterminant, articule sa sphère d'influence avec celles de bien d'autres, dont la rencontre aura contribué à le façonner. De cette manière, le centre originel, celui qui fonde notre ego, devient pour chacune des autres prééminences de l'engrenage social un épisode, une rencontre qui aura, ou n'aura pas

été abordée dans une autobiographie ou une autofiction tierce, c'est-à-dire un récit dont l'axe n'est pas soi.

Cette approche, celle d'un superbe engrenage social, outre que plus conforme à une réalité dont nous pressentons bien, même si nous ne l'admettons que du bout des lèvres, que sa complexité ne saurait se contenter d'un seul pivot, devrait aussi permettre, par le privilège du loisir d'écrire accordé à notre Moi, d'appeler dans la lumière bien d'autres centres, d'autres individualités, dont l'existence même, faute de narrateur, tomberait facilement dans le puits des ombilics délaissés.

Le principe ainsi posé, parler de soi par le biais d'articulations aux autres, il fallut déterminer les dimensions de l'objet baroque qu'un livre allait créer. Fallait-il chercher à être exhaustif, en recensant toutes les incidences, tous les accrochages, tous les compagnonnages qui, à un moment ou à un autre, auront contribué à me baliser ou me tracer la route ? Pour noble qu'il paraisse, un tel but m'apparut vite comme inatteignable, tant il aurait requis d'efforts préalables d'inventaire pour que le résultat paraisse crédible en termes d'exhaustivité. Je choisis donc de renoncer à la quantité au profit de la qualité, pour, compte tenu des limites prévisibles de mes capacités résiduelles d'écriture, contenir dans un volume raisonnable les interactions que je considérerais les plus importantes entre mon Moi et d'autres. Le seuil que je me fixai fut précisément de 500 – ce qui me permit de trouver le titre de l'ouvrage, cinq cents en chiffres romains s'écrit D, il est précédé quatre fois de cent, qui s'écrit C –, 500 portraits qui devaient être courts, une moyenne autour d'une page bien remplie pour chacun, organisés au sein d'épisodes marquants de mon existence, regroupés sous des rubriques comme l'enfance, la scolarité, les lieux de résidence ou de travail, au total quinze chapitres, autant de tranches de vie.

La liste des noms dont je me promettais de tirer le portrait fut relativement facile à établir. Il me suffit de fermer les yeux, et de parcourir mentalement les chemins de plus de soixante-dix années



pour inventorier, sur leurs bords, les silhouettes saluant d'un geste de la main plus ou moins prononcé et amical le passage de ma caravane mémorielle.

Pour avoir plus de chances de bien situer l'anecdote je m'efforçai ensuite d'associer une photo à chacune ou chacun de celles et ceux dont j'estimais qu'ils avaient particulièrement influencé mon devenir lorsque je les rencontrai, puis les fréquentais. Je me rendis alors compte que notre civilisation de l'image où le moindre battement d'ailes du plus larvaire des papillons est en principe répertorié dans une banque de données en accès libre, ne gardait parfois aucune trace visuelle de gens dont je suis sûr, pour les avoir côtoyés, qu'ils ont vécu, et qu'ils ont commis. Cette absence de référence, même pour des personnalités qui, il y a quelques décennies, représentaient des modèles vénérés pour des jeunes gens de l'âge qui alors était le mien, me confirma dans l'idée que je pouvais faire œuvre utile en permettant, par le truchement de quelques paragraphes, que leur nom, leurs faits, leurs dits, soient encore portés par le flux de la connaissance, à l'attention de qui ne les rencontra pas mais saura désormais qu'ils auront existé, rouage à part entière du Très Grand Agencement.

Mon intention était au départ d'attendre pour publier d'avoir complété l'ouvrage, ce qui, avais-je calculé, m'amènerait au cœur du grand âge à raison d'un chapitre par jour, pas vraiment tous les jours. La lecture des mésaventures de Marcel Proust, contraint par son éditeur à scinder certains volumes de la Recherche, jugés trop épais, donc trop indigestes pour un tir groupé, me conduisit cependant à anticiper sur les critiques, et à envisager une intégrale répartie sur trois volumes, dont celui-ci est le premier.

Sous le titre de Prémices, il regroupe les cent-treize premières interférences, celles qui auront façonné de l'enfance à la fin de la prime jeunesse les facettes les plus saillantes d'un homme dont la Maturation se fit ensuite sous de multiples cieux, avant la Sénescence que, par choix, j'ai abordée assez tôt dans la carrière.

Je m'aperçois au terme de cette première volée de portraits que, bien souvent, la description faite de mes sparring partners ne leur accorde d'importance qu'en raison de leur apport à la construction de mon être propre. Ainsi, même dans un monde multipolaire, chaque nombril demeure-t-il proéminent.

Rares sont les entrées pour lesquelles l'anecdote, ou l'environnement que j'ai choisi de décrire permettent d'envisager une relative autonomie, un monde conjoint où l'autre, à son tour, acquerrait les nobles lettres d'engrenage. Ainsi en est-il de la série frileusement intitulée Famille, celle en somme du premier cercle, compilée sans vraiment d'égard envers la chronologie d'ensemble, des Études, couvrant l'espace-temps de la maternelle que je n'ai pas fréquentée aux diplômes supérieurs que je n'ai pas décrochés, de mes précoces expériences professionnelles ou de mon premier nid familial qui ne fût pas maternel.

Incorrigible auto-centrisme...

Plougasnou, mars 2023.

**I**

**FAMILLE**



1. Mère .....	15
2. Père.....	17
3. Pépère et Mémère.....	19
4. Cani et Tatie.....	23
5. Victor, Léon, Marius.....	25
6. Léa, Maria, Julia.....	29
7. Dédé .....	31
8. Cousine Hélène.....	33
9. Henri et Jeanine.....	35
10. Cousin Cousine .....	37
11. Sœur .....	41
12. Cousin René.....	43
13. Michel .....	45
14. Épouse.....	47
15. Pierre Paul.....	49
16. La Belle Mère .....	51
17. Marie-Claire et Jean-Yves .....	55
18. Maryline .....	59
19. Tad Coz et Mam Goz.....	61
20. La Témoin .....	63
21. Denise & Théophile .....	67
22. Brigitte & Muriel .....	69
23. Louis & Micheline .....	71
24. Les Cousins Paul.....	73
25. Hervé.....	77
26. Tante Marianne .....	79
27. Alphonse et Zie.....	81

28. Marie-Thérèse et Raymond.....	83
29. Annick et Pierre .....	85
30. Jacky et Sophie .....	89
31. Estelle et Yann.....	93
32. Gwenaël.....	95
33. Madenn .....	99
34. Émeline et Solène.....	103
35. Guillaume .....	107
36. Le Triptyque Maryline .....	111
37. Le Sextet .....	115
38. Lenaig .....	119
39. Killian .....	121
40. Mélisse.....	123
41. Myrtille.....	127
42. Mauve.....	131

# 1. Mère

Ma naissance fut, paraît-il, quelque peu chaotique. Des pincées mobilisées hâtèrent une venue qui, autrement, aurait pu compromettre l'avenir de ma mère, primipare de seconde jeunesse. Une fois extrait, je souffretais un tantinet et, on-dit corroboré de coupures de presse vantant le plan Marshall, ne dus ma persistance qu'aux bienfaits d'antibiotiques fraîchement importés d'outre-Atlantique.

Le lait maternel manquait, lendemains de guerre sans doute. Bref, la fusion resta partielle, et cela contribua à la prude réserve observée envers ma génitrice jusqu'à ses derniers instants. La sobre homélie qu'alors je prononçai devant la maigre cohorte assemblée aux portes du caveau de sa belle-famille était ainsi à l'image de notre longue relation – intellectualisée, comme distante, un tantinet brechtienne.

Non que ma mère, elle, fût distante, compassée, froide de quelque manière. Mais la vie militante qu'elle s'était construite avait trop pris le pas sur celle domestique pour que la tendresse au giron y trouve à se loger. Difficile maintenant d'imaginer vraiment le début de chemin de celle que j'ai connue une fois stabilisé son parcours, une stabilité d'ailleurs indispensable à la procréation. Celle-là fut tardive, plus tôt on n'y avait pas loisir.

Ma mère est née le jour de la Révolution d'Octobre, elle était fière de cette coïncidence. Dans une famille ouvrière, à Paris. Elle étudia, un peu, pas mal du tout, mais la condition préside aux destinées. Front populaire, elle était vendeuse dans un grand magasin, passionaria de la grande grève, ses prises de parole enflammaient ses camarades, cela me fut rapporté par un tiers<sup>1</sup>. Elle-même était fort

---

<sup>1</sup> Voir ch. III – 73, Mlle Poulain.

discrète à ce sujet, sans doute en raison des obédiences d'un beau jour qui alors étaient les siennes, peu compatibles avec les freins réformistes que plus tard elle s'imposa, par déférence conjugale.

Ensuite vint la guerre, la résistance qui fit l'avenir et la défit d'une première union dont j'appris l'existence en tournant les pages d'un livret de famille trouvé au fond d'une boîte à biscuits où je cherchais en fait des négatifs de clichés dénudés que mon père aurait pu y remiser.

La rencontre de mes parents, et donc celle d'une petite graine avec son œuf porteur, tient aux bottes de l'occupant. Nous sommes sans doute nombreux dans ce cas-là, baby-boomers du Conseil National de la Résistance. Nombreux dont les parents, ou l'un d'entre eux, tirèrent vite le cordon sur des lendemains aux chants de moins en moins vibrants.

La République de retour savait récompenser beaucoup des héros qui l'avaient ravivée. Mais ces récompenses, parfois, s'allouaient au détriment des rêves. C'est ainsi qu'en édifiant par degrés sa carrière, mon père en étioyait l'avenir de l'autre. Embourgeoisement de la prolétaire, sans doute contre son gré. Journaliste de l'ombre, le soleil revenu la vit permanente syndicale, les enfants grandissant la retirèrent au foyer, la camarade la fit veuve assez tôt pour qu'elle reprît un harnais, secrétaire militante, mais secrétaire quand même.

Ses lendemains auraient pu, auraient dû, chanter davantage. C'est un peu cela que, maladroitement, j'ai proféré devant son cercueil, au Boulou, en janvier 1995. Il fait froid, notre poignée familiale sait qu'un repas attend, mais tout de même, rendons hommage...



## 2. Père

Mon père ne regimbait pas devant certains honneurs. Pas le clinquant des médailles, il en a refusé, et non des moindres, mais le charme discret des postes de confiance, d'influence, d'entregent – rédacteur en chef de ci, secrétaire général de là, citoyen d'honneur d'ailleurs. Il était né en 1908, de parents tous deux instituteurs, dans la rocaïlle catalane dont il garda toute sa vie l'accent indélébile.

Ce parler de cailloux le rapprocha-t-il de Démosthène ? En tout cas, ce fut pour des études de droit qu'il s'exila vers Lille – pourquoi si loin, qui fuyait-il, ou qui voulait-il retrouver, jamais je ne l'ai entendu en parler. Déjà syndicaliste, il avait conservé sa carte de membre de l'UNEF, qui avait justement été fondée à Lille une paire de lustres auparavant. Puis ce fut le service militaire, dans les zouaves, ce qui rétrospectivement l'amusait, comme l'amusait la réputation attachée à son lieu de naissance – en Catalan, « ser d'Arles » c'est être un peu bêta.

Ce sens de la dérision, il le fit jouer dans le stalag où la guerre qui l'avait mobilisé le retint prisonnier quelques années. Lorsqu'il fut rapatrié en échange du STO de plus jeunes que lui, il put ramener les textes griffonnés du journal du camp qu'il rédigeait pour ses compagnons de chaîne, et de la revue pioupioutesque qu'il avait concoctée à leur intention.

Son addiction au droit n'avait duré que le temps des études. Même s'il disait par son diplôme pouvoir prétendre au port de la robe colletée d'hermine, sa seule profession, ce fut le journalisme – singulièrement la presse écrite, son accent lui interdisait l'accès au micro dans cette France où il n'était déjà bon bec que de Paris. Journaliste avant la guerre, presse clandestine durant la Résistance,

plumitif derechef, mais avec du prestige, après la Libération, gravissant par entregent les échelons professionnels, persistant dans l'engagement syndical, mon père impressionnait. En tout cas, il m'impressionnait.

C'est sans nul doute de son côté que me vinrent le goût de la chose bien écrite, celui de l'action collective, et deux ou trois marottes dont il me dota, la photographie dont l'initiation me permettait de rares moments d'intimité en chambre noire, le sport auquel il me contraignait de m'adonner pour me dégringalétiser un peu, et surtout une insatiable curiosité des choses de l'esprit, dont aucun domaine ne devait ni rebuter ni rester étranger.

Je lui dois beaucoup, je le sais maintenant – même si, dans ces années où nous vivions tous deux, j'ai plus de souvenirs de fêruler morale que de sucres d'orge. Quelques images cependant de liberté octroyée à l'adolescent que je devenais, laissant à penser que la rigueur paternelle était plus façade que carcan, même si lui-même se défendait de tout laxisme qui pourrait poindre – au point de devoir préciser, l'année de mes dix-sept ans, que jamais il ne serait pour moi un de ces pères-copains barbu et chevelu dont l'émergence venait préfigurer l'émancipation soixante-huitarde.

En août 1967, mon père se protégeait ainsi de tout risque d'engluement dans d'incongrus attendrissements entre nous, qu'il n'eut pas loisir de voir poindre ou de combattre. Car ce fut en septembre que tout soudain il nous quitta, sur un hoquet d'agonie, un dimanche soir du fond de son fauteuil. Je ne sais quelle voie j'aurais pu suivre s'il avait continué de projeter son ombre sourcilleuse sur les croisées de l'existence. La route, sans doute, aurait pris d'autres directions que celles ouvertes par l'impromptu de l'émancipation. Mais la démarche aurait été la même – curieuse et rationnelle, c'est lui qui l'inculqua.

### 3. Pépère & Mémère

Mon rugueux de père s’entendait plutôt bien, du moins me semblait-il, avec ses beaux-parents, en dépit de leurs différences. Peut-être le surnom que l’on attribuait à sa belle-mère, une Lorraine qualifiée d’Espagnole, les avait-il rapprochés. Peut-être la gaité qui invariablement présidait aux réunions familiales de cette branche-là, si différente du rien solennel de l’autre, l’avait-il séduit. L’alchimie, quelle qu’elle fût, fonctionnait.

Pépère et Mémère – c’est ainsi qu’en candeur parisienne ils se faisaient chérir de leurs petits enfants – c’était la classe ouvrière, les origines lotharingiennes, le pragmatisme du marxisme quasi inné et, dans les acquis, un accent parisien tout enluminé du parler des faubourgs. Que l’on ne s’y trompe pas, ouvrier ne recouvrait ni pauvreté ni frusticité. Pépère, devenu contremaître ébéniste, faisait indiscutablement partie de ce qu’il était convenu d’appeler l’aristocratie ouvrière – et souffrait parce que ses accointances avec l’encadrement lui interdisaient l’accès aux réunions syndicales où s’échafaudaient les luttes et les conquêtes.

Mémère, le statut de son époux lui permettait de se consacrer aux tâches domestiques de la rue de Buzenval<sup>2</sup>. Elle excellait aux fourneaux, quantité et qualité pour les tablées familiales qui emplissaient leur trois-pièces sur cour pour chaque fête, carillonnée ou pas.

On lisait, chez les Kieffer. La presse révolutionnaire, certes, mais aussi les romans de la belle littérature, avant tout soviétique ou

---

<sup>2</sup> La rue de Buzenval, ainsi nommée à la mémoire d’une bataille du temps de la Commune de Paris, est située dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, entre la Place de la Nation et le Ménilmontant cher à Maurice Chevalier.

russophile, qui transitaient entre les différentes branches de la famille exceptée la mienne, l'amabilité de mon père n'allant pas jusqu'à tolérer la pernicieuse influence des intellectuels rouges. Pépère ne parlait jamais de sa guerre, la première mondiale. Il avait été mobilisé dès ses 20 ans, gravement blessé presque aussitôt, « gueule cassée » il survécut au massacre et put engendrer au son lointain des canons.

La Deuxième Guerre, c'est Mémère qui en disait, souvenirs des restrictions qui mettaient à rude épreuve ses talents de cuisinière, du talent il en faut pour rendre le rutabaga un tant soit peu goûté. Pépère, quand il me parlait, c'était surtout de son métier, cet art de l'ébénisterie dont il était si fier. Il m'expliquait les bois, les nervures, les nœuds, les tenons, les mortaises. Il avait conservé le chef-d'œuvre lui ayant permis de se faire reconnaître compagnon, une maisonnette en bois dont la faitière sur laquelle on avait posé une feuille de papier à rouler les cigarettes s'enfonçait dans le toit, plongeait dans les brins de tabac entassés entre les quatre murs, remontait la gouttière pleine d'une tige encore ouverte dont les bords dûment humectés se refermaient en un parfait cylindre.

Son talent familial le plus apprécié, c'était le chant – les classiques du café-concert, du Chat Noir, de l'opérette. Ouvrier à la voix d'or... J'avais neuf ans quand un AVC le priva d'une bonne partie de ses moyens, un midi du mois d'août, sous le soleil du Lot, fatal cagnard à Cajarc. Mais je l'avais auparavant entendu suffisamment souvent pour que le souvenir du bel canto me reste. Sa voix de baryton ne souffrait pas des trop longues agapes, Pépère ne buvait guère, et en réalité ne fumait pas, nonobstant son chef-d'œuvre. La maladie l'abattit juste avant la retraite – dont la demande qui venait d'être déposée put, par entregent, être opportunément retirée de façon à permettre le service d'une aide par tierce personne, rémunérant enfin ma grand-mère pour les soins qu'elle continuait de prodiguer, comme tout au long de sa carrière de femme au foyer. Ils ont ainsi vieilli vingt ans, les dix derniers chez ma mère, dans la chambre de jeune homme que mon émancipation avait libérée.

Puis ils s'en sont allés tous deux paisiblement, à quelques mois d'intervalle. Monique et moi étions en Afrique. Pas d'adieux ni de retour. Je me rends compte maintenant que je ne sais pas même où ils reposent. Et plus personne auprès de qui se renseigner. Trop d'âge, une soif de mémoire qu'on ne sait éteindre.



## 4. Cani & Tatie

La rue de Buzenval, entre la rue d'Avron et la rue des Haies, sur quelque 250 mètres côté pair, c'était comme un village à mes jeudis d'enfant. Ma grand-mère connaissait tous les commerçants, on se trouvait comme dans une bulle ou, poisson, comme dans un aquarium faisant limite au monde extérieur. Appropriation de l'espace, havre promis, où la sœur de Mémère avait aussi résidence sous l'emprise de la loi de 1947 – le saint des saints du locataire inexpugnable.

Cette grand-tante maternelle, Amélie, on l'appelait Tatie Mélie, était ouvrière à domicile. À longueur de journée, assise près de la seule fenêtre sur cour de son deux-pièces, elle crochetait des filets destinés à enrober les poires des vaporisateurs à parfum. Son époux, Robert, patronyme Dorléans, la ville, sans particule, était électricien, ouvrier d'usine pour une grande marque batave. On l'appelait Cani – tout au moins ma mère l'appelait ainsi, elle ne savait pas trop pourquoi, un de ces surnoms qui viennent et vous collent pour ensuite se transmettre jusqu'à ce que l'oubli ait fait son œuvre.

Cani et Tatie n'ont pas eu d'enfants. Nul ne m'a jamais dit si c'était par choix ou par impossibilité. Tatie était petite, replète, elle boitait bas, mais montait malgré tout sinon allègrement du moins vaillamment les six étages menant à sa bonbonnière, une main pour ahaner la rampe, l'autre tirant un cabas qui devait peser son poids. Ces peines et tracas nuisaient à la jovialité. Tatie nous semblait parfois quelque peu revêche, loin de la calme exubérance de sa sœur. Lors des repas de fête, une fois calée sur sa chaise, on ne l'entendait guère, chacun la contournait pour rejoindre les toilettes, aller quérir de quoi recharger le poêle, ou débarrasser son couvert.

Cette discrétion quasi-recluse, le travail à domicile, dans son ingratitude solitaire, y contribuait sans doute. Cani, c'était autre chose. Bien des facettes – celle en canadienne, béret basque, musette à l'épaule de l'ouvrier rentrant de l'usine ; celle en gilet boutonné, cravate rayée, des tables de fête, où il se faisait houspiller par son penchant à trop poivrer, cela faisait éternuer autour et lui aigrissait l'estomac ; celle en pantoufle, partageant les volumes de ses rayonnages, il lisait tout, avec la passion dévorante des communistes, intellectuel collectif, et aimait raconter ce voyage en URSS, organisé par le comité d'entreprise au milieu des années cinquante, vol de nuit jusqu'à Moscou, c'était cela qui l'avait le plus impressionné ; celle, surprenante, de fils dévoué, lorsque sa mère, mes grands-parents l'appelaient « la mère Maujean », jamais entendu parler de M. Dorléans père, s'invitait pour tirer les rois, une dame si parcheminée qu'elle me semblait n'avoir pas d'âge, mais si alerte que sa visite tourbillonnait l'atmosphère autour d'une table qu'elle quittait à peine investie ; celle enfin en blouson léger, m'accompagnant tôt un jeudi matin vers une compétition de natation, ou un meeting d'athlétisme, plus fier encore que moi de la médaille que je pouvais en ramener, perpétuant la tradition qu'il avait inaugurée avec ma mère de cicérone à la brosse bienveillante, grise et courte à la fois.

Cani est parti le premier des deux. Une pneumonie, pour ses 75 ans. J'étais allé le voir avec ma mère et ma grand-mère sur le lit d'hôpital d'où mourant de fièvre il m'avait salué, avec la triste joie d'une faiblesse extrême que l'on ne sait plus nier. Quand ce fut fini, Tatie Mélie s'en revint avec nous boulevard Saint-Jacques. Pas pour rester. Juste une heure, debout devant la fenêtre, à regarder sans trop les voir les rames aériennes du métro qui passaient. Une de ces rames la ramena ensuite, seule, rue de Buzenval. Elle n'en ressortit guère.



## 5. Victor, Léon, Marius

Les visites du côté paternel, à Bédarieux, c'est là qu'avait élu domicile pour sa retraite d'instituteur le dégraisseur d'esprit des petits catalans – il excipait volontiers de cette qualité, pour laquelle le rectorat l'avait envoyé en mission dans les Pyrénées orientales depuis son Aveyron natal, ses trois enfants y naquirent, chacun dans un village un peu plus perdu des Corbières, une mission à ses yeux au moins aussi importante que celle que l'état-major lui avait confié durant sa guerre, la première, d'inculquer aux tirailleurs sénégalais transbordés en métropole le minimum de français nécessaire pour comprendre les ordres qui allaient leur être fatals.

Pépé, c'est ainsi que nous l'appelions dans la tradition languedocienne, je m'en souviens comme d'un homme de petite taille même pour sa génération – il lui fallait un coussin pour s'asseoir à hauteur derrière le volant de la 2 CV – rond de bonne chère, bérêt, moustachette, et un accent aussi authentique que celui de son fils aîné, mon père. Je n'ai pas connu son épouse, ma grand-mère, morte en Algérie durant la Seconde Guerre mondiale. Nul ne parlait jamais d'ailleurs de Jeanne Barraqué, elle aussi enseignante et fille d'instituteur. Le pourquoi de son départ de métropole reste donc un grand mystère qui n'a désormais aucune chance d'être élucidé. Y avait-il eu drame, mésentente, mission secrète ? En tout cas, c'est sur les terres catalanes que Victor avait rencontré Jeanne, dont le père, Auguste Barraqué, avait laissé au Boulou des souvenirs impérissables d'enseignant primaire, sourcilleux mais efficace. Le Maitron<sup>3</sup>, cette

---

<sup>3</sup> Le Maitron, ou Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier, mouvement social, est une œuvre scientifique collective portée par le Centre d'Histoire Sociale en collaboration avec le CNRS – <http://maitron.fr>

bible, m'apprit que Pépé avait fricoté dans le syndicalisme enseignant à des postes de responsabilité départementale au moins jusqu'en 1933 dans l'Hérault, d'où Bédarieux. Syndicalistes de père en fils chez les Gruat, même si la chapelle varie. C'est aussi le Maitron qui m'apprit sa réputation d'enseignant « sévère avec les élèves », une réputation congruente avec l'anecdote maintes fois répétée par son fils mon père, des lettres écrites par l'enfant à son géniteur alors sous-officier instructeur, qui les lui retournait annotées à l'encre rouge pour bien signaler d'inexcusables fautes d'orthographe ou de syntaxe.

Avec moi cependant, Pépé a toujours été bien brave, comme on disait dans le Midi. C'était souvent autour de Pâques, à la prime floraison des cerisiers, que nous débarquions à Bédarieux, où je me trouvais libre de jouer dans la cour à ramasser les cigales, de contempler le travail du vulcanisateur, ou de courir les champs alentour le long de la route d'Espagne avec les enfants du quartier, c'est là que j'ai appris à retenir mon souffle pour ne pas souffrir en coupant les ronces à mains nues, libre de trainer sur les deux rives de l'Orb ou à l'ombre des platanes du mail, de lire à s'en user les yeux tous les exemplaires de la Dépêche du Midi que mon aïeul, abonné de longue date, entassait scrupuleusement au quotidien, c'était son Google papier de l'époque, seule référence fiable quand la mémoire faisait défaut.

Passer des vacances chez Pépé, c'était la liberté. Une liberté qui devait lui plaire à lui aussi, dont l'austérité de son poste d'adjoint au maire poujadiste et le solennel de sa Légion d'honneur cachaient peut-être un caractère de rebelle refoulé.

Je me souviens encore de cette visite à Paris, je devais entrer dans l'adolescence, où il me força à traverser en courant le boulevard Saint-Jacques, au nez de voitures piaffant à un feu rouge déjà bien verdissant. Jamais le côté Kieffer n'aurait osé ainsi transgresser les règles de l'ordre social !

Et puis Pépé c'était un billet de 500 francs, francs anciens de l'époque, un Victor Hugo, un peu moins d'un euro, qui me parvenait

chaque mois par la poste en récompense d'un bon bulletin. Une manne attendue qui jamais ne manqua, Pépé était sévère, mais juste.

Il a connu la douleur d'apprendre la mort subite de son fils, à qui il survécut deux ans. 1880-1969. Une belle carrière...



## 6. Léa, Maria, Julia

En raison de son veuvage relativement précoce – il devait avoir soixante ans, l'âge de la retraite enseignante – mon grand-père paternel s'était mis en ménage à Bédarieux, sans doute son dernier poste, avec sa sœur, nous l'appelions Tatie Léa. Elle avait remisé ses propres affaires dans un appartement d'un immeuble décrépit du vieux Sète que ses émoluments lui avaient permis d'acquérir.

Cette union adelphique était bien assortie. Tous deux dans les mêmes âges, lorsqu'ils sortaient ensemble de l'immeuble route d'Espagne, nul ne mettait en cause la légitimité de leur couple. Tous deux vêtus de noir, chacun sous son béret, marchant à petits pas comptés, la longueur d'enjambée tenant pour mon grand-père à celle de son entrejambe, et pour la tante aux séquelles d'une mauvaise chute, fracture du col du fémur, je ne l'ai jamais vue en extérieur sans sa canne à pommeau plat.

Pour dire vrai, ils ne devaient pas sortir souvent au bras l'un de l'autre. Pour ma tante, l'extérieur utile se limitait à l'église qu'elle fréquentait deux trois fois l'an, mais dont Pépé refusait obstinément la fraîcheur. Pour lui, le dehors commençait et souvent s'achevait autour d'une table de manille du café du coin, dans laquelle jamais elle n'aurait mis les pieds.

Tatie Léa était elle aussi institutrice. Une belle promotion pour leurs parents, Léonie Pons et (déjà) Jean, Victor, nés sous le Second Empire avec le chemin de fer qui leur fournit une carrière rurale de gardes-barrières. Léa était fiancée lorsqu'éclata la guerre de 1914. Son promis fut parmi les très nombreux à ne jamais revenir. Léa aurait pu se consoler avec d'autres, elle avait l'intelligence, l'indépendance et la prestance pour cela – même âgée, quand je la connus, on voyait dans

sa longue silhouette aux boucles argentées qu'elle avait tout pour motiver la prétentaine. Mais elle choisit de ne plus quitter le deuil, fidèle pendant une très longue vie à ses amours perdues.

Elle parlait peu. Quand je la connus, lors de mes séjours à Bédarieux, le souvenir que j'en retiens est celui d'une femme aux fourneaux du matin au soir. Le fourneau dans la cuisine salle à manger – il y avait une véritable salle à manger dans l'appartement, mais on n'y entraît quasiment jamais – servait à cuire, à bouillir, à chauffer – même dans l'Hérault il peut faire frais les années où Pâques tombe de bonne heure. La tante chargeait en papier, en bûchettes, en boulets, elle tisonnait autant que de besoin. Pépé, lui, balayait. Avant, comme après chaque repas.

Peut-être Tatïe Léa avait-elle glissé un jour où l'on passait encore la serpillère sur les tommettes ocre de la cuisine, d'où la fracture du col du fémur, et la transition d'ensuite vers le nettoyage à sec. Pour sa convalescence, il avait été prescrit des mouvements de hanche comme ceux d'une chevauchée à bicyclette. Il y avait donc dans sa chambre, la première en face de la cuisine, de l'autre côté du couloir et de l'immense horloge qui s'adossait au pignon, une grande bicyclette noire fixée au sol par une planche de bois d'où partaient, avant, arrière, des ancrages maintenant le cadre mais laissant les roues libres de répondre aux sollicitations du pédalier.

Je ne l'ai pas vue s'exercer sur l'engin. La faculté l'avait sans doute dispensée de poursuivre une rééducation d'efficacité douteuse. Par contre, j'en ai fait des parcours sur ces roues immobiles. Debout sur les pédales, je ne pouvais à la fois mouliner et être assis, je m'évertuais à ressembler à Louison Bobet. Tatïe Léa laissait faire. Grâce lui soient rendues !

## 7. Dédé

Lorsque par le hasard de ses visites notre séjour à Bédarieux coïncidait avec celui de l'oncle André, tout le monde l'appelait Dédé, le long couloir s'animait soudain, les pénombres de l'appartement résonnaient comme jamais.

André était le second de la fratrie, celui qui était né en 1921 dans le plus petit bourg d'affectation du père instituteur, Codalet, canton du Canigou, arrondissement de Prades, à peine en France. Plus grand que la moyenne familiale, il approchait des six pieds, plus svelte aussi, il était en outre le seul ayant lutté contre l'accent qui fait le Catalan, mais que d'aucuns considéraient comme incompatible avec une belle ascension sociale – car comment s'imposer dans les cercles d'élite si l'on ne vous y comprend pas.

Dédé avait réussi à se civiliser l'accent, et donc à faire carrière dans la gestion, représentant, cadre, directeur chez Nestlé. Raffiné jusqu'au bout des ongles qu'il se faisait régulièrement manucurer, il pérégrina au travers de la France. Je me souviens des visites qu'avec mes parents, ma sœur et notre chien nous lui avons rendues à Lyon, à Nancy, à Toulouse, avant qu'il ne soit appelé, gloire, honneur et beauté, à la Direction générale parisienne, en charge de je ne sais plus quoi, mais c'était très important.

Suffisamment pour que, passées quelques années où nous nous vîmes souvent, il habitait Boulogne mais nous rendait visite au moins une fois le mois, pour un dîner Boulevard Saint-Jacques où sa venue était source de gaieté, pour nous comme pour son frère aîné, mon père qui, tout ours qu'il fût ou parût, appréciait ces soirées, son affectation comme directeur de la prestigieuse région occitane, capitale Toulouse, apparaisse comme une sorte de sanction.

Deux versions, non exclusives, pour cette disgrâce : en favorisant l'embauche de mon épouse comme chimiste au cœur de l'entreprise, il avait contribué à renforcer la horde de loups dans la bergerie de la Défense, car elle milita de suite et fortement au sein d'un syndicat bien opposé aux aspirations directoriales ; puis, comme grand chef des produits, il avait mis sur le marché des mini-berlingots de lait parfumé qui devaient renforcer l'image de Nestlé auprès des jeunes classes, mais dont des contrôles ministériels sourcilleux avaient in extremis décelé l'impropre de la dénomination, trop de transformations pour s'appeler Lait, production à détruire, packaging à repenser.

Nous continuâmes de nous voir, mais moins souvent. Paris-Toulouse en train rapide que l'on n'appelait pas encore TGV, c'est un peu plus long que Boulogne-Denfert en Renault 16. Dédé était célibataire, pas par choix, mais parce que les lois de son époque ne permettaient pas le type de mariage auquel il aspirait. Hispanisant, il tenait cela sans doute de sa mère, il aida à sa manière à combattre le franquisme, recueillant de parents andalous qu'il connaissait de longue date un adolescent qu'il parvint à faire passer en France pour l'y élever ensuite comme son propre enfant, finalement l'adopter, l'installer, le faire convoler, chérir comme chair de sa chair la fille qu'il n'aurait pu avoir, Isabelle, clin d'œil péninsulaire.

Dédé a tenu, je crois, une place considérable dans mon façonnage. Il m'a appris les belles choses, le goût d'un certain raffinement, m'a fait comprendre que la musique dite classique était digne d'écoute, que le théâtre pouvait être grandiose, et que s'il acceptait de m'accompagner à l'Olympia entendre sinon apprécier Johnny, c'était par respect pour la personne que je me construisais.

Nous étions peu nombreux au Boulou lorsqu'il rejoignit le caveau familial dans lequel il s'était réservé une dernière place. 85 ans plus tard, Codalet – le Boulou, à peine soixante kilomètres, mais une vie dont beaucoup, je crois, lui savent gré, sans peut-être qu'il l'eût su, car nul ne remercia.



## 8. Cousine Hélène

Un autre rayon de soleil dans la froideur du long couloir de l'appartement de Bédarieux, c'était celui qui nimbaît Cousine Hélène. Hélène était mon ainée de bien des années – six, sept, huit peut-être. Fille de la sœur de mon père, celle qui naquit à Banyuls, la pharmacienne cannoise qui eut la mauvaise idée de convoler avec un commissaire de police dont, pendant la guerre d'Algérie, la pratique de la question au sein de la Police des Renseignements généraux justifia de la part de mon père une rupture soudaine et irrémédiable d'avec sa cadette, Hélène venait parfois égayer nos Pâques bédariennes. Les souvenirs que j'en ai sont flous, mais je garde en mémoire une grande fille douce prenant soin de l'enfçon malade que j'étais – sans doute avais-je attrapé froid, on ne chauffait pas les chambres, seul le fourneau rendait la pièce commune habitable, mais dès qu'on s'en éloignait, c'était plonger dans l'humidité d'une glacière, pour peu que les Pâques tombassent tôt dans la saison – en m'apportant un grand verre de jus d'oranges pressées que je saisissais d'une main fiévreuse, extirpée de dessous un immense édredon. Souvenir aussi du chien Galuche, un caniche royal dont la présence me laisse à penser que ses maîtres, ma tante paternelle et l'oncle par alliance, n'avaient pas encore été ostracisés, je devais donc être fort jeune. C'est tout. Maigre comme références pour un rameau malgré tout substantiel de l'arbre familial.

Mon père ne revint jamais sur sa décision de couper la branche qu'il jugeait indigne. Il devait cependant y avoir des liens discrets qui continuaient de se nouer, au moins entre belles-sœurs, sans doute par l'intermédiaire de Dédé. Hélène avait suivi ses parents quittant Cannes pour Paris, où le commissaire avait bénéficié d'une promotion le

hissant, entendis-je murmurer, au rang de Maigret. Lorsque mon père nous quitta, sa sœur fut conviée à une cérémonie d'hommage rendu entre les tombes du Père-Lachaise au journaliste militant. Elle me reconnut alors, sous mes dix-sept ans boutonneux, et me reprocha doucement de ne pas l'avoir appelée à l'aide le soir même du décès, j'avais eu le tort de lui relater, pour meubler la conversation, le coup de fil désespéré que j'avais passé à l'oncle André.

Ce reproche me surprit. Moi qui pensais la branche aînée et la cadette en état d'irrévocable fâcherie, je découvrais que des numéros de téléphone figuraient dans les carnets respectifs. Il n'y eut pourtant pas de réconciliation formelle, et je ne revis plus la tante Reine – c'est ainsi que se prénommaient la mère d'Hélène, magie de noms qui font rêver = qui selon Internet quitta ce monde en 2012, depuis la Marne où elle avait échoué sous son nom de jeune fille retrouvé, à l'âge de 87 ans.

Ma mère cependant ne faisait pas mystère des contacts préservés ou retrouvés, puisque, alors que je me lamentais d'avoir échoué pour la seconde fois aux épreuves pratiques de l'examen du permis de conduire, un troisième échec entraînant la perte de l'acquis des épreuves théoriques (le « code »), elle me dit avoir à ce propos contacté l'oncle commissaire, lequel avait promis d'intervenir auprès de l'examineur se trouvant dans sa ligne hiérarchique, pour assurer sa bienveillance à mon égard. Je doute maintenant que cet échange ait réellement eu lieu, et que le commissaire ait pu identifier, encore moins circonvenir, l'inspecteur à qui j'aurais affaire, mais l'assertion maternelle me déstressa suffisamment pour que la troisième tentative fût enfin la bonne. Si je puis maintenant conduire des voitures électriques, c'est donc un peu à la gégène que je le dois.

J'ai eu le papier rose, mais pas de nouvelles de la cousine Hélène – je le regrette encore...

## 9. Henri & Jeanine

Du côté maternel, la cousinade est à peine plus fournie.

Ma mère avait un frère, Henri, son cadet de trois ans. Pour son époque, l'oncle Henri était une sorte de géant, qui dominait le monde de la hauteur d'un mètre quatre-vingt-sept. Il était tombé tout jeune dans la marmite révolutionnaire puisque, secrétaire de son cercle des Jeunesses communistes, il devait à ses dix-huit ans partir rejoindre les Brigades internationales sur le front espagnol. Ses parents, qui avaient encore autorité, l'en empêchèrent par une séquestration en chambre qui lui fit manquer le convoi, de honte avaler son béret et renoncer à toute ambition politique. La guerre venue, Henri qui avait hérité de la face obscure de la branche maternelle un teint mat et des cheveux de jais, tardivement circoncis pour combattre une infection, précédé de son aura de rouge incorrigible, bénéficia d'un certificat de baptême de complaisance délivré par le curé du XX<sup>e</sup> arrondissement. Quand il s'agit de trouver un métier pour cette grande carcasse, son choix se porta sur la boulangerie – mais il ne put y persister, sa haute taille s'avérant vite incompatible avec l'exigüité des caves basses sous plafond où les mitrons s'exerçaient à pétrir.

Henri se rabattit donc sur l'ébénisterie, dans les pas de son père, et s'y occupa avec conscience et talent jusqu'à ce qu'une méchante maladie nerveuse, une sorte de Parkinson, ne le contraigne, jeune encore, à l'invalidité. Je revois les sauts qui agitaient son pouce lorsqu'il servait le vin aux agapes familiales. Henri ne se plaignait pas, mais souffrait certainement de cette mise à l'écart professionnelle. Il bricolait cependant. Pendant que Cani refaisait l'électricité, Henri confectionnait sur mesure les meubles qui épousaient les contours

tarabiscotés de mon premier logement de jeune marié, chanfreinés dans le sous-sol d'un pavillon de Fontenay-sous-Bois.

Car Henri avait un très beau pignon sur rue avec jardin, héritage de son épouse Jeanine, issue d'une famille, la famille Bouveret, qui avait du bien, mais qu'il avait dû rencontrer dans des parages révolutionnaires, les deux gardèrent leur vie durant des convictions sans taches entre les hauts murs enclosant leur parcelle de près de 1 000 mètres carrés, une immense étendue pour nos jeux d'enfants, cerises, groseilles, framboises, buis, pelouse et massifs, pavillon sur trois niveaux, perron de pierre, comme une folie préservée dans une banlieue ouvrière à l'orée du bois de Vincennes.

Jeannine n'était pas rentière. Elle travaillait à la mairie de Paris, l'Hôtel de Ville, comme elle disait, dans une de ces multiples fonctions indispensables au monde civilisé. Nous les fréquentions assez souvent, et mon père, cet ours au rare sourire, visitait aussi volontiers le havre bucolique de son beau-frère, qu'avec ma mère nous fréquentions encore plus souvent aux beaux jours, d'autant que, dès le début des années soixante, Pépère et Mémère y prirent leurs quartiers estivaux. Les pièces étaient grandes et nombreuses – même si les mœurs de la bourgeoise bâtisseuse du dix-neuvième siècle ignoraient les salles de bain, la leur fut plus tard installée vaille que vaille dans le vaste sous-sol, accessible du corps de logis par un escalier si étroit et si colimaçon que je m'étonnais in petto de l'absence de chute de ceux qui l'empruntaient.

Quand mon père mourut, lors de la mise en bière, Henri pleurait de vraies larmes chaudes, appelant « Mon frère » celui qui venait de nous quitter. C'était un homme bon, sensible, chaleureux – j'ai réalisé trop tard toute l'affection qu'il portait et que je n'ai pas su ou pas voulu lui rendre ou partager avec lui. Il est parti à 83 ans, en Gironde, en 2004, sans doute près de sa fille.

Je viens de l'apprendre par Internet. J'ai honte un peu de ne pas m'en être soucié auparavant.

## 10. Cousin Cousine

Henri et Jeanine eurent d'abord une fille – Jacqueline, ma cousine, je la précède d'un peu plus de deux ans. Nous faisons donc génération commune avec des liens faciles à tisser au long de notre enfance, où nous nous retrouvions en somme assez souvent, chez nos grands-parents, chez elle ou chez nous. Le syndrome des amourettes entre cousin et cousine est trop banal pour que nous y ayons échappé. Les manifestations de cette attirance furent discrètes, au double sens de discontinues et de peu d'effet, mais la rareté autrement de mes émois d'âge tendre outre les tentations estivales sur les plages catalanes leur procure rétrospectivement un impact sans doute sans commune mesure avec la réalité.

L'émotion typique se situe vers la préadolescence, chez les grands-parents, au moment de descendre les ordures domestiques dans les containers que la concierge s'apprêtait à tracter en bord de trottoir. L'appartement de Pépère et Mémère donnait sur une cour pavée aussi sombre la nuit venue qu'on pouvait le souhaiter pour échapper aux regards – à peine une veilleuse pour loupioter la descente d'escalier.

Après un grand repas, préparation et reliefs, la cuvette métallique était bien pleine, trop lourde peut-être pour un seul bout de chou, sont-ils charmants à cet âge, on ne les voit pas grandir, donc ma paume et les doigts de Jacqueline empoignaient l'anse, mains bien calées l'une contre l'autre, et nous descendions précautionneusement vers une ombre propice. La cargaison déversée, je posais en ayant garde au bruit la bannette aussi galvanisée que moi et commençais d'explorer ce que, fidèle au Vic Saint Val que je venais de lire, j'appelais « les formes » de ma cousine. Jacqueline laissait faire, et

comme je n'avais, ni elle, aucune idée de comment poursuivre, nous finissions par remonter, sans s'être dit un mot, retrouver les adultes attablés devant l'apéritif concluant la journée.

Émois de pacotille mais sensation durable – j'ai gardé la mémoire de ces explorations comme le doux péché des premières amours. Jacqueline et moi ne nous sommes pas souvent croisés à l'âge adulte. Elle convola, enfanta, s'en fut très loin tenir une pharmacie pacifique, revint divorcée, en couple désormais avec un homme naguère jeune qu'elle a su séduire dans la durée.

Deux, trois, quatre contacts sur plus de cinquante ans, mais le manque toujours là, de ce qui aurait peut-être pu advenir si savoir et si volonté. Elle passa en famille vers Ferney-Voltaire dans les années quatre-vingt du XX<sup>e</sup> siècle, je la surpris d'un coup de fil un jour où l'ennui de fin de siècle m'avait fait tapoter son numéro sans autre raison que nostalgique, une prise de contact à Brennilis, elle et son homme plus jeune maraudaient la Bretagne et avaient pensé au maire perdu dans ses monts d'Arrée.

Autrement, des voyages chaque année par des terres lointaines, illustrés sur Facebook, où je commentais, glissais une admiration ici, une tendresse là, la regardais mûrir en revoyant la frange sage brune de ses dix ans sous la rousse crinière, le plat de ses tétos sous la noble poitrine, avec toujours le perçant malicieux des yeux à la Jeanine, l'altier dans le profil qui lui vient bien d'Henri, celle qui toujours m'échappe sur des clichés où je n'ai aucune chance de figurer car, au contraire de ma sœur, je ne me déplace pas vers ses parages landais.

Puis, tout soudain, elle venait de rentrer du Chili, le silence. Comme une chape d'autant plus douloureuse qu'on ne la pressentait pas, et qu'on ne sait par quel coin la soulever. J'ai osé demander à ma sœur si elle avait des nouvelles – la réponse fut oui, le numéro de contact qu'elle me communiqua, je le connaissais déjà, il ne me répond pas. J'ai dû fauter, peut-être fus-je vilipendé, ou elle me tient rancœur de trop ignorer la famille. Mais comment lui exprimer

qu'elle me manque, quand jamais je n'ai su dire que je tenais à elle, Jacqueline, ma cousine ?

La faute au grand silence, paraît-il ne m'incombe pas. Jacqueline déprime, elle stagne depuis des mois au fond d'un gouffre amer. Je n'ai pas encore su comment lui lancer du rebord une attache qu'elle voudrait saisir...





## 11. Sœur

J'ai précédé ma sœur de 3 ans. Suffisant pour que nos parents se livrent à un brainstorming intense permettant de la doter d'un prénom sans héritage familial, Lotharingie ou Occitanie. Cécile, l'aveugle, patronne des musiciens, se portait peu en 1953, Nougaro ne le tira de l'exception que bien des années plus tard. La suite, Louise, Yvette, c'est plus classique, grand-mère et marraine laïque. Il y avait peut-être un accord entre mes parents – leur premier enfant se rattacherait par ses étiquettes à la branche paternelle, le second serait maternel. Cette dichotomie pourrait peut-être expliquer pourquoi ma sœur et moi n'avons guère eu d'atomes crochus ou d'épisodes communautaires passée la toute prime enfance.

Au début, pourtant, les choses semblaient normales. J'ai souvenir de jeux partagés, avec le fils des voisins du dessus<sup>5</sup> qui très régulièrement descendait de son neuvième étage jouer au docteur, nous nous enfermions à trois dans la chambre de ma sœur qui n'avait de cesse que les culottes fussent baissées pour accueillir un thermomètre fictif. Je tenais la chandelle, en somme, et le petit voisin subissait. Pas trop traumatisé, je pense, puisqu'il est devenu maire communiste d'une grande commune de la banlieue parisienne – il fut le maire d'Henri et Jacqueline, clin d'œil, clin d'œil...

Cécile et moi faisons du patin à roulettes ensemble, dans les allées du square Jacques Le Gall – c'est là qu'un jour en cherchant à échapper à ma poursuite ma sœur dite Cilou trébucha et s'ébrécha les incisives centrales supérieures, dommage irrémédiable, elles étaient définitives. Cet accident ne fut pas ce qui nous sépara. À peine plus tard, son opération de l'appendicite en veille de départ vers le Port de

---

<sup>5</sup> Voir ch. II.45, Le Grand destin.

la Selva ne sema pas non plus de zizanie, nous continuâmes de cohabiter et d'interagir passé même le décès du père, dont l'absence nous permit à tous deux de jeter nos gourmes respectives de manière presque synchrone – elle se déniaisa bien plus jeune que moi, effet catalytique du printemps soixante-huit.

En fait, la fâcherie, ou plutôt l'indifférence teintée d'hostilité, elle commença de s'installer avec mon autonomie, matrimoniale et idéologique. Je me souviens d'une violente querelle sur les mérites respectifs du socialisme et de l'anarchisme qui se termina avec le contenu d'un verre de vin jeté à la figure – je fus celui qui, à bout d'arguments, eut le malheur de commettre.

Jamais il n'y eut ensuite de rabibochage. Je n'ai pas trop essayé, à vrai dire – pourtant Monique mon épouse s'entendait bien avec Cécile, au point que celle-là quand elle eut vent de mes tentations adultères par quelques mots maladroitement lâchés lors d'une escale parisienne en transit vers un de ces conclaves que l'ONU multipliait à plaisir, s'empressa une fois mon dos tourné d'en informer sa belle-sœur pour qu'elle veille au grain. Ce que je vécus alors comme une trahison ne contribua certes pas à nous rapprocher, mais les contacts continuèrent cependant, bon an mal an, mon épouse ne voyant pas de raison de se mal entendre avec sa belle-sœur.

Nos routes se sont croisées pour la dernière fois au décès de Monique. Depuis, un mot par ci ou là au détour d'une publication Facebook, c'est tout ce qu'il advient. Cela surprend les filles, qui ont gardé le contact avec leur tante paternelle unique – et avec leurs cousines, dont l'une habite dans mes parages, sans que je l'aie vue autrement que fortuitement, chez un tiers relationnel. La persistance des liens familiaux entre Cécile et ma descendance, entre Cécile et ma propre cousine, montre bien qu'il n'y a pas chez elle de manque rédhibitoire d'affection. Le côté bancal, c'est le mien. Et à supposer que je le souhaitasse, je ne saurais pas trop comment, après tant d'années discrètes, caler durablement nos relations bancroches.

## 12. Cousin René

Si l'on admet que Cécile tient d'abord de notre côté maternel, celui-là ne se prête guère à l'exploration. Les frontières nuisent en effet à la généalogie, Pépère venait du Grand-Duché, Mémère d'une Lorraine qui, à la naissance de ses parents, avait rejoint le giron germanique.

Impossible donc de reconstruire par là un bel arbre comme celui des Gruat-Barraqué-Lestrade, menant par un cheminement aisé sur Internet tout droit à l'aïeule Jeanne, Exupérine, Bertrande Malaplate, qui a flirté avec le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Du côté Kieffer, l'ascendance connue se limite à René, patronyme Kipgen, ce devait être le nom de jeune fille de mon arrière-grand-mère, un cousin, disait Pépère, demeuré au berceau familial, Esch-sur-Alzette, où il exerçait les nobles fonctions de chef de gare. La migration des Terres rouges (c'est le nom donné à la région d'Esch, non en raison, du moins initialement, de la coloration politique de ses habitants, mais du fait de la grande quantité de minerai, la minett, sans E, qui gorge les sols de cette patrie de la sidérurgie) vers Paris s'était effectuée, à en croire la saga familiale, en 1870, lorsqu'un bataillon d'ouvriers luxembourgeois se constitua et se mit en branle pour aller défendre la Commune.

Le bataillon arriva trop tard pour la révolution – mais la réaction luxembourgeoise le menaçait de tels châtiments que beaucoup de ses membres préférèrent ne pas s'en retourner. Les contacts furent cependant maintenus entre les deux côtés, d'où la visite que cousin René fit rue de Buzenval une fois que j'étais là. Ce devait se situer fort tôt dans mon âge, car je n'en ai guère souvenir. Par contre, je me

rappelle bien la cousine Angèle, fille de René, partageant mon quatre-heures à plus d'une reprise.

Angèle devait avoir dans les vingt-cinq ans, l'âge de la beauté mature pour mes yeux d'enfants. Elle était potelée, maquillée, platinée, parlait beaucoup, avec l'assurance de celle qui a déjà vécu. Angèle avait un mari tunisien, Esch était déjà cosmopolite, qu'elle avait suivi pour son retour au pays lors de l'indépendance, mais dont elle venait de se séparer, ce qui expliquait sa présence parisienne rapatriée.

Angèle savait captiver ses hôtes et moi-même de croustillantes anecdotes carthaginoises, centrées sur la personnalité haute en couleur du Combattant suprême, père d'une toute nouvelle nation, cryptorchide<sup>6</sup> et grand mécréant même au moment sacré du Ramadan. Puis un jour Angèle cessa de venir, je suppose qu'elle avait trouvé ailleurs une autre chaussure à son pied, et l'on ne parla plus guère du Luxembourg rue de Buzenval, sauf lors de l'abdication de la grande-duchesse Charlotte au profit de son fils, le grand-duc Jean. On était déjà en 1964, et ma conscience politique balbutiante s'étonnait un peu que des communistes accordent le moindre intérêt aux us d'une monarchie fût-elle constitutionnelle.

Puis je me suis rendu à Luxembourg, bien des années plus tard, y rencontrer des responsables locaux dans le cadre de mes toutes fraîches fonctions internationales. Je suis alors tombé comme sous un charme désuet dans cette ville en terrasses, médiévale et moderne, où tout semble si calme que même le parler y est lent, merci violement.

Je m'étais promis d'y revenir, et de visiter alors Esch pour y retrouver trace du cousin René et de sa descendance, ma collatéralité. Mais cela ne fut pas, car ainsi vont, ou ne vont pas les choses. Verba volant...

---

<sup>6</sup> Selon Angèle, le surnom de Bourguiba était « N'a qu'une couille »...

## 13. Michel

Que le Grand-Duc se rassure, la descendance côté Kieffer fut doublement assurée lorsque, des années après Jacqueline et de manière non planifiée sinon impromptue Henri et Jeanine engendrèrent un fils, prénommé Michel.

Lorsqu'il y a de grandes différences d'âge, comme dans ce cas, il peut être difficile de bien se situer sur l'arbre généalogique. J'ai toujours eu quelque difficulté à envisager Michel comme un cousin à part entière lui qui, sur les photos prises le jour de mon mariage, dans son mini-costume confectionné pour l'occasion, crochait dans l'anse du panier de fleurs avec les petites filles de la génération suivante, côté alliance en train de se former.

Un petit ange, frange à la McCartney, encadrée d'oreilles qui déjà ne laissaient pas de doute sur l'apport génétique de l'oncle Henri. Que dans ces conditions alors que mes relations avec Jacqueline étaient rares, mes contacts avec Michel ne fussent qu'exceptionnels, il n'y a rien là de bien surprenant.

Cette ignorance du sort de la branche Kieffer n'a pas été de son fait. Petit dernier, et de très loin, Michel souhaitait s'intégrer, mais il faisait un peu pièce rapportée lors des grands raouts familiaux qui vous forgent une saga à grandes volées de souvenirs.

Il figure certes sur des clichés tardifs d'agapes en tradition maintenue ayant migré boulevard Saint-Jacques, mais sa silhouette à peine pubère ne le consacre pas comme membre à part entière de la célébration. Bien qu'il fût, dans l'ordre de préséance, à supposer qu'il y en eût un, de rang égal à celui de sa sœur, de sa cousine, la mienne ou de moi-même l'aîné de notre maigre quatuor de postérité, il jouait une partition guère plus fournie que celle qu'on nous distribuait dans les années cinquante, à nous les enfants devenus grands par force calendaire.

Michel fit des études, trouva à s'employer comme clerc de notaire. Il se maria, je fus invité à son mariage – une cérémonie dont, là encore, les souvenirs qui me restent sont exclusivement liés aux retrouvailles avec ce qui restait de la famille désormais éclatée, sans guère de réminiscence concernant des époux dont le seul mérite aura été de nous réunir.

Michel insistait cependant pour maintenir vibrante la fibre familiale. Il vint nous visiter en Bretagne, avec son épouse, un été de la fin des années quatre-vingt. Le souvenir est très flou de cette rencontre – je me souviens d'un luxe un peu trop affiché, qui ne correspondait pas trop à ses origines imprégnées de luttes ouvrières – une sorte de coupé sport, deux chiens de luxe, des colleys, pour bien marquer qu'on en avait, et une compagne en recherche d'élégance.

Ce Michel-là n'était plus de mon monde. Il n'y eut pas de suite, peut-être alors n'en souhaitait-il aucune, passé par nos pénates pour y afficher ce qu'il voyait comme les marques de son ascension sociale.

L'enfant tardif revint cependant ensuite à ses racines. C'est ainsi que j'interprète le coup de fil que je reçus, il y a quinze, vingt ans, par lequel il m'exprimait avec tristesse et véhémence son indignation que je n'aie témoigné à son endroit ou à celui de Jacqueline, d'aucunes condoléances sincères à l'occasion du décès de Jeanine. « C'était quand même ta tante ! ».

La condamnation était sans appel, définitive. Elle témoigne d'une qualité que je ne pratique guère, le respect absolu de la famille, mais que j'inscris au crédit de Michel, comme tel qui contemple, épinglé au tableau du lignage, le ruban d'une breloque décernée au champ d'honneur, dont on ignore la symbolique, que l'on pressent cependant forte, solide et émouvante.

## 14. Épouse

L'ascendance n'aura donc guère été féconde d'aucun de mes côtés. Heureusement pour le social et, en ce qui me concerne plus particulièrement, pour l'illusion entretenue d'être encore de quelque part, ma rencontre puis mon union avec Monique m'ont permis de rejoindre de nouvelles orbites familiales, aussi vastes qu'accueillantes. Tout cela par le fait de hasards dont je me suis déjà expliqué<sup>7</sup>, un enchaînement d'improbables très vite repris en main par une jeune femme qui pressentait où elle souhaitait mener sa barque.

Il m'aura fallu dix-huit ans tout juste révolus pour rencontrer Monique, une éternité alors de toute une vie, mais quelques mois suffirent pour que s'unissent des quotidiens pour le reste de sa durée. Je ne sais trop comment décrire notre unité de destin, cinquante ans, c'est tout de même un sacré bail, un tissu déchiré en bien des endroits, mais résistant à tous les assauts d'usure, qui ne tient plus très chaud mais dont on ne saurait se défaire, du moins pas encore, pas vraiment, peut-être ce pull-over serpillère qu'Anémone confectionna pour Thierry Lhermitte dans *Le Père Noël*, etc. donnerait-il une idée de ce que fut notre vie d'ensemble. Des trous, mais une cohérence.

Monique s'est vue assez vite contrainte de calquer ses pas sur les miens, nous étions famille depuis à peine sept années lorsqu'une accélération de carrière, la mienne, nous attira vers la Suisse, puis l'Afrique, puis la Chine. Exils d'épouse à n'en plus finir. Cette chance à saisir aux cheveux, elle n'en disposa pas, occupant déjà une position de cadre au siège d'une multinationale, dans un domaine de

---

<sup>7</sup> Voir par exemple, du même auteur, aux éditions Édilivre, XXL – Éphémérides (2020), chapitres XX, XXI et suivants.

qualification, la chimie organique, trop pointu pour être facilement exportable, je n'eus donc pas à décider de la suivre. Elle aurait pu, il est vrai, ne pas solliciter ou ne pas accepter la perche que Dédé lui tendit en solidarité népotique, alors nous aurions navigué davantage de conserve qu'en remorquage, mais cela ne fut pas. Quand nous étions séparés, ou plutôt quand je l'avais en somme répudiée pour m'en aller courir la gueuse<sup>8</sup>, ma désertion lui avait permis de très vite se bâtir un nouvel ordre social, ce dont je fus bien incapable, au point que je la rappelai, et qu'elle obtint, ce qui peut-être lui fut regret.

J'ai ainsi, passées toutes ces années, parfois le sentiment de lui avoir en somme effacé le destin, un destin qui aurait pu être, qui aurait été fort différent, sans doute plus riche, nécessairement plus personnel. En fait, à supposer que nos hasards ne se soient pas aussi invraisemblablement tressés, je suis convaincu que c'est mon propre futur antérieur qui en aurait le plus souffert. Car je me serai bien davantage appuyé sur elle qu'elle aura pu bénéficier d'une quelconque ombre tutélaire. Maintenant, alors qu'elle n'est plus depuis presque un lustre, qu'un âge avançant et des défauts intrinsèques de solitaire introverti, bougon, timide, prenant d'autant plus de place que Monique n'est plus là pour les contrebalancer, me privent de perspectives d'un monde que je me referais, c'est à nos filles qui sans elle ne seraient pas, et à la famille de Monique, aussi large et généreuse que son creuset des Monts d'Arrée, que je dois d'exister encore socialement, de patriarcher de temps à autre, de recevoir des invitations et même parfois, *aurea mediocritas*, de recevoir.

Monique m'aura donc tout donné, à moi qui ne sus que recevoir. Mais elle a vécu, je puis écrire « malgré moi ». Lors de la cérémonie d'adieux, j'ai mentionné l'admirable multiplicité des témoignages, citant qui son affection, son soutien, son empathie, sa sollicitude... De nous deux, elle était la plus forte, la plus utile – et sera, j'y contribue ici, la plus regrettée.

---

<sup>8</sup> Voir, même auteur, même éditeur, Hoopoe (2012), *passim*.



## 15. Pierre Paul

Mon père avait quitté ce monde depuis moins de deux ans quand je commençai de fréquenter Monique – et par voie d’ascendance, ses parents, qui très vite m’accueillirent dans le pavillon versaillais que se partageait la famille de son père, et celle d’un de ses oncles, le plus jeune, maçon expatrié à l’instar de son aîné. Je trouvai en Pierre Paul, tel était le nom de mon futur beau-père, un père de substitution, avec qui j’ai eu sans doute des rapports sinon plus proches, du moins plus spontanés qu’avec mon géniteur.

J’aimais sa simplicité tranquille, son efficacité, sa clairvoyance dans la chose politique. Ses pensées avaient la bonne couleur, non par endoctrinement, mais par une tradition confortée à l’expérience aussi ancienne que le Cheval d’orgueil<sup>9</sup>. Le fermage dans les Monts d’Arrée ne pouvait nourrir toutes ses bouches, il fallut partir dès la guerre finie – Pierre en retint une légère claudication, explosion d’une mine lors de l’arrachage de la première récolte de pommes de terre après la Libération – direction la région parisienne, banlieue ouest comme tous les Bretons.

D’abord l’usine, il y étouffait, puis les chantiers du bâtiment, on y respirait mieux malgré la poussière, une entreprise à taille humaine, un bon patron, une carrière sans heurts, jusqu’au bâton de maréchal, chef de chantier. Versailles était sa seconde résidence, avec des conditions résidentielles s’améliorant à l’aune de la carrière, d’une loge de concierge à un pavillon dans les beaux quartiers, deux étages pour lui, le rez-de-chaussée pour son frère, un jardin sur l’arrière, les deux maçons avaient tout retapé avec l’aide de leur patron, qui fournissait les matériaux et détachait la main-d’œuvre.

---

<sup>9</sup> Le Cheval d’orgueil, Pierre-Jakez Hélias, Plon, 1976.

Pierre, je crois, m'appréciait aussi. Peut-être parce que je savais l'écouter, l'entendre quand il demandait conseil pour bien interpréter tel plan trop compliqué d'un architecte ambitieux, peut-être aussi parce que ma mère avait su répondre sur la bonne longueur d'onde ouvrière à la chaleur de ma famille d'accueil. Nous avons fait un long bout de chemin ensemble, jusqu'à ce qu'il nous quitte au lendemain de mon élection à la mairie de Brennilis. Un poste qu'il avait lui-même occupé, car sa retraite, si elle le rapatria sur Brennilis, ne le confina pas dans l'oisiveté. Maçon encore, il refit la façade de la bâtisse de Kermorvan, construisit un hangar, adjoignit un garage ; fils de paysan, il retrouva les champs, chaque année plus d'espace, des salades à profusion, poireaux, haricots verts, les tomates si la saison était belle, les moutons et les lapins, les terres ne manquaient pas, et puis les patates qu'il stockait par quintal, pas par kilo ; âme joyeuse, les cartes, la pétanque, le comité des fêtes, les visites à et de sa nombreuse parentèle, on festoyait souvent ; enfant du coin, la politique locale, colistier, adjoint puis maire, il connaissait tout le monde, chacun le connaissait et l'appréciait. Et moi, j'avais la chance d'être souvent dans son sillage, d'apprendre à son contact à sortir de ma réserve, de comprendre par ses mots comment vit la Bretagne, et de me faire connaître pour un futur mandat – Brennilis n'a pas élu l'ancien fonctionnaire international, mais bien le gendre de Pierre Paul.

Pour ses 75 ans, Monique lui fit cadeau d'une statuette à son effigie, chapeau de paille, boules de pétanque, pull en V et la veste dont il tenait le pan d'une main pour que le flottement dans le vent ne vienne pas gêner de l'autre la précision du tir. Lors du partage posthume, elle récupéra le nain de jardin. Il est mien maintenant, en belle place, aucun jour ne se passe sans que je le salue, Pierre, bonjour, tu sais que tu me manques.

## 16. La Belle-Mère

La sagesse populaire ne cristallise pas que des vérités sempiternelles.

Ainsi, le fameux « Les amis de mes amis » ne s'appliquait-il pas à mes relations avec Marie, mère de Monique, femme de Pierre Paul. Le syndrome de la belle-mère, ou bien la comparaison avec ma propre mère, comparaison dont Pierre était exempt par la force des Parques, les atomes entre nous, s'ils furent crochus, ce fut pour égratigner. Nous avons pourtant fait des efforts, elle, accueillant toujours et veillant à ce que je dispose des à-côtés que je pouvais souhaiter, comme, dans mes périodes de sevrage, le jus de tomate dont j'étais le seul consommateur des lieues autour de Kermorvan, moi participant aux tâches ménagères lorsque nous étions invités, me pliant aux règles dites ou tues, concernant les horaires des repas ou les zones non-fumeur.

Mais rien n'y faisait, l'atmosphère entre nous n'a jamais vraiment revêtu cette calme limpidité des jours de ciels sereins. Il n'y a pas eu d'explosion, cependant, ou très rarement. Le fait que très tôt nous ayons acquis dans Kermorvan même notre propre résidence a sans doute contribué à l'installation de cette sorte de paix des braves qui désormais présidait à notre inéluctable coexistence.

Marie et Pierre ont célébré leurs noces d'or, puis celles de diamant. Ils avaient cependant en commun peu de potentiel de destinée. La famille Paul était très rurale, les Cloarec bien plus urbains. Tandis que Pierre trainait ses sabots entre Plouyé et Huelgoat, Marie apprenait à l'école de Nantes tout ce qu'il fallait pour être de la ville. Les Cloarec avaient sans doute du bien – assez pour établir le fils dans la chose militaire, et doter l'une des autres filles

d'un époux ingénieur – Tonton Jean et Tante Marianne Martin, pour la distinguer de l'autre Marianne, la République était fort éponyme pour ces générations. Les deux autres filles n'ont pas vraiment gravi l'échelle sociale, Tinig avec son ouvrier rural d'époux, Marie avec son maçon de Pierre.

Pourtant Marie – on disait Mimi – aimait la ville.

Elle se plaisait à Versailles, fréquentait le marché, prenait régulièrement le train de Paris pour y prendre des cours de coupe l'aidant à tenir sa maisonnée, qu'elle savait d'ailleurs fort bien mener.

Il n'est pas sûr qu'elle ait apprécié le retour aux sources de Kermorvan pour la retraite, même si la maison de famille tenait de sa famille à elle. Lorsque l'âge de Pierre commença de sérieusement avancer au point de lui faire hésiter à prendre la route pour une centaine de kilomètres, elle poussa fort pour un déménagement au plus près de sa fille lorientaise, heureuse de retrouver dans ces parages le bus et les commerces qu'elle pouvait achalander tout à loisir.

De son aveu, elle aurait souhaité poursuivre des études, devenir institutrice comme ses deux filles cadettes. Elle avait gardé le goût des lettres qu'elle pratiquait dans une addiction au scrabble mobilisant beaucoup d'énergie de la part des autres membres de la maisonnée qui ne pouvaient résister à l'injonction de se mettre autour de la table. Marie gagnait souvent, y compris en compétitions du voisinage, et marquait son dépit les rares fois où la chance au tirage lui refusait l'accès au piédestal.

Marie passait aussi du temps en cuisine, cuisine bourgeoise par laquelle elle contentait les multiples bouches qu'il lui fallait nourrir, et qui lui permettait, pensait-elle, de préserver l'unité et l'affection de sa nichée. Quand elle craignait que peut-être le contenu des chaudrons ne suffirait pas à attacher son époux, retraité fringant, bel homme, beau diseur, il pouvait avoir des tentations tardives à Kermorvan et alentour, pour occuper les loisirs que la retraite, enfin, lui octroyait,

elle se mit à étudier les loisirs de Pierre, et le suivit dans chacune des activités en marge desquelles la tentation aurait pu se blottir.

Elle l'enchaina au Scrabble ou au Club des Anciens, elle l'accompagna dans ses déplacements d'élu jusque sous les ors de la sous-préfecture. Elle-même se mit à la belote, à la pétanque, assista aux festou-noz tout en n'y dansant pas.

Marie n'hésitait pas à prendre de haut les obstacles qu'elle croyait pressentir. Le bon droit, c'était elle, et pour le faire triompher, aucune honte ne s'attachait aux moyens. Marie aimait le pouvoir – et elle l'exerça.



## 17. Marie-Claire & Jean-Yves

Monique était l'aînée, elles étaient trois sœurs, Marie-Claire la puînée, ma contemporaine. Quand je la connus, ses vingt ans et les miens, elle préparait ses noces avec un ami d'enfance, Jean-Yves, connaissance vacancière entre la petite versaillaise et le carhaisien, une histoire de toute une vie. Marie-Claire est grande, Jean-Yves l'est davantage encore, leurs enfants les dépassent. Monique et moi devions convoler six mois plus tard, décembre pour eux, juin pour nous.

Ces coïncidences de dates créent des liens, nous avons souvent frayé de conserve. À Kermorvan bien sûr, mais aussi à Versailles, lorsque Jean-Yves suivait des formations complémentaires de haute volée dans sa spécialité, les télécommunications, rue Didot, où nous avons domicile, pas trop loin en fait des salles de cours du beau-frère, ce qui facilitait les visites impromptues et les confidences inopinées, à Saint-Avold, en Moselle, où le technicien avait suivi l'institutrice, l'Allemagne voisine me fournit l'occasion de découvrir les supermarchés du sexe et d'y acquérir tel ouvrage illustrant des positions auxquelles je n'aurais pas pensé de moi-même, à Ferney-Voltaire où, en soirée d'après ski, nos couples s'adonnèrent aux émoustillements du strip-poker, à Lanester, HLM en banlieue lorientaise, puis, stabilité sociale atteinte, dans la maison de Ploemeur toute figolée de main de maître, bâti, décor, jardin, Jean-Yves est un as de la technique.

Monique et sa sœur s'entendaient parfaitement, et les deux gendres que nous étions avec Jean-Yves s'étaient bien trouvés. Il aime raconter, je sais écouter. Marie-Claire amenait la gaité de toute la clarté azur au bleu de ses yeux, cristalline à son rire qui souvent ponctuait nos conversations. Et les quatre nous devisions, du banal

et du profond, la politique toujours au coin des phrases, la coïncidence d'idées nous unissait aussi. Ce qui je crois me séduisait dans notre fréquentation, c'est les ressemblances entre l'itinéraire de leur couple et celui que nous formions avec Monique.

Même antériorité conjugale, professionnellement des pérégrinations pour les uns comme pour les autres, que l'on aille s'installer sur un autre continent ou dans un autre département, il y a rupture et expatriation, socialement un goût à partager les expériences ou les attentes qui nous enrichissait mutuellement, sans jamais l'impression d'une condescendance ou d'une quelconque science infuse, on échangeait, on confrontait, on appréciait.

Certes tout n'était pas commun. Jean-Yves avait acquis, par son métier qui l'amenait réparer des lignes téléphoniques jusque dans les îles du Morbihan, la Petite mer, un appétit pour la navigation et la pêche qu'il partageait avec d'autres connaissances. Puis, habile de ses mains, il aidait son beau-père, agissant sous les ordres lointains du chef de chantier pour rendre plus confortable leur demeure larmorienne, un dévouement qui m'était étranger, pas seulement du fait de mes deux mains gauches, un dévouement que Jean-Yves poussa jusqu'à donner un rein quand celui de Pierre connaissait des ratés.

Marie-Claire avait conduit sa barque dans les petites classes, institutrice puis directrice d'école maternelle, la fréquentation des jeunes pousses la préservant de l'arrogance sourcilleuse de certains enseignants, et confortant ses talents pour le chant, les jeux, les arts plastiques. Elle a peint pour Monique un galet souvenir toujours devant la plaque funéraire du mur de deuil à Brennilis. Praticienne de l'engagement, elle fut élue communiste sur sa commune du temps que j'étais maire, ce qui nous fournit des thèmes nouveaux de conversation.

Paradoxalement – ou pas – nos relations se sont quelque peu distendues quand nous nous sommes rapatriés à Brennilis. Nos rencontres étaient pourtant fréquentes, la puinée parcourant



régulièrement les cent kilomètres la séparant de ses parents, nos voisins. Mais ces visites ne nous étaient pas consacrées. D'où un certain affadissement de banalisation, et un contre-dicton, Près des yeux, loin du cœur. Regrets...



## 18. Maryline

La plus jeune des trois sœurs marquait une différence de dix ans avec son aînée. J'aurai donc connu Maryline sur ses douze ans, boulotte, taches de son, un appareil dentaire dont, un soir qu'avec Monique nous nous tenions les doigts et caressions les lèvres, un crochet se planta dans son palais, générant un cri d'horreur de l'harponnée, mobilisant toute la maisonnée sur le palier, puis dans la chambre de l'adolescente, rassemblés autour du père qui, d'une main calme et sûre, déloche sans coup férir et renvoie tout le monde à ses occupations.

Avec les années, Maryline s'est affinée, elle a su gagner bien des cœurs, dont certains ont marqué par la durée de leur relation la mémoire familiale. Je ne sais pas ce qui conduisit aux ruptures, après des mois, voire des années de concubinage, certaines unions<sup>10</sup> ayant été fructueuses, comme avec le dessinateur qui fit don à Madenn du portrait de son cocker africain, et à nous de l'illustration des faire-part annonçant nos départs pour la Chine, puis pour Moscou, ou par adoption avec le dernier en date, un ingénieur qui s'accroche, qui a même épousé sur le tard.

Maryline sait séduire – mais cela ne passa pas par moi. Pas d'atomes crochus nonobstant l'épisode du crochet. Ou peut-être atomes émoussés en raison de cet épisode – j'ai sans doute eu un peu de mal à considérer comme une adulte de plein exercice la source de ce cri vrillant la nuit versaillaise. Circonstance aggravante, Maryline révérait sa mère dont elle n'avait de cesse de souligner l'abnégation méritant respect et reconnaissance, ce en quoi elle avait probablement raison mais ne pouvait que heurter mon atavique sentiment anti-belle-

---

<sup>10</sup> Voir ch. I-36, Le Triptyque Maryline

maman, cette divergence d'appréciation accentuant le clivage dont je pressentis tôt qu'il nous serait insurmontable.

Professionnellement, Maryline fait dans l'éducation. Professeure des écoles, comme on dit maintenant. Elle s'est formée et re-formée, occupant des postes loin des écoles de base où enseignait sa sœur. Ses ouailles étaient enfants du voyage, enfants de bateliers, voire ses collègues, des formations multiples et successives l'ayant qualifiée pour instruire bien au-delà des jeunes têtes blondes. Cette spécialisation pédagogique l'imprègne. Parangon d'enseignante, Maryline veut régenter dès lors qu'elle est sociale. Et cela contribue, bien sûr, à me hérissier, moi qui tiens de mon propre père un vieux fond d'allergie à tout caporalisme.

Il est possible en fait que notre mésentente provienne de cela : je ne supporte pas cette aspiration au leadership de la part d'une jeune fille qui me devrait un respect auquel jamais elle ne voulut déférer. Même en demanderesse, comme lorsqu'elle sollicitait des contacts pour hâter en Haïti les formalités d'adoption de ses deux futurs enfants, Maryline exigeait plus qu'elle ne demandait. Il m'a fallu me raisonner pour que j'accède et intercède.

Pourtant, malgré ces travers, travers pour moi, s'entend, Maryline plaie – au point qu'un de mes anciens collègues qui l'avait entrevue dans la splendeur de ses seize ans m'avait demandé de plaider sa cause pour qu'elle accepte un statut de seconde épouse dans ses foyers du Burundi...

Le temps a passé. La plus jeune des trois sœurs est désormais elle aussi retraitée. Maryline a trouvé une résidence à sa guise du côté de Concarneau. La crémaillère fut pendue lors d'un grand raout rassemblant tout ce que la famille comptait d'inévitables.

Je ne fus pas convié. Mes filles, si. Ostracisme inavoué – « on » a fait courir le bruit que je n'avais pas souhaité me rendre à la fête. Tenace, la rancune, quand elle est infondée.

## 19. Tad Coz & Mam Goz

Mon confort domestique apprécia que le dirigisme en fait se portât peu dans la lignée paternelle de ma belle-famille. De ce côté-là, les grands-parents de Monique apparaissaient, pour ce que j'en connus, comme un modèle de tolérance. Fermiers, ils avaient tenu différentes petites exploitations autour de ce Brennilis où elle naquit. À l'âge de la retraite agricole, ils se sont retirés dans une mini-maison du village du Cloître, pas très loin du Huelgoat, dont un de leurs beaux-fils – ils eurent sept enfants, deux filles, cinq garçons – était maire de longue durée, conseiller général et une fois député<sup>11</sup>.

Monique les appelait Pépère et Mémère Paul, plus cérémonieusement il s'agissait de Tad Coz et Mam Goz. Comme de mon côté, cette génération avait connu la guerre, la grande, la première mondiale. À l'instar de bien d'autres bons Bretons, et bien que des Montagnes, Tad Coz fut embarqué dans la Royale lors de la mobilisation. La guerre lui apporta deux choses : un apprentissage du français à marche forcée – il n'avait guère fréquenté l'école – et des dépaysements à voyager jusque vers les Dardanelles.

Mam Goz ne bénéficia pas de ces apports, si bien que son français demeura des plus rustiques, une inégalité qui permit aux enfants, plus tard aux petits enfants qui en ribambelle de cousins-cousines fréquentaient souvent les soupentes du Cloître, de préserver une connaissance au moins passive de la langue bretonne. Les grands-parents ne se sont guère éloignés de leurs Monts d'Arrée, la saga familiale que l'on m'en conta ne comportant qu'une incursion à Versailles, à l'occasion sans doute d'une naissance ou d'une communion, qui permit à Tad Coz, remarquable par son urbanité, il

---

<sup>11</sup> Voir ch. I-27, Alphonse & Zie

saluait d'un coup de casquette tout citadin qu'il venait à croiser, de prononcer un de ces aphorismes que la famille préserve jalousement, « Il y en a des maisons dans ces rues ! ».

Mam Goz partit la première à peine franchi le cap des noces d'or, je l'ai à peine connue. Son époux tint vaillamment le coup jusqu'à devenir le doyen du Huelgoat, et manqua de peu l'objectif qu'on lui avait fixé, de célébrer son centenaire. Ses années de veuvage, il les passa chez une de ses filles, celle qui avait marié le futur maire de ;a commune. Pépère n'était pas difficile. Il pratiquait un végétarisme éclairé, dont l'élément central était la sardine en boîte. Il en faisait une consommation conséquente, et se fortifiait d'un verre de porto quotidien.

Quand il faisait beau, il trônait dans un fauteuil de rotin sur la pelouse de Coat Mocun, enfants et petits-enfants alignés tout autour. Quatre-vingt-dix ans passés, et toujours bon pied bon œil, tenant fièrement sur les genoux, le temps d'un portrait, ses arrière-petits-enfants à mesure qu'on lui en pondait – avec six rejetons directs dont cinq dotés de progéniture multiple, le rythme était soutenu.

Quelles que soient la saison ou les circonstances, Pépère Paul portait une veste de velours et une casquette dont la visière cachait mal la malice délavée de ses yeux bleus. Car Tad Coz aimait la vie, il aimait rire et plaisanter. Je me souviens encore de la joie qu'il avait eue à piéger son monde, ce jour où il dit « Je me sens mal, mes jambes, elles ne réagissent plus ! », suscitant un empressement de ses fils assemblés à le soutenir hors de son fauteuil, dont ils ne purent l'extraire car l'aïeul facétieux s'agrippait aux accoudoirs pour contrecarrer l'extraction.

Je me souviens aussi de son plaisir à m'entendre réciter la phrase que je m'étais apprise, « Jean-Vic ar zo ur pok da Monig », Jean-Vic donne un baiser à Monique. C'est du breton de cuisine, mais cela m'intronisa membre à part entière de la famille celte.

## 20. La Témoin

Je ne manquerai pas, à supposer qu'on me demande des comptes, d'exciper de ma familiarité ainsi acquise avec la belle famille pour nier farouchement avoir placé Monique sous un quelconque éteignoir social. Je nierai, mais je saurai que ma foi y sera plutôt mauvaise. J'ai réussi en effet, notre mariage pas encore célébré, à la couper de ses fréquentations d'avant que je n'existe.

Au début de notre relation, Monique m'amenait parfois à des soirées chez ses condisciples, où j'étais passé tellement maître dans l'art de montrer que je m'y ennuyais ferme, que l'on ne nous invitait plus, ou qu'elle se sentait obligée de décliner. Pendant quelques mois, nous avons cependant utilisé en nocturne, avec un petit groupe d'Orsayistes fréquentant le XIV<sup>e</sup> arrondissement, une piscine de quartier, une discipline d'hiver à laquelle je me pliais volontiers pour au moins trois raisons, la première étant que je nageais plutôt bien grâce aux interminables longueurs arpentées sous l'égide des entraîneurs du Paris Université Club, la seconde que j'aimais la fraîcheur sur la nuque de mes longs cheveux encore humides dans l'air vif de la nuit et la dernière la présence dans notre petite troupe d'une blonde aux taches de son que je trouvais piquante, bien qu'elle fût un peu maigre dans son maillot turquoise.

Les trempettes se prolongeaient parfois en verrées du côté de Montparnasse, je faisais semblant d'écouter les conversations de ces scientifiques bien trop sérieux pour moi qui rêvais d'aventures où tombaient des bretelles sur des poitrines plates. Puis un jour il n'y eut plus piscine. Je n'ai jamais su pourquoi, Monique n'en a rien dit. Comme nous passions à autre chose, mon service militaire, un

déménagement de chez ma mère, une préparation à la natalité, un voyage en Pologne, je n'ai pas insisté.

La sortie de scène de ceux que je considérais comme pièces rapportées ne me gênait pas. Non plus que me gêna, lorsque Monique répondit à ma demande, nous nous fréquentions depuis bientôt six mois et avons passé l'été séparément, comme cela avait été prévu de longue date chacun de son côté, avant notre rencontre impromptue de Pâques 1969, moi en famille, elle en montagne avec une bande de copains dont son fer au feu antérieur, l'information qu'elle avait perdu son pucelage dans les Alpes, nous-mêmes n'avions pas encore consommé, sous une tente avec un de ses soupirants de faculté, et que cela s'était, dit-elle, plutôt mal passé. Je n'ai pas commenté, mais j'ai engrangé les dividendes, et constaté par la suite que dépérissaient de son côté nos fréquentations hors parentèle, alors que du mien vivifiaient les relations amicales aussi bien que familiales.

Nous nous sommes mariés un peu plus d'un an après notre rencontre, neuf mois seulement avaient passé depuis notre été d'apartheid. Une courte période en somme, mais elle avait suffi pour bouleverser l'environnement social de Monique. Sur l'album commémoratif, aucune de ses connaissances n'apparaît, à l'exception de sa témoin, une brunette qui comptait plus de ses amies d'enfance à Versailles que de ses condisciples universitaires.

Claude, son épiciène me plaisait, je l'ai acceptée. Elle nous a rejoints en Espagne, l'année suivante, pour un séjour au village estival de mon enfance, Port de la Selva où je revenais pour la première fois en adulte autonome. Claude n'avait pas revu Monique depuis la noce – elle la complimenta sur la taille accrue de sa poitrine.

Cette incidente m'émoustilla un peu, au point de me faire caresser le postérieur de Claude un soir qu'elle montait devant moi l'escalier menant à notre trois-pièces Carrer de Dalt. Elle se retourna, surprise mais pas offusquée, il aurait peut-être pu s'ensuivre une séquence de triolisme dont l'époque était friande, mais la radio, que j'eus la mauvaise idée d'allumer pour y quérir des airs de danse que je



souhaitais prélude à l'enchevêtrement, diffusa tout soudain des rumeurs de choléra en Catalogne qui ruinèrent mes espoirs et firent fuir notre hôte, pour Monique dernier vestige du cercle pré-nuptial.



## 21. Denise & Théophile

Une fois débarrassé des encombrants témoins d'un passé de Monique où je ne siégeais pas, je me retrouvai partie de l'écheveau familial de ma conjugalité.

Le fil en était tressé bien plus dru que celui de ma propre bobine, au point que, venu le temps de le dévider, je ne sais par quel bout commencer de garnir le vautoir.

Les parents de Monique, lorsque je les connus, étaient installés à Versailles au premier étage d'un pavillon qu'en bons maçons son père et l'un de ses oncles avaient su rendre coquet. Les perles de l'histoire peuvent donc s'enfiler à partir de ce numéro huit du passage Saint-Charles, hébergeant l'une sur l'autre deux branches de la famille Paul.

Au rez-de-chaussée du bâtiment, c'était le domaine de Théophile, en fait, je m'en rendis vite compte, celui de Denise son épouse, qui tenait fermement le gouvernail pour son mari et leurs deux enfants.

Denise, en dépit de son nom de jeune fille, elle était née Guingamp, n'était pas une fille de la ville, n'en déplaise à Jacques Brel. Alors que la meute des frères Paul gravitait autour du Huelgoat, elle était issue d'un des villages environnants.

Pas très grande mais solidement campée, la voix qui porte, l'accent qui marque, Denise n'avait sans doute pas eu de grandes difficultés à prendre en main la destinée de Théophile, le plus jeune de la fratrie.

Cette union leur a duré toute une vie. Théophile filait doux – et la mère aura passé ses talents d'organisation et de direction à leurs deux filles, Brigitte, veuve très tôt, et Muriel, la cadette, qui sut parachever la mise au pas du père dans des domaines où Denise n'avait pas pu,

ou pas souhaité s'aventurer, comme le bannissement total des cigarettes, qu'importe que Théophile ait une addiction particulière pour les Peter Stuyvesant bleues, Muriel, à peine entamées ses études d'infirmière, les bannit de leur salon, d'où même le whisky était, au fil des années, de moins en moins toléré.

Je n'ai connu Théophile que blanc de cheveux, il devait cependant encore émarger à la trentaine lors de notre première rencontre. Nul n'aurait osé prétendre que cette canitie précoce eût un quelconque rapport avec le strict de son encadrement familial. Il serait malséant de chatouiller maintenant ce tabou, quelque libre que soit, à cet égard, ma pensée.

Que l'on ne se trompe pas cependant. Théophile n'était ni pleutre ni veule, il avait su bien mener sa barque à l'instar de son grand frère, tous deux chefs de chantier dans la même entreprise.

À table, c'était Théophile qui présidait, la voiture, c'est lui qui la conduisait, les bouteilles, il les débouchait. Il avait ses opinions, se proclamait communiste et l'était sincèrement. Pour tous et chacun, Théophile représentait le modèle du chef de famille.

Mais pour tous et pour chacun, une autre messe était dite. Derrière les portes fermées du rez-de-chaussée, 8 passage Saint-Charles, la culotte était Guingampoise.

## 22. Brigitte et Muriel

Dans la tribu des faiseurs de cousins, Théo et Denise auront contribué pour 2 unités, Brigitte et Muriel, la première disons contemporaine de Marie-Claire, sœur cadette de Monique, la seconde de Marilyne, la plus jeune.

Rien jusque-là qui les différenciât de leurs dizaines d'homologues, fils et filles d'oncles et de tantes, qui se retrouvaient en joies et en agapes à chaque occasion festive, le Finistère en connaît de nombreuses.

L'originalité de ces deux-là, c'est qu'on les y voyait peu. Nées en région parisienne, elles s'y étaient ancrées. L'esprit versaillais, dont Monique et ses sœurs n'avaient pas souffert, avait été si fort insufflé à Brigitte et Muriel qu'à mesure que passaient les années il les retenait encore davantage aussi loin que possible du nez de la Bretagne.

Ce qui congrue mes souvenirs à une Brigitte un peu rondelette, jeune mariée avec un banlieusard bon teint, qui avait fait son dernier passage du côté de Brennilis à l'occasion des soixante-cinq ans de son oncle mon beau-père ou de la préretraite de son père, propriétaire en lotissement de Huelgoat d'un pavillon qu'il n'occupa guère, à peine quelques semaines l'été, les années où il se ressentait encore de parcourir les 600 kilomètres distanciant les Monts d'Arrée du bassin parisien.

Brigitte travaillait dans une autre banlieue, comme secrétaire dans un commissariat de police. À l'époque, celle où l'on rêvait encore de la Révolution, cela nous semblait un peu bizarre, comme une compromission, un renoncement aux idéaux du Cheval d'Orgueil. Peut-être cette réticence non dite dissuada-t-elle la cousine de fréquenter plus avant les rouges orées de sa parentèle. Ou bien, veuve précoce, un cancer fulgurant du pancréas, à peine son époux avait-il

eu le temps d'effectuer quelques mènes de pétanque à Kermorvan, pas même pour nous celui d'apprendre son nom qu'il était déjà disparu, elle n'a pas voulu étaler son deuil en Armorique, a préféré se refaire une vie loin du regard sourcilleux des matrones de village.

Muriel, c'est encore plus succinct. Je me souviens de la petite fille, cheveux bruns, cheveux courts, voix assurée, regard pénétrant, qui à dix ans à peine s'efforçait à Versailles de catéchiser son père selon ce qui est prescrit, pour le convaincre d'abandonner ses habitudes de fumeur. Muriel était à notre mariage, des photos en témoignent dans l'album officiel, robe en corolle style École des Fans, portant un panier d'osier plein de pétales de roses dont elle ne savait pas trop où diantre les parsemer.

Ensuite, ce ne fut que oui-dire. En fait, très peu de dire, et encore moins de oui. Muriel a poursuivi dans sa voie de catéchumène sanitaire, est devenue infirmière, très probablement une excellente infirmière. Elle a continué de se préoccuper de ses parents, qui peut-être, sans doute, lui étaient fort proches, puisque ce jour d'il y a peu où j'appris, par le truchement de la cousine, que Théophile s'en était allé, c'est Muriel, la plus jeune, qui était désignée comme référent organisatrice.

Je l'ai alors contactée, pour lui faire parvenir une photo de son père encore jeune qu'elle n'avait pas, Théo au méchoui de Kermorvan, préparant des assiettes, couteau entre les dents, elle me remercia avec tant de digne gentillesse, que j'en ai regretté de ne l'avoir vraiment jamais considérée. Et maintenant qu'il est bien tard, elle n'aurait rien à faire de ces remords tardifs.

## 23. Louis & Micheline

Louis était l'aîné des fils de Tad Coz et Mam Goz, si l'on excepte celui, parti très jeune encore, que je n'ai pas connu et dont nul ne parlait. Cette aînesse fut sans doute la raison pour laquelle il poussa ses études un peu plus loin que le reste de la couvée, ce qui justifia et permit qu'il occupât un poste de confiance auprès de celui qui était devenu son beau-frère, Maire, Conseiller général et une fois député communiste de Huelgoat. Louis était devenu Secrétaire général des services de la mairie de Huelgoat, ce qui n'était certes pas une sinécure. Il occupa ce poste avec bonheur, puisqu'à aucun moment la reconduction de l'équipe du maire ne fut même mise en ballottage au long de six mandats, ce qui n'aurait pas manqué de survenir si les services avaient à quelque moment fait preuve de défaillance.

Louis était grand et calme, comme il sied à un notable. Cheveux drus, cheveux noirs, souvent en casquette de marin, il était de toutes les sauteries familiales, auxquelles il aimait participer. Pour nous, rattachés par alliance à la tribu – j'inclus ici mes beaux-frères et cousins de raccroc dans une appréciation dont nous eûmes parfois l'occasion de nous entretenir –, ce que Louis apportait de plus remarquable, c'était son épouse. Micheline était grande aussi, le verbe haut, la boucle rousse, la parole facile et parfois mordante. Elle tranchait tellement sur les autres conjointes qui avaient appris à se tenir et se retenir en société, laissant aux hommes l'apparence du pouvoir, n'influençant que discrètement, même si de manière décisive, sur le cours des événements, que ces dernières la toléraient mal, elle qui les faisait parfois paraître si mièvres.

Louis parti – il nous quitta assez jeune, après une petite dizaine d'années de retraite, les efforts qu'il avait faits sur le tard pour ajouter à la pétanque et à la cynophilie, il n'était pas vraiment chasseur, mais aimait les chiens de chasse dont il avait toujours trois ou quatre

exemplaires dans un enclos au fond de son pavillon de la cité du Fao, dite cité Robespierre, des exercices un peu plus profitables pour l'entretien du corps, il aimait monter à vélo la côte unissant Huelgoat à Brennilis, ces efforts n'ayant pas suffi à lui garantir la même longévité que ses parents – Micheline ne fut plus guère invitée aux raouts familiaux.

Monique et moi ne manquions cependant jamais de lui rendre visite à l'occasion de nos passages sur les terres ancestrales. J'aimais ces instants où, après avoir rejoint l'étage d'habitation par le garage, une habitude de transit permettant de ne pas salir, et ménageant comme un goût de suspense à l'ascension des quatre marches bétonnées qui menaient à hauteur d'une porte d'entrée que l'on n'utilisait que pour quitter les lieux, pas de risque alors de trimballer la boue à la semelle de ses souliers, Micheline nous faisait profiter des restes de whisky, de cognac, de lambig laissés par Louis en ce bas monde, s'enquérant de notre intimité, partageant des bribes de la sienne, cela tournait pas mal autour des ragots de village et des difficultés à trouver un bon médecin, la désertification est toujours un bon sujet de conversation.

Bavarder avec Micheline, l'écouter, c'était comme rajeunir, revenir à ces années de grandes assemblées champêtres, de méchoui prolongé jusque tard dans la nuit d'août, de chansons populaires à la rime paillarde, de pommertes rosées à la chaleur du boire et d'aimer à l'ensemble. Il aura suffi que nous nous installions ferme à Brennilis pour que cessent les contacts même épisodiques, alors qu'ils eussent pu devenir quotidiens. À peine si de temps en temps je croisais Micheline à l'un des coins de la place du Huelgoat. Paroles rapides, on se verra, pour sûr, c'est trop bête, on est si proches désormais. Et jamais on ne se voit, jamais on ne se revit.

Jusqu'à ce jour, Micheline nous a quittés, quatre-vingt-quatorze ans, de la cérémonie d'adieux. La grande foule au funérarium. La tendresse, palpable, de tous envers celle qui jamais ne fut à nulle autre pareille.



## 24. Les Cousins Paul

Micheline et Louis ont eu quatre fils, sobrement prénommés Michel, Jacques, Pierre et Alain. Pas de fantaisie dans l'onomastique familiale. Les frères se sont suivis au minimum physiologique, ce qui permit à Micheline, une fois faite sa quadruple ponte tardive, de retrouver pour longtemps encore la silhouette d'une jeune femme agrémentant une carrière professionnelle dans le nucléaire de proximité, et au quatuor de vivre ensemble les aventures que la vie leur offrait.

Très tôt les frères derniers-nés, des quasi-jumeaux, furent renommés comme pétanqueurs d'élite – le jeu de boules est plus qu'un loisir populaire dans les Monts d'Arrée, il s'agit qui d'un sport, qui d'une passion source de gloire et parfois lucrative.

Louis avait des dons pour la pétanque. Parfois, après un repas de famille ou à l'occasion d'une visite coup-de-vent prolongé à Kermorvan, il se joignait à nos parties d'après-midi, sur le terrain dont l'aménagement avait fait l'objet des premières attentions lors de la rénovation du bâti dont Monique et moi avions fait l'acquisition au début des années quatre-vingt. Quelle que fût l'équipe à laquelle le sort l'avait attaché, Louis écrasait la mène de la diabolique précision de ses tirs, allant jusqu'à pointer en artiste dès lors qu'il le fallait.

Les frères étaient donc à bonne école. Très tôt ils dépassèrent leur maître paternel. Ils avaient quoi, douze, treize ans, que leur duo écumait les concours, gagnant chaque samedi, dimanche et jours fériés les coupes qui traînaient partout en Finistère, et empochant les primes qui les accompagnaient. Ceux-là n'avaient certes pas à quémander d'argent de poche – il est même fort possible qu'ils aient

de temps à autre contribué leur écot aux dépenses familiales. Nous ne voyions donc guère cette doublette de frères Paul dans nos assemblées et nos cousinades. D'un âge intermédiaire, ils avaient trop à faire, lucratives occupations, pour fréquenter nos méchouis et autres sarabandes. Nous ne voyions pas davantage, d'ailleurs, les deux frères d'extrémité qui, s'ils ne jouaient pas, agissaient en fervents supporters, heureux de fréquenter eux aussi, fût-ce par procuration, les hautes sphères du sport d'élite.

La pétanque cependant n'a qu'un temps, et quelque grand qu'ait été leur talent et leur assiduité aux champs de tir, les frères Paul ne pouvaient vivre de leur passion en treize points. Chacun suivit donc son chemin, qui ne rencontra le mien que bien des années plus tard. En fait, ce ne fut que trois brisées que je retrouvai.

Michel, l'aîné, avait rompu les ponts, ou les autres s'étaient coupés de lui – il y avait là-dessous une sombre histoire de mésentente familiale, un manque de respect envers la mère au décès du père, bref quelque chose d'inavouable dont on ne parle pas et dont je ne sais rien.

Jacques, le second, a croisé ma route comme chanteur en tricot de marin d'un chœur venu se produire à Brennilis du temps que j'étais maire. Je n'aurais pas reconnu sous cette moustache roux gris le tout jeune homme de mes souvenirs, mais lui se souvenait. J'appris qu'il vivait de bric et de broc, conduisant des camionnettes colportant de la viande fraîchement abattue, qu'une restructuration venait de lui faire perdre son emploi. J'acquis un ciseau et l'aidais à remplir les papiers qui allaient bien pour l'indemnisation. Je le revois encore, de temps à autre, en réunion familiale élargie, trop souvent pour des obsèques. Jacques chante toujours, et a toujours l'air triste.

Alain, le puîné, a rencontré l'amour et la bonne fortune d'une riche héritière de la branche sucrière alors qu'il travaillait sur l'électrification de l'île de La Réunion. Depuis, il gère la fortune familiale avec discrétion et efficacité.

Pierre, l'avant-dernier, s'en est allé fort loin et un peu partout pratiquer lui aussi le noble métier d'électricien. Il a même installé des

lignes jusque vers Papeete d'où il a ramené une mauvaise maladie lui permettant une retraite anticipée, une épargne substantielle au-delà du confortable et une épouse plus métré que vahiné. Il parle fort, du haut de son expérience, et s'accroche bien solide aux lignes descendantes des ancêtres communs. Celui qui a vécu au plus loin du pays en aura préservé le goût et le besoin. C'est surtout lui qui intègre des jamborees de plus en plus clairsemés, raréfiés et atones, auxquels par les dix ans d'écart qu'il maintient avec nos cheveux blancs il apporte avec satisfaction de sa tonitruance.



## 25. Hervé

Le puiné des frères Paul – les anciens, ceux de la génération d'avant la triplète – fut le seul à porter un nom à consonance bretonne. D'ailleurs Hervé ne s'éloigna guère de la forêt de Huelgoat à proximité de laquelle il avait fait bâtir tout près de son aîné et de son cadet.

Cette coïncidence spatiale ne manqua d'ailleurs pas d'interpeller les détracteurs du beau-frère maire, le trio étant surnommé par les quelques opposants ayant survécu aux multiples mandats de l'édile « *les loups du Fao* » en raison de l'appellation du lotissement, de leur supposé esprit de meute et de leur loyauté envers le Parti communiste.

Hervé n'était pas forcément moins brillant que Louis, mais son rang dans la fratrie ne lui permettait pas d'espérer faire de bien longues études, le rapport de la terre ne permettant pas de financer plus d'un élève. Pierre et Théophile dans les plâtres, Louis au pupitre, Hervé se destinait à la charrue. Pas facile cependant d'être paysan sans terre, Tad Coz était fermier, pas exploitant.

La concordance des pouvoirs, ceux du politique et ceux, administratifs, du secrétaire de mairie, firent donc d'Hervé un fonctionnaire territorial, comme un technicien à tout faire, et il savait tout faire. Grand, des mains immenses, une chevelure noire et drue, les yeux clairs pétillant d'une malice familiale accompagnant le grand sourire buriné toujours présent sur sa gueule un peu cassée, il paraît qu'un jour où il montait des clôtures un taureau le prit mal et le lui fit savoir en emportant au bout de sa corne tout un pan de mâchoire.

Quand j'ai connu Hervé, du haut de mes vingt ans et de sa quarantaine, ce qui m'attira d'emblée, ce fut son épouse. Tante Marie,

on l'appelait ainsi, c'était un ange blond descendu d'un vitrail. Quelques lustres apportaient d'intimes craquelures au coin de ses yeux d'un indigo à s'y perdre. Lorsqu'on la visitait, quand elle essuyait un verre, qu'elle emplissait un vase, égouttait une salade en contre-jour de ciel d'été, la soirée approchant, la fenêtre face à l'ouest, le limbe qui la cernait semblait irréel. Je n'ai pas eu l'outrecuidance de pêcher autrement que par de furtives pensées aux dépens de Tante Marie. Le temps m'en a manqué.

Trop diaphane, trop légère, une sinistre maladie l'emporta bien avant de vieillir. Hervé sans doute fut accablé, jamais il ne retrouva pleinement la malice de ses années bonheur. Il finit seul d'élever ses deux filles, l'une solide à l'image du père, la seconde éthérée comme sa mère, mais avec ce chouïa de robustesse qui, heureusement, lui aura permis une longue durée. Les filles grandes et casées, la retraite venue, Hervé s'est casané dans son lotissement qu'il ne quittait que pour de longues promenades par landes et tourbières. Certes, il participait aux repas et aux fêtes, mais on l'y sentait parfois comme en visite ailleurs. Si on passait le seuil, il accueillait en toute bonhomie, sortait les biscuits, les bouteilles, les glaçons, il tenait sa maison avec un soin plus que méticuleux. Hervé recevait au salon, il faisait bien les choses, mais rapidement la conversation nous languissait un peu. Le tour fait des études des enfants et de leurs espérances, on avait peu à dire, puisque nul ne souhaitait aborder le sujet qui lui broyait le cœur, Tante Marie, qu'il finirait bien un jour par essayer de rejoindre.

Ainsi Hervé vieillissait-il, toujours le cheveu noir, toujours grand, toujours fort, mais il s'impatientait d'être encore par ici, il s'aigrissait d'attendre, toujours à marcher, toujours à arpenter, désormais il n'hésitait pas à quitter la table de fête quand le bonheur supposé des autres lui faisait le temps long pour s'en aller errer entre poire et fromage. Hervé s'ennuyait. Puis un jour, tout soudain, il a cessé d'attendre.

## 26. Tante Marianne

Sur la vaste palette avunculaire de Monique, Marianne est la première que j'ai rencontrée. Aînée de sa fratrie, Marianne, née de la guerre qu'alors on nommait Grande faute de craindre encore qu'elle ne fût que la première, ne rendait pas par son prénom hommage à la République enfin consolidée, mais bien plutôt aux deux saintes préférées des Bretons, Marie l'épicène et Anne l'apparue.

C'est en effet Marianne qui, aux Pâques 1969, m'accueillit chez elle, où faisait vacances sa nièce que je venais de connaître au hasard impromptu d'un bal de village, pour un déjeuner, puis, après que j'aie froliqué toute l'après-midi, pour un dîner, et enfin, puisqu'aucune voiture n'était disponible pour me rapatrier de Carhaix à Huelgoat, pour un coucher, Marianne m'ouvrant son cœur et les draps de son fils aîné.

Car elle était ainsi, générosité sans frein, sans crainte et sans limite. Marianne avait, pour sa génération et son genre, fait des études, une des rares filles de fermier à décrocher son certificat d'études en français, une langue pour elle fort peu maternelle, à entendre son remarquable accent. Les aléas de fortune paternelle ne lui ont pas permis de poursuivre des études et de devenir institutrice comme elle aurait souhaité. Cependant, sa malice extrême, Marianne savait rire et plaisanter, lui faisait dire qu'elle n'avait pas délaissé les lettres, puisqu'elle avait épousé le facteur.

Celui-là, tonton Jean-Marie, a sans doute su la rendre heureuse, avant que veuve encore jeune, quatre enfants, Jean-Michel, Annick, François et André, tous des géants qui n'auraient jamais osé imaginer lui désobéir, fût-ce d'un iota, une discipline d'autant plus facilement acceptée que Marianne concevait l'exercice de l'autorité parentale

comme l'art d'élever les enfants de la manière la plus compatible avec leurs goûts et leurs attentes, elle ne consacra ses forces et son temps à mener vers l'âge adulte les plus jeunes des siens, puis en tant que de besoin tel ou tel de ses petits enfants dont le père, faute d'épouse stable, ne pouvait trop s'occuper, étant lui-même appelé, par le marché du travail, à faire se mouvoir des grues là où il y avait des chantiers pour l'accueillir, vers Versailles et vers ses oncles.

Bref, Marianne était parangon de dévouement, trouvant à peine le temps, lorsque nous lui rendions visite dans ce pavillon de Carhaix que jamais elle ne quitta, de s'asseoir pour boire avec nous le café qui du matin au soir attendait au coin de la cuisinière qu'on vînt le réchauffer, soupirant, assise entre deux appels de sa progéniture, après la fatigue qui parfois l'accablait.

Pour jouer son rôle de mère puis grand-mère en charge d'éducation au mieux des attentes des jeunes générations, Marianne avait appris à conduire sur le tard, accompagnant enfants puis petits enfants aux multiples activités qu'offrent les centres de loisirs aux quatre coins de nos cantons ruraux. Conductrice vigilante et économe, Marianne faisait la joie de ceux qu'elle transportait, en insistant sur la parcimonie devant présider au changement de vitesse, de crainte d'user les pignons, ou à l'utilisation des codes et des phares, pour ne pas épuiser la batterie ou surchauffer les filaments.

Mélange de dévouement, de tendresse, d'humour, de pétillance... Marianne a fini par s'éteindre toutes tâches accomplies. Tous ses enfants bien élevés, bien qualifiés, aux bons métiers, tous ses petits-enfants rendus à l'âge adulte sans tomber dans aucun des traquenards d'une époque de plus en plus rude. En lui rendant hommage, pour son dernier voyage, il y avait dans notre tristesse à tous, comme du désemparé. Gast ! Elle ne serait plus là, pour nous faire sourire.



## 27. Alphonse & Zie

Anastasie, dite Zie, était la seconde des filles dans la fratrie engendrée par Tad Coz et Mam Goz. Pour son prénom, peu de place au doute, il fut inspiré des malheurs de la famille du dernier Tsar de toutes les Russie, y compris sa fille, à laquelle d'aucuns attribuèrent à l'époque de la conception de Tante Zie une sorte de don d'ubiquité lui ayant permis de survivre à l'exécution bolchévique. Ceci dit, alors que l'attribution du prénom est ainsi clarifiée, son choix jette un doute embarrassant sur la pureté révolutionnaire de Pépère et Mémère Paul, au moins dans les années 1920, même si cette affidation aux Romanoff fut lavée de tout soupçon par mariage avec le chef des rouges huelgoatins, Alphonse Penven.

Alphonse était agriculteur, fils de cultivateurs, d'une famille solidement attachée au village de Coat Mocun qu'il ne quitta pratiquement jamais plus d'une semaine ou deux au cours des quatre-vingts ans de sa riche existence, si l'on excepte bien sur quelques sessions de l'Assemblée nationale ou la période de la guerre qui le vit prisonnier, évadé, résistant, et l'aida à devenir communiste et maire de Huelgoat, ce qu'il fut pendant près de 38 ans.

Alphonse, c'est une légende familiale – maire pendant si longtemps qu'une place, celle de l'hôtel de ville du Huelgoat, porte son nom, conseiller général sur la même durée, député du Finistère lors de la dernière législature de la IV<sup>e</sup> République, un mandat coupé court par la dissolution ordonnée du Général de Gaulle, mais un mandat tout de même, ouvrant droit à une pension qui, malgré les versements au Parti, lui permit de vivre dans un confort honorable sans plus devoir s'échiner à traire et labourer.

À l'ombre du grand homme, Zie tenait son rang. Elle éleva six enfants – Jean-Jacques, Rolande, Hervé, Danièle, François et Robert, l'aîné, mort à la vingtaine, trop jeune pour avoir pu profiter des plaisirs que lui promettaient, m'a dit Monique qui devait en être un petit peu amoureuse, cousin-cousine toujours, une beauté et un charme hors du commun. La maison de Coat Mocun était aussi grande que requis par la famille, les parents Penven y avaient d'ailleurs déjà élevé sept enfants. C'était le royaume de Zie, nul ne lui contestait la primauté sur ces aînés.

Et surtout pas Alphonse. Lui, son royaume, s'il était de ce monde, se situait ailleurs. À la mairie, au chef-lieu, et surtout de ferme en ferme, d'inauguration en festivité, d'école en bistrot. La face burinée, sillonnée de toutes les rides du monde, la brosse souple, l'œil et l'oreille toujours aux aguets. Alphonse savait tout de chacun. Il connaissait tous les soucis du quotidien de ses administrés, les aidait, les soutenait, les encourageait encore plus qu'il ne les exhortait. Cet édile du peuple savait aussi dissenter national ou international, un vrai grand leader et en même temps celui qu'on était heureux de compter parmi ses connaissances, ses amis, ses parents.

Le temps libre lui était compté chiche, mais il ne manquait aucune occasion de venir saluer un mariage, un enterrement, un anniversaire avec tous ses beaux-frères et sa flopée de neveux par alliance – ses frères et sœurs à lui, il en eut donc six, se faisant discret de son vivant, je n'en rencontrai un ou deux que longtemps après la sortie de piste du grand tribun.

Pour sûr il aura manqué – ne serait-ce qu'en raison de sa force tutélaire. Souvenir, le Pardon du Huelgoat, août 1969, nous sommes bien trop nombreux à chanter nos libations dans la 2 CV de Monique. Les gendarmes s'en émeuvent, nous arrêtent, Monique de leur dire sa qualité de nièce d'Alphonse Penven, les képis nous saluent et la route est ouverte.

Ce que c'est tout de même que la gloire !

## 28. Marie-Thérèse & Raymond

Une fois achevé le tour des oncles et tantes par alliance, passer à celui que je n'ai pas connu, il s'appelait, je crois Jean, comme son père, abordé par le truchement de son propre rejeton, Raymond, Raymond Paul, donc.

Raymond est en fait le dernier des cousins dont je fis connaissance.

Un jour il fut là, dans la maison de Kermorvan, où il me fut présenté sans autres fioritures comme le cousin Raymond. Pourquoi cette fréquentation n'intervint-elle pas plus tôt ? Je l'ignore, et personne n'a jamais cru utile d'aborder devant moi le sujet d'une si longue absence. Ce caractère tardif n'était certes pas dû à l'éloignement géographique ; Raymond habite le village de Kerveur, il était cultivateur comme son père et son grand-père ainsi que sans doute avant eux tous les aînés de leur lignage et n'avait guère dû s'écarter beaucoup de Brennilis.

À père aîné, cousin aîné. Raymond doit avoir quelques années de plus que Monique, l'intermittence de sa fréquentation s'entend au fait que lui seul appelle Tonton le frère de son père. Pour tous les autres, c'est Pierre, avec la familiarité de l'affection, qu'aucun titre ne saurait supplanter.

Dernier venu dans le cercle des intimes, Raymond s'y est senti bien. Une fois acquise la force de gravitation nécessaire pour fréquenter Kermorvan, il est devenu un habitué de l'orbite familiale, et ne manque pas une occasion pour montrer qu'il est l'un des nôtres. Raymond, c'est foncièrement un gentil, qui sait comment être utile. Grâce à lui, la récolte annuelle des pommes de terre a beaucoup gagné

en efficacité, son tracteur professionnel abattant deux fois au moins la besogne du poussif Massey-Ferguson de Pierre.

Cela va même si vite, la journée de corvée s'en trouve tellement écourtée que le dîner des laboureurs se transforme en goûter de milieu d'après-midi. Pierre, une fois parti, puis disparu, la sollicitude de Raymond ne s'est pas démentie. C'est à lui qu'on fait appel lorsque la boue ou la neige m'enlise quatre roues dans un chemin perdu où je m'en suis allé promener le chien, lorsque la bouteille de gaz fait pschitt à vide au moment de dîner sans petite sœur pour prendre le relais, lorsqu'il faut débiter, déraciné par une tempête saisonnière, un arbre dont les bûches viennent à point pour garnir le hucher...

Raymond est bonne pâte, trop même, dit Marie-Thérèse, son épouse. Et quand Marie-Thérèse a dit non, ou même a suggéré qu'elle pourrait désapprouver, pas question de passer outre. C'est pour cela, une réticence à peine formulée, que Raymond n'a pas figuré sur la liste que je conduisais aux municipales. Marie-Thérèse la trouvait trop radicale, ou pas assez œcuménique, son mari aurait risqué de compromettre par sa présence de secrètes alliances villageoises.

Raymond s'excuse quand Marie-Thérèse ne veut pas, mais il n'y peut mais. Il vieillit, paraît-il de plus en plus absent du monde. Les jambes sont solides, mais la tête, parfois, ne suit pas. Alors, on ne le voit plus guère. Parfois, un enterrement, tous deux sont là, recueillis, un peu à part, repartis avant même qu'on ait pu les saluer, pas de café-crêpes pour eux, retour à la base de Kerveur.

Un jour Raymond s'en ira, discrètement, comme il était entré. Je crains que je ne sois informé de la sortie qu'avec un long retard, identique en durée à celui-là différant le savoir qu'il était.

## 29. Annick & Pierre

Monique et sa cousine Annick, c'était deux raies d'un tricot de marin. Nées la même année, dans les mêmes parages, leurs routes divergeant par destins d'ascendants, elles n'en sont pas moins demeurées complices sous bien des regards, y compris leur champ d'études, chimie seule pour Monique, physique en sus pour Annick, et leurs fréquentes rencontres à chaque occasion que créaient les congés.

Très tôt, Annick avait choisi Pierre. Tous deux enseignaient la même discipline, c'est sans doute cela qui permit leur coïncidence. Pierre est on ne peut plus Breton, mais pas des Monts d'Arrée. Ses parents, enseignants eux aussi, avaient choisi l'expatriation comme fil conducteur. Le fils ayant connu les douceurs des tropiques saisit la chance dès qu'elle se présenta d'initier sa compagne aux moiteurs équatoriales.

Lorsque nous aussi, je veux dire Monique, Gwenaël, Madenn et moi, nous débarquâmes au Gabon, Annick et Pierre y bourlinguaient déjà depuis une décennie, d'abord dans ce qu'en postcolonial on appellerait la Province, que les résidents dénomment plus précisément la Brousse, un poste administratif de la Ngounié, 600 kilomètres de Libreville, presque aux portes du Congo, à peine 6 000 habitants mais un lycée public accueillant alors des coopérants volontaires, aptes à supporter et à apprécier une existence dénuée du factice que peut exhiber la capitale, qu'ils avaient rejoint ensuite, après un bon lustre à faire classe dans la savane.

Les relations enthousiastes des cousins sur leur expérience gabonaise, glanées à l'occasion des congés d'été qui nous réunissaient tous du côté de Kermorvan, avaient beaucoup aidé à me faire

solliciter une mission pour Libreville qui nous y entretint au long de cinq années de qualité. Tout comme, une fois sur place, l'aisance, la gaité, la disponibilité de Pierre et Annick ont contribué d'excellente façon à faire de cette tranche de vie un onctueux délice.

C'est peu de dire que nos deux familles se fréquentaient, en ville, chez nous dans Batavéa, chez eux vers Akébé, par la route en exploration autour du cap Esterias, sur l'eau quand Pierre embarquait tout le monde pour de mémorables traversées de l'Estuaire<sup>12</sup>. Nos souvenirs gabonais suffiraient à emplir une pleine bassine d'anecdotes. Cela dura quatre ans, le temps que l'administration socialiste de l'éducation nationale française se rende compte qu'il n'était pas forcément opportun de maintenir ses cadres trop longtemps et trop systématiquement éloignés de la métropole, qui plus est dans un seul pays.

Pierre et Annick durent donc se résigner à retrouver la France, leur retour intervenant quelques mois avant le nôtre. La durée de leur expatriation leur avait permis d'accumuler suffisamment de points pour décrocher rapidement la timbale d'un double poste au cœur même de la Bretagne, la conjonction de substantielles primes d'expatriation avec la rareté des possibilités de dépenses à Libreville lorsque, comme ils le faisaient, l'on a souci de ne pas risquer d'être surpris par un élève ou ses parents en situation gênante de stupre consommateur dans une des nombreuses boîtes de nuit de la capitale – tous n'avaient pas ce scrupule, mais Pierre pensait que l'autorité tient d'abord à l'irréprochable de la réputation –, leur ayant permis de faire bâtir une belle résidence aux portes de Quimper.

La retraite venue, Pierre et Annick continuent de s'occuper, aux champs, elle est apicultrice à ses heures, sur route quelle que soit la saison, ils caravanent ou chevauchent à tout-va des vélos électriques,

---

<sup>12</sup> Voir du même auteur Contes à dormir canins, chapitre II – Yksi, éditions Édilivre, 2022.

en mer, Annick rejoignant au volant de leur limousine Pierre-le-caboteur qu'elle ravitaille de port en port.

Quand Monique nous a quittés, les liens auraient pu se rompre – mais Pierre et Annick me sont restés fidèles. Par alliance ou pas, la famille reste la famille. Indéfectiblement, et moi aussi, je les aime !





## 30. Jacky & Sophie

Issu de branches parcimonieuses en collatéralité, cela me dérouta un peu d'être soudain doté de davantage de cousins que je ne me pouvais nommer d'ascendants. Un des premiers rencontrés, un de ceux qui profitaient un temps de l'hébergement des parents de Monique, protection contre le risque du déracinement, était cousin sans réel colignage, un des frères de son futur beau-frère – à l'époque Maryline était bien trop enfant pour qu'il soit besoin de préciser par le truchement de quelle sœur ce frère était beau. Jacky avait choisi la carrière cheminote, pas celle des bureaux ni des motrices, mais l'entretien des voies, du matériel, des machines.

Autant Jean-Yves était discret, policé, circonspect, autant Jacky allait de l'avant, sourcils broussailleux et barbe à l'avenant, le verbe fort, volontiers truculent, du genre à secouer les tablées familiales en risque d'endormissement à coups de blagues faisant rire par leur répétition, de refrains aussi paillards que beuglés, d'apostrophes à la cantonade et de grandes claques sur tous les dos offerts. Jacky aimait boire, beaucoup parfois, il aimait bien les femmes, beaucoup parfois. Souvent en manque, de l'un comme des autres, au détour d'une chopine il racontait volontiers à qui voulait l'entendre comment il avait obtenu les faveurs d'une telle, séduisant la mère après avoir courtsisé la fille.

Bref, Jacky c'était un caractère. Nous l'avons connu dans ses ateliers d'Annemasse, puis d'Asnières, où il surprit son monde en épousant son inverse. Sophie, elle aussi fille des Monts d'Arrée, est alors plus timide encore que discrète. On a du mal à lui faire dire trois mots, et quand elle parle, c'est à voix si feutrée que même bien tendue l'oreille peine à suivre. Ce n'est pas dans l'urgence de faute à réparer que ces deux-là se sont unis – l'enfant qui leur vint mit du temps à

être conçu, Sophie l'effacée avait peut-être du mal à accepter les boutoirs de son sanglier d'époux, celui-là la houspillait parfois de ne pas vouloir recueillir la semence dont il était prodigue. Et l'enfant, quand il parut, était si fragile que les médecins ne lui accordaient aucune chance.

Sophie refusa alors ce destin de victime en seconde génération. Elle s'enfuit de la maternité, sa fille dans un couffin, se réfugia chez elle où elle n'admit ni aide ni ingérence. Le dit de la famille alors la compara à une louve protégeant son petit au fond d'un terrier de fortune, jusqu'à ce jour, quelques semaines plus tard, où elle rouvrit sa porte, et dit « Elle vivra ». Sophie alors quitta Jacky, partit avec sa fille.

Le coup fut dur pour le cousin. Il tenta bien de se consoler dans ses travées habituelles, mais ne put retrouver ni avenir ni équilibre. Les trains roulaient cependant. Jacky demeurait ouvrier du rail, jamais brillant, jamais trop hors limite, juste assez de constance pour se gagner en fin de carrière une mutation au plus près des terres de sa naissance. C'est là, à côté de la gare de Morlaix qui lui louait une maison de poupée, qu'il a choisi de se couper du monde, à la veille de sa retraite.

Sa crémation fut la première cérémonie à laquelle j'assistai avec Monique après notre retour depuis Genève. Février 2006, il faisait beau, les bruyères du cimetière étaient en fleurs. J'ai pris des photos. Sophie était là aussi, timide encore mais l'œil brillant du bonheur d'avoir à ses côtés une jeune femme d'une grande, si grande beauté, la fille condamnée pour laquelle la fatalité du destin avait été refusée.

Pendant quelques années, Sophie continua de participer à certaines réunions familiales. Je lui faisais passer des invitations lorsque nous nous croisions en réunion du Parti communiste ou lors de manifestations syndicales, Sophie milite et croit à la cause. Quand elle était présente à tel repas ou tel anniversaire, Sophie était toujours bien accueillie. On la voyait encore comme épouse de Jacky, cousine par alliance d'alliance en somme. Et sa fille est si belle, si gentille, si brillante !

Puis un jour, Sophie me dit, d'une voix toujours aussi feutrée, mais d'un ton dépourvu de toute hésitation, que ces invitations, que par politesse elle ne pouvait décliner, elle apprécierait de ne plus en recevoir. Rupture de cousinade...



## 31. Estelle et Yann

Pour faire des cousins, il faut quelques neveux. À commencer par le côté le plus fourni, le collatéral.

Deux enfants du côté de la sœur cadette de Monique, celle dont je partage l'ancienneté, pratiquement contemporains des nôtres. Une fille, un garçon, Estelle et Yann, qui ont en commun une taille exceptionnelle – ils ont sans doute cumulé les facteurs de croissance de chacun des deux parents, dont le nez pointe bien plus haut que les pâquerettes.

Ces sœurs-là s'entendaient à merveille, j'avais plaisir à fréquenter Jean-Yves et Marie-Claire, ils ont pu se fixer en Bretagne, vers le sud, Morbihan, la Petite Mer, assez tôt dans leurs carrières pour que nos enfants respectifs se créent presque dès leurs quatre-pattes des liens solides, fréquents et joyeux. Le site de leurs rencontres, c'était le plus souvent Kermorvan, chez Papy-Mamie – même si mon sourcilieux désir d'indépendance nous fit y faire résidence séparée dès le milieu des années quatre-vingt, le village est petit assez pour que cela ne nuise aucunement aux enchevêtrements des cousins, qui mangeaient d'ailleurs plus souvent tous ensemble chez les grands-parents que chaque paire sous le toit qui lui était échu.

Les vacances étaient assez longues pour que des épisodes se trament – les Nations Unies dotaient généreusement ma carte de congés, les vacances enseignantes étaient plus qu'à l'avenant, Jean-Yves, le plus mal loti, pouvait sans peine accomplir quotidiennement son devoir morbihannais au départ de Brennilis. Parmi les tresses de vie commune que leur liaient ces vacances, je me demandais parfois si n'allait pas jaillir de ces amours d'enfance qui jamais ne s'éteignent. Quelques photos sont là pour conforter mes rêveries d'alors, les

couples semblaient se former, se défaire, se trouver ailleurs au rythme des nuages nous traversant l'azur. Parfois, des tiers venaient pour compliquer la donne, enfants d'amis, visitant une saison, revenant l'autre, il y avait comme un pressentiment de paumes qui se frôlent, de doigts qui s'entrelacent.

Mais rien au bout du bout, adieu l'entremetteur virtuel. Chacun du quatuor a tracé son chemin. Pour les deux maintenant qui m'occupent, la ressemblance en destinée ne fut que de la taille – et du gavage homéopathique dont ils firent l'objet.

Yann, très jeune, émerveillait le cercle familial en jouant de la trompette. Je souffrais pour lui de voir ses joues gonfler, ses lèvres gercer pour nous sortir des airs de plus en plus complexes à mesure du progrès vers un conservatoire qu'à la fin il ne rejoignit pas. Trompette remisee, il était un peu tard sans doute pour l'osmose avec les longues études ; Yann fait dans le social, exilé en Rhône-Alpes, père célibataire, son épouse, à peine entrevue, déjà divorcée, fervent trotskiste, avec bientôt des responsabilités qui le tiennent éloigné de la Bretagne.

Estelle, la crinière léonine, les yeux d'un clair à s'y noyer, c'est la bûcheuse. Au point de faire frémir de grande peur toute la parentèle, en contractant petite (relativement « petite », la taille lui restait) une méningite qui aurait pu l'emporter par échauffement excessif des lobes et de la dure-mère. Elle s'en remit, continua d'étudier, de résider en Bretagne où nous la voyions s'imposer à l'existence, et finir en dentiste. Un jour elle présenta un jeune homme, ils s'étaient choisis, de temps à autre ils fréquentaient les Monts d'Arrée, puis des enfants sont venus, des grands-parents s'en furent.

Si l'avunculaire s'est étioilé, Estelle et Yann, je ne les vois désormais que sur page Facebook, le cousinage a bien résisté aux aléas. Les quatre continuent de se fréquenter. Madenn, parfois. Pour Gwenaël, Rennes n'est pas si éloigné de Nantes, et Lyon fait partie des destinations obligées. Puis, il semble bien que des liens se tissent au sein de la génération d'après. Les cousins qui n'en sont plus, mêlent volontiers leurs cinquièmes degrés. Alors, qui sait, le rêve entremetteur pourrait bien reflourir.

## 32. Gwenaël

Tant il est vrai, devenant parents, que l'on ne sait trop où notre descendance mènera sa barque, Gwenaël ne cessa, au long de sa petite enfance, de me décevoir en bien, comme il se dit du côté du Léman.

Elle avait en effet le double mérite de ne pas me ressembler physiquement – sa blondeur et le bleu vert de ses yeux doivent remonter à de wisigothiques incursions au cœur du Massif Central – et d'arborer des traits de caractère me rappelant celui que je prétendais être, ou dont on me raconta que je le fus. Silencieuse plutôt, précocité du goût pour la lecture, il y avait même une santé fragile pour nous lier. Des différences cependant, et pas des moindres, dans nos orientations.

D'abord, l'encadrement de la prime enfance, avec la rigueur d'une nourrice femme de gendarme qui sut, du creux de la caserne arcueillaise où chaque soir nous la récupérions, lui inculquer durablement un sens du devoir et de la discipline dont deux jeunes filles au pair n'auraient su me pourvoir.

La mobilité, ensuite. Alors que pour moi-enfant le changement se résumait en une sorte de schizophrénie récurrente partageant mon vécu entre Paris et Catalogne, pour Gwenaël le déracinement se faisait par rempotages successifs, Genève pour ses deux ans, Gabon pour les six, à peine re-Genève en tant que teen-ager que je lui imposais une année quasi recluse en Chine, avant de devoir voler d'ailes à peine poussées, plus de nid familial à l'aube de ses dix-sept ans, l'anti-Tanguy en somme, ce que c'est que d'être précoce ! Sa Catalogne, c'était la Bretagne, et son tuteur, ses guides, ses mentors, elle dut se les construire, mieux encore, s'en parer des atours pour du mieux que possible protéger sa cadette des vents les plus mauvais.

Soixante-huitardisme mal digéré, ou nombrilisme hypertrophié, je ne sais. Mais dans tous les cas conscience de n'avoir guère été présent dans le façonnage de Gwenaël, du moins à partir de ces années où ma propre existence a commencé de tanguer assez fortement à toutes les houles que je me plaisais à prendre de travers. Dès lors que je commençai à douter de mon destin matrimonial, ce qui, il faut bien l'avouer, commença assez tôt de me gratouiller, que je recherchai des ouvertures que, sitôt identifiées, je me gardais bien d'emprunter ou, ayant franchi l'une d'elles, je rebroussais chemin promptement par couardise et demi-tour, l'éducation enfantine, au sens affection, imprégnation, osmose, j'eus de plus en plus de difficultés à l'assumer.

De sorte que, au contraire de moi qui fus coconné aussi longtemps que cela fut possible, les succès de Gwenaël sur son chemin de vie ne sont en principe dus à nul autre qu'elle-même. Et pour cela je l'admire, pour cette constance, cette solidité, cette stabilité qu'elle projette en image indiscutable aux observateurs de tous ses alentours. En Chine, quand il s'est agi de lui trouver un nom, à elle dont la candeur attirait les badauds par les rues de Pékin, je l'ai qualifiée de 国女儿, Guonüer', la Fille du Pays. Pas une fille, La fille.

Car Gwenaël sait tout faire, et trouve le temps de tout pratiquer avec heur et sans heurts. Médecin brillante, mère de famille nombreuse, soutien tutélaire d'enfants et de conjoints, être social, bru, tante, nièce, cousine, fille aussi, ne manquant pas de sa distance de me contacter régulièrement au seuil de la caverne de mon confinement.

J'ai un peu peur parfois que toutes ces interfaces à force ne l'érodent et qu'un jour une articulation du tronc ne se déboîte. Je me demande alors si je saurai trouver dans la boîte si peu utilisée des onguents paternels les mots qui lui sauraient réemboîter le cœur ou l'âme. Et puis, comme je doute, je m'esbigne. Certes elle saura, si elle a du besoin, me dire quel il est. Je triche, je le sais. Si le moment venait, je serais là, désespéré, malheureux de ne savoir aider, mais



peut-être alors ce désarroi, celui de l'amour non-dit, mais si réel dans sa non-apparence, suffira-t-il pour requinquer l'Ange Pur et Généreux, c'est le breton de son nom.



### 33. Madenn

Il paraît que l'intervalle idéal entre deux enfants est de trois ans. L'accompagnement de Gwenaël avait donc été mis en route pour se matérialiser vers l'automne-hiver de 1978. Il y eut cependant incident, sous forme de décrochage prématuré vers Pâques, alors que nous nous apprêtions à faire sonner les cloches de l'allégresse. L'agrandissement familial fut donc différé d'une année, sans que ces quatre ans d'écart au lieu des trois espérés aient d'incidence trop forte sur les relations adelphiques. En effet, Madenn et Gwenaël ne boxent pas forcément dans la même catégorie, l'éthéré celtique de l'une contrastant avec la solidité wisigothique de l'autre. Je ne suis pas sûr que tel les rencontrant fortuitement ensemble sans connaître leur parcours puisse s'exclamer sur leur possible sororité.

Donc Madenn reprit en vigueur ce que le calendrier lui avait fait perdre en proximité, l'écart de quatre années ne consacrant nullement une domination absolue de l'aînée, non plus qu'il ne confina la puiné dans l'ombre et l'isolement. De ce que les deux sœurs racontent désormais autour de la table familiale, les crêpages de chignon ne tournaient pas forcément à l'avantage de la plus grande, et la plus jeune ne se laissait pas facilement mettre à l'écart si l'autre recherchait un peu d'intimité. Lorsque je me risque à comparer les relations entre nos deux filles avec celles que je n'entretiens pas avec ma propre sœur, le contraste est frappant.

Alors que les rivalités enfantines auraient pu parsemer leurs relations d'une bisbille durable, il semble que celles-ci s'améliorent, s'approfondissent, s'attendrissent au fil des ans – nonobstant les obstacles qui auraient pu y obvier, comme la tutelle précoce de Gwenaël toute jeune étudiante lyonnaise sur une Madenn insoumise,

ramenée en métropole pour cause d'incompatibilité avec le système scolaire pékinois, les doutes de l'une sur le conjoint de l'autre, les divergences géographiques entre celle dont le cursus dictait la résidence, et celle qui à l'inverse choisissait ses activités en fonction de sa résidence du moment, les bifurcations professionnelles entre la psychiatre qui jamais ne dévia et l'infirmière aux études émaillées de maints petits boulots.

Car la montée en puissance de la Madenn adulte ne s'est pas faite sur une allée parsemée de pétales de roses. Elle avait, a toujours, un certain nombre d'orientations fondamentales qui ne lui rendent pas forcément les choses faciles, comme un souci d'indépendance sans forcément en avoir les moyens, un refus de se soumettre aux violences morales, sociales ou physiques, un besoin d'aller voir un peu trop loin, un peu trop longtemps, si les limites peuvent être repoussées, une hardiesse à prendre des décisions à rebours des engagements antérieurs qui peuvent donner le tournis. Madenn. En chinois, j'avais décidé que ce serait 马电, Madian', Cheval électrique – rarement translittération fut-elle aussi sensée. Madenn continue donc de ramer, la force est avec elle.

Elle tâte de tout, d'un syndicat l'autre, toujours en tête de gondole, on sollicite celle qui sait trop bien galvaniser pour rester simple militante, gilet jaune de première heure, méfiance envers les politiques, malgré ou à cause de cette mandature à Brennilis marquée du constructif de son franc-parler, première génération d'IPA, ces Praticiens avancés mi-para, mi-médicaux, n'hésitant pas pour saisir la chance qui passait à reprendre des études universitaires, elle qui en fait n'en avait jamais fait, à la fois lâcheuse de bride monoparentale et ferme sur le mors pour ses ados piaffant dans tous les azimuts, fille exemplaire, plus que dévouée pour accompagner Monique dans son dernier trimestre, jamais on ne dira assez l'abnégation qu'il lui fallut et le bien qu'elle a fait.

Madenn continue d'avoir au fond du cœur des projets qui, un jour, se matérialiseront, à moins que d'autres rêves, circonstanciels,

ne viennent s'y substituer. J'ai confiance. Car si parfois elle titube, au point de vaciller, ses pieds sont bien solides qui s'ancrent aux soles de la vie.



## 34. Émeline et Solène

Deux filles pour mon côté, deux de celui de Cécile, ma sœur. Émeline, l'aînée, a préservé, à l'instar de Gwenaël et Madenn, le patronyme aveyronnais, sans, du moins à ma connaissance, l'avoir transmis. Quant à Solène, son état civil reflète celui, paternel, de qui fut l'époux de ma sœur suffisamment longtemps pour élever les deux petites filles. Du temps de la prime enfance, les contacts étaient fréquents entre Émeline et ses cousines, non que je fricotasse alors avec ma sœur davantage qu'à d'autres époques, mais par le truchement de ma mère qui, hébergeant sa fille persistant dans les difficultés à trouver sa voie et son indépendance, prenait très au sérieux son rôle d'aïeule.

Émeline, proche en âge de Madenn, nous visita donc au Gabon, puis à Pékin, ainsi qu'à Kermorvan, où elle suivait allégrement sa cousine dans ses opérations Quatre-cents coups. La mémoire orale se transmet toujours, de cette table de salle à manger brisée nette en son bout sous le poids de deux pré-ados sautant avec enthousiasme comme sur l'arrière d'un vélo plateau, au grand dam d'une rallonge qui ne résista pas. La punition fut pour tous – les gosses privées de repas de Noël, et les adultes de support autour duquel s'asseoir en communion.

Puis, tout soudain, Émeline, devenue adulte disparut du paysage. Madenn en souvenir de l'espiègle cousine, les photos rappellent ses yeux moqueurs, ses boucles mutines, son sourire tout en dents éclatant à mordre la vie, avec parfois, tout soudain, la timidité, le repli sur soi d'une petite fille qui se cherchait encore, l'avait voulue à son mariage. Le séjour fut très bref – depuis, si l'on cherche après Émeline, c'est par le biais des concours administratifs qu'elle engrange avec succès que l'on poursuit la trace qu'elle laisse par l'Internet.

Solène, c'est un peu l'inverse. Absence de contact dès lors que toute petite, elle était parisienne, avec ses sœurs et sa mère chez sa grand-mère qui se déplaçait moins et ne recevait guère, toutes les chambres étaient occupées boulevard Saint-Jacques, les occasions se faisaient rares, davantage encore lorsqu'en final l'ensemble se déplaça vers une Province où ses parents espéraient développer une affaire pour laquelle les suivit ma mère abandonnant Paris et son HLM de plus de quarante ans, puis il y avait une différence d'âge, Solène était vraiment d'une bonne pointure plus jeune, les enfants sont sensibles aux strates démographiques.

Il y eut donc hiatus, jusqu'à ce que les vicissitudes de l'existence ne changent le cours des choses. Solène avait hérité d'un gène peut-être paternel, paternel de son côté à elle, qui fait plonger dans une maladie rendant parfois difficile la stabilité sociale. Puis elle mit au monde avec un compagnon un peu bohème mais, semble-t-il, dévoué, un garçon prénommé Orion, comme l'antique chasseur aussi beau que violent, qui dans son autisme pratique ces deux mêmes qualités.

Vivre à Paris au sein de telles difficultés était sans doute pénible, et cette cellule meurtrie décida un beau jour de se déménager vers Brest, l'Ouest leur permettrait, espéraient-ils de panser leurs blessures et de reprendre pied. Dès lors les attaches se sont nouées entre Madenn et sa cousine, leurs enfants se fréquentent, chez l'une, chez l'autre. J'ai croisé Solène avec et sans Monique à deux ou trois reprises. Ma sœur, j'en entends parfois parler, fréquente à l'occasion dans ces mêmes parages, mais j'avoue ne guère m'y intéresser. À ma défense, je puis juste dire que Monique, qui pourtant avait longtemps eu plaisir à échanger avec sa belle-sœur, se trouvait sur la même longueur d'onde d'indifférence. Peur du geindre d'éclopés de la vie ?

Curieusement, Émeline dont les attitudes parfois me rebutaient lorsque petite elle simaugréait, j'aimerais maintenant qu'elle a trouvé son rond-de-cuir la rencontrer un peu, pour voir à l'œuvre une



nouvelle génération de bureaucrates avec qui je partage au moins les gênes plumitifs. Mais à Émeline, peu lui chaut. Alors que pour Solène, la distanciation est de mon initiative. Tout cela est bien mal ficelé.



## 35. Guillaume

Guillaume est le compagnon de longue date de Gwenaël. Ils se sont rencontrés à Lyon où les rigueurs du classement propédeutique avaient permis le maintien de l'un, et la venue de l'autre. À l'époque de cette rencontre désormais trentenaire, nous étions, Monique, Madenn et moi, en Chine, Gwenaël menait seule sa barque en Europe. C'est donc par téléphone que sa mère, puis moi, eûmes vent de l'affaire. Une occasion se présenta où mon employeur m'appelant vers Genève pour une courte formation, j'en profitai pour reprendre l'attache de cette fille qu'en somme je n'avais pas vu grandir. Le week-end passé, comme je la ramenais vers Lyon dans la voiture louée pour l'occasion, quelques courtes heures de route, elle me parla de ce Guillaume. Et comme je lui avais relaté, il faut bien parler de quelque chose, le thème de ma formation, construire des équipes sur la base de l'identification des types de personnalité, facilitée par un ouvrage qui nous avait été remis, truffé de questions sociales, voire sociétales avec clé d'interprétation, elle se demanda d'abord quel pouvait être son type – pas loin du mien, centré sur l'introversion et d'autres attributs plutôt rares – puis, comme il restait de la route à faire, s'interrogea sur celui de Guillaume, aussitôt joint par téléphone. Le forfait du mois entier y passa mais il répondit aux soixante-dix questions pour un verdict sans appel : son tempérament est à l'exact opposé du mien.

Dès lors comment s'étonner que Guillaume, cet ESFP, extraverti, sentimental, au feeling développé, perceptif avant tout, soit devenu ma référence, à moi qui suis tout ce qu'il n'est pas, renfrogné, théoricien, analytique, intuitif, dès lors qu'il s'agissait de décider comment agir en société pour ne pas trop effaroucher les

commensaux ? Car Guillaume est bien ce que son type décrit : un charme fou, qui fonctionne envers tous, quel que soit le genre, l'âge, l'occupation du vis-à-vis séduit, un dévouement de tous les instants à rendre la vie plaisante aux autres donc à soi-même, et des talents, tant de talents, tout ce qu'il touche, il le touche avec succès, le chant, le bricolage, la grande cuisine, le sport, la vie en société, et bien sûr son métier, la médecine de ville qu'il pratique à merveille.

Certes Guillaume a ses défauts, cela l'inquiète d'ailleurs de savoir quels ils sont et comment les perçoivent qui figure sur le cercle dont il se veut partie. Mais à supposer que parfois il irrite, tergiversant à choisir, trop inquiet pour sa santé, découragé d'un échec qui n'est qu'imperfection, il lui suffit d'un immense sourire pour être aussitôt pardonné, donc retrouver la joie et la gaieté dont il sait si bien éclabousser chacun des alentours.

Guillaume est un produit lyonnais. Tant que ma soif de rupture ne nous avait pas encore entraînés sous d'autres cieux, nous avons eu bien des occasions pour se frotter mutuellement le dos, entre belles familles. Grand-mère, père et mère désormais séparés, quelques sœurs de différents âges et gabarits, une belle bourgeoisie rhodanienne fréquentée sans déplaisir mais qui, à l'instar de tant d'autres connaissances, n'a pas vraiment survécu au dépaysement de la celtitude.

Je ne connais désormais que par oui-dire des échéances de cette belle-famille dans laquelle, en toute vraisemblance, Gwenaël s'est fort bien fondue. À un moment, j'admirais fort les parents de Guillaume qui avaient planifié leur séparation très tôt dans les accroc d'une union au final pas aussi solide que ses apparences. Si Monique avait eu le goût, si j'avais eu la flamboyance de ces patientes anticipations, alors, enfants déjà émancipés, j'aurais été libre de voguer sans heurts au lieu de danser sans savoir sur quel pied prendre l'élan du vrai départ.

Et j'enviais le père de Guillaume dont j'entendais narrer les amours retrouvées, dont je ne sais si elles auront vécu. Ce que je sais,

c'est que Guillaume médecin, aux sœurs médecines, n'a rien pu contre la maladie de sa mère, inexorable la tristesse est en chemin, j'ai présenté d'avance l'expression de mon chagrin partagé, l'inquiétude dans les yeux de Guillaume lui éteint le sourire – mais il se reprendra, ESFP un jour, ESFP toujours...



## 36. Le Triptyque Maryline

Alors que ses sœurs ayant trouvé chaussure à leur pied ne se risquaient pas vraiment à changer de cordonnier, Maryline, la cadette, prit quelque temps avant de se fixer sur une pointure. Il y en eut, des candidats.

Il faut dire que la demi-bouboule aux appareils orthodontiques s'était muée en une belle plante, yeux clairs, sûre de soi, curieuse de la vie, qui ne laissait indifférent aucun de ceux qu'elle croisait au hasard de sa vie bien remplie d'institutrice, animatrice, guide touristique, postillon prosélyte du destin qu'elle choisirait. Nous autres la famille regardions sans trop oser broncher les exploits de celle qui parfois, pour moi, évoquait la Vénus d'Ille, Maryline aurait pu servir de modèle pour la statue, elle en avait la prestance et la force.

D'abord ce fut Pascal. Un dieu grec, lui aussi. Tout en muscles et en profil, des photos sauvées du désastre de trop d'années témoignent encore, dans mes albums, de la grande beauté de cet éphèbe motocycliste. L'affaire dut être sérieuse, puisqu'aux clichés de l'été pascalien succèdent ceux de l'hiver, Noël à Kermorvan où la mère du dieu grec fut elle aussi conviée. Aux fêtes suivantes, pas de Pascal pour Pâques. Il avait été congédié. Sut-il pourquoi ? Moi, en tout cas, et Monique de même, nous l'ignorons. Pascal aura trop plu ailleurs, sa mère aura souhaité régner, il proposa une stabilité dont Maryline ne voulait alors pas, ou bien tout simplement il avait fait son temps.

Après Pascal, parmi les officiels, nous vint Lionel. Une autre beauté sculpturale, des yeux verts d'eau à s'y noyer, mais un solide spécimen de masculinité. Et un talent. Lionel est dessinateur de

presse, il vit de ses planches pour lesquelles sous la signature de Brouck il a la clientèle de journaux fort honorables comme *Libération*, *l'Humanité*, *Siné Hebdo*...

Lionel est très gentil, aimable, serviable, dessinant sur demande les souvenirs de famille qu'on se risquait à lui demander. Il nous croqua en route pour Moscou, c'était en presque 2000, il nous avait fait faire du vélo sur la Grande Muraille, en 1991, immortalisé Yksi le chien pour Madenn au milieu des années quatre-vingt. C'est dire que la route d'ensemble fut longue. Lionel avait toutes les qualités, même celle de se reproduire. Marilyne et lui ont eu deux enfants, que nous vîmes grandir au fil des vacances, jusqu'à ce qu'un été, patatras, plus de Lionel. Marilyne était effondrée, ce qui nous laissa penser que cette fois la rupture venait de lui, peut-être trop artiste pour continuer de se laisser ainsi durablement brider par un aurige tirant fort sur le mors du féru d'Angoulême<sup>13</sup>. Exit Lionel – l'absence de Pascal avait surpris, la sortie de Lionel créa un vrai vide, tant il prenait une belle place dans les rouages d'ensemble. Parfois encore, il apparaît, au détour d'Internet, toujours grand, toujours beau, et l'on soupire.

Enfin ce fut Philippe, avec qui Marilyne rejoignit une sorte de normalité. Philippe est comme nous les autres gendres. Moyen en beaucoup de choses, normal participant d'une vie normale. Il a fait des études, il est salarié, cadre respecté d'une entreprise respectable, simple à vivre, discret, serviable, heureux d'être là où il se trouve. C'est le seul que Marilyne a épousé. Sur le tard. Ils avaient eu le temps d'adopter deux enfants pour sceller leur intention de durer – l'horloge biologique leur imposa ce choix.

Je ne sais trop pourquoi j'ai toujours eu du mal à entourer Philippe d'un peu de fraternité. Peut-être est-il arrivé trop tard, quand mon avis était déjà tranché sur les aspérités de Marilyne.

---

<sup>13</sup> La ville d'Angoulême est notamment connue pour son festival annuel de la Bande dessinée auquel chaque auteur se doit d'avoir participé.



Peut-être lui en veux-je d'incarner le banal qui succède au charisme.  
Ou peut-être simplement suis-je jaloux de son bonheur, à lui qui  
sut en mi-temps d'existence s'en construire un nouveau.



## 37. Le Sextet

Côté polyandrie, nul ne saurait contester à Madenn le titre de championne familiale. Peut-être l'effet d'une pratique d'autant plus longue que, par l'effet de circonstances d'expatriation parentale, elle fut relativement jeune confrontée à une indépendance la forçant, pensait-elle, à rechercher une protection tutélaire, le conjoint remplaçant les parents faisant défaut, ou bien cette indépendance lui permit-elle de donner libre cours à son instinct protecteur, accompagnant pour un bout de chemin qu'elle leur redressait les compagnons qu'elle se choisissait.

Cela commença en gros aux alentours de ses dix-sept ans, lorsque, nous à peine revenus de Chine, elle bachelière fraîche émoulue embarquée pour la région parisienne, rapidement affranchie à la fois du contrôle théorique de sa mère-grand et des contraintes de l'Université, Madenn nous présenta comme évidence quasi matrimoniale un certain Éric, à peine adolescent quand Madenn était déjà presque femme, dont les parents, nous dûmes nous soumettre à une visite protocolaire, étaient des gens très bien de la banlieue modérément huppée et lointaine. À peine nous étions-nous habitués à cet Éric, dont nous trouvions qu'il était bien loin du dynamisme de Madenn mais dont, après tout, la mollasserie atténuerait les ruades du Cheval électrique, qu'il n'en fut plus question. Motif, Madenn n'a pas sa langue en poche, Monsieur bandait mou voire pas du tout, il ne la désirait pas.

Entrée en scène de Cyrille, une amour enfantine pur produit rural de Kermorvan, qui se sentait si mal en région parisienne quand il rendait visite à Madenn plus ou moins chaque week-end, qu'il la convainquit que la ville n'était pas non plus faite pour elle,

rapatriement sur Brennilis avec transfert d'école. Nous connaissions la famille de Cyrille, fou de mécanique, dont l'ambition était de créer sa propre entreprise de travaux publics, ce qu'il fit avec Madenn aux manettes administratives, comptables et budgétaires. Cyrille fut épousé, une nuit de Saint-Sylvestre, ils eurent deux enfants, chacun les considérait comme doigts d'une seule main, ensemble au Conseil municipal, ensemble en voyage, ensemble au café du village. Puis un jour ce fut le drame – Cyrille congédié sans préavis, au motif qu'il travaillait trop au détriment de sa famille. Cette rupture, il la prit mal, il la prit même violemment, dévoilant ainsi ce caractère de mari tapeur que Madenn nous avait caché mais que sa sœur savait, ostracisant Cyrille pour des raisons que je ne comprenais pas.

Fred, un des salariés occasionnels de l'entreprise, prit la défense de Madenn et la suite de Cyrille qu'il avait mis en fuite. J'aimais bien Fred. Il était Lorrain, un rappel pour Madenn de son arrière-grand-mère, celle qu'à Paris on appelait l'Espagnole. Cultivé, il aimait traiter d'autres sujets que la chasse, la pêche, le stock-car ou les enclosures. Une main un peu bancroche qui le faisait vulnérable et le rendait gentil. Mais Fred dut rêver trop fort, trop loin. Malgré plusieurs mois de cohabitation apparemment sans heurts, en dépit d'une visite au pays de la mirabelle pour laquelle Madenn ne tarit pas d'éloges au point de tirer sur je ne sais quelle comète des plans d'installation entre Toul et Domrémy, nonobstant une joyeuse coexistence avec la sœur de Fred et l'acceptation de leur couple par tout ce que Brennilis comptait d'âmes lucides, il y eut cette après-midi d'un repas familial bien arrosé chez les grands-parents, je m'étais retiré dans notre maison voisine dès le café servi, trop de gens, trop de bruit, où j'entendis quelques cris, vis Fred en larmes franchir le seuil, l'ouïs me dire « C'est dommage, je t'aimais bien ! », perçus le bruit de sa voiture s'extirpant de nos parages à grands coups de boutoir dans portes et murs mitoyens, alcoolémie et chagrin. Fred avait été chassé.

Dès lors, Cyrille s'essaya à rôder à nouveau, toujours hargneux, toujours frappeur, nous fîmes poser des volets métalliques pour

protéger la véranda des coups de boutoir nocturnes du mari éconduit, mais cela ne suffit pas à tranquilliser Madenn qui chaque nuit craignait un assaut toujours menacé lorsqu'ils se croisaient, le bourg est tout petit, et le père voulait garder le contact avec ses enfants, les lamelles métalliques n'auraient pas contenu longtemps la fureur d'un de ces engins de chantier dont l'autre avait la clé. Il y eut donc déménagement en bonne et due forme vers Plourin-lès-Morlaix, aller se fondre dans la masse quasi urbaine d'un autre arrondissement.

C'est là que Madenn rencontra Mickaël, divorcé lui aussi, lui aussi père de deux enfants, lui aussi avec des velléités de chef d'entreprise que Madenn conforta et accompagna jusqu'à leur heureuse conclusion. Mickaël était très sérieux, voire strict. Sous son égide, Madenn dut à plusieurs reprises arrêter de fumer, il lui fallut modérer ses frasques libatoires à hauteur de ce que Mickaël tolérait – ce n'était pas le régime sec, mais ce n'était pas non plus le grand débordement. Cela dura ainsi quelques années, avec des perspectives d'avenir suffisantes pour que les deux acquièrent ensemble la grande demeure louée pour abriter leur nombreuse famille recomposée, par le truchement d'une Société immobilière où Mickaël, entrepreneur encore balbutiant, n'apporta que le minimum, mais le symbole y était.

« Pourvu que ça dure ! », Monique souhaitait à sa fille de trouver là, enfin, la stabilité. Le hic vint de ce que les enfants de Mickaël n'étaient pas des parangons d'angelot. L'aîné avait la tête si fouillis que l'étude n'y trouvait aucune prise, le cadet le bonnet si proche qu'il s'encolérait sans discontinuer. La rigueur de Mickaël n'envisageait que de sévir pour remédier à ces torts. Et comme il se voulait équitable, il sévissait envers tous les enfants, y compris ceux de Madenn, qui n'y pouvaient mais et pleuraient face à l'injustice de certaines punitions. Un jour c'en fut trop, et Mickaël à son tour fut congédié. Je l'appris par sa page Facebook qu'il repeint en noir, couleur du désespoir que causait sa disgrâce.

Le départ de Mickaël me causa quelques tracas. Il fallut racheter sa part de la SCI, et remplacer les objets qu'en partant il avait déménagés à la cloche de bois. Mauvais joueur... mais aussitôt ce fut Stéphane. Bien connu du couple, il n'eut qu'à pousser la porte pour s'installer au nid. Stéphane est ébéniste de formation, livreur monteur de meubles de profession, parfois en délicatesse avec son employeur, bénéficiant donc des conseils syndicaux éclairés de Madenn, qui avait fait ses classes dans les instances professionnelles.

Avec Stéphane, l'âge reprenait ses droits. Il avait déjà le chef bien grisonnant, père divorcé d'une belle jeune fille sortant de l'adolescence. C'est un sportif, plus souvent en short qu'en pantalon de ville. Il ne fut pas présenté, c'est fortuitement qu'avec Monique rendant visite à notre fille nous le trouvâmes au logis. Monique eut un jugement sévère et très excessif, « Mon Dieu, mais qu'il est laid », dont Stéphane n'eut pas le loisir de s'offusquer. Monique nous quitta avant de s'être habituée à ce nouveau gendre, un peu frustré mais plein de bonne volonté, s'intégrant volontiers, du mieux qu'il pouvait, dans les us et coutumes familiaux.

Cela dura deux ans. Durant le confinement, lors des Skype apéritifs, une tête apparaissait derrière le sofa où Madenn et Stéphane étaient filmés. Ce tiers était présenté comme le jardinier, qui aidait à aménager les pourtours de la maison de Plourin. Puis un jour Thomas, c'est son nom, fut assis sur le sofa à la place de Stéphane. Sans doute la vie avec Madenn exigeait-elle des hauteurs excessives pour que ce dernier tienne sur la distance.

Thomas est bucheron élagueur. Un peu hirsute, comme s'il souhaitait avoir la tête de l'emploi. Ce n'est pas avec lui que Madenn retrouvera la modération. Thomas est gentil, mais il sait frapper fort. J'espère que jamais il ne se trompera de cible...

## 38. Lenaig

Lenaig est une enfant de l'été. Sa venue au monde fut quelque peu difficile, avec une grossesse compliquée du côté de Brennilis. Elle fut notre premier petit-enfant d'après la retraite, Monique se trouva donc dès les premiers vagissements au chevet de la nourrissonne. Cette proximité précoce explique sans doute le souci qu'a toujours eu Lenaig du bien-être de sa Mamie, et la bienveillance de celle-là envers les attentes de l'autre. Pour moi, davantage spectateur qu'acteur dans ces complexes relations d'ascendance, je voyais la personnalité de la petite fille blonde s'affirmer à mesure que s'affinaient ses traits. Lenaig n'a pas vraiment la tête aux études – ce qui ne l'empêche en aucune façon de faire à tout moment preuve de vivacité intellectuelle. Il faut simplement que les simulations de son environnement correspondent à ses préoccupations premières, qui ont parfois beaucoup tenu à l'importance qu'elle attachait au regard des autres.

La séparation de Madenn d'avec Cyrille fut délicate, et cela affecta sans doute Lenaig dont l'âge lui permettait déjà non seulement de sentir, mais aussi d'interpréter les heurts, les cris et les rancœurs de la rupture. Puis vint l'acceptation du nouveau foyer de son père, celui qui l'appelait sa « petite princesse » mais dont la rudesse parfois la regimbait, était à nouveau devenu père, et l'apport d'une demi-sœur en plus des jeunes pousses d'un premier lit de la marâtre ramenèrent Lenaig vers plus de tolérance envers le giron paternel.

Las, il y eut drame, un accident terrible où périrent les trois enfants, la mère, qui conduisait, survécut. Après la rupture de Madenn avec Mickaël qui, sans doute trop, sans doute mal, mais néanmoins au quotidien incarnait une figure de double autorité parentale, avec par intermittence lors de la présence de ses propres enfants les joies et les chamailleries d'une famille aussi nombreuse à Plourin que chez le Cyrille nouveau, ce deuil survenant en suite du

décès de Monique déstabilisa très fort celle qui encore enfant voyait s'effondrer les étais qui l'aidaient à se relever, à réapprendre le social de deux familles recomposées.

Alors que le virus couronné m'empêchait de rejoindre la Chine sans avoir encore paralysé l'Europe, je m'étais prudemment engagé sur la voie de l'aïeul, emmenant les deux petits enfants pour une semaine marocaine que nous ne savions pas alors être de préconfinement. Tandis que son frère courait de partout, se faisant autant de compagnons de jeu qu'un ballon de foot compte de facettes, je voyais Lenaig âme en peine trainer le fardeau de ses presque 15 ans avec autant de solitude que moi, l'espoir peut-être en moins. Un soir que je la trouvai en larmes sur les marches menant à nos chambres, elle m'avoua sa détresse d'avoir perdu si vite et si tôt tant d'êtres chers, dont cette jeune pousse, qu'elle appelait sa petite sœur.

Il y eut ensuite deux approches pour tenter de l'extirper de son désespoir. Psychologie professionnelle, analyse et dialogues hebdomadaires, avec une spécialiste du genre dont l'apport fut ce qu'il fut, il y a secret sur la relation entre thérapeute et consultant. Puis, sa prise en charge par Lenaig elle-même.

Très tôt, presque dès le début de son adolescence, Lenaig s'est comportée comme la jeune adulte dont Madenn a reconnu sous bien des aspects l'indépendance. Maquillage, habillement, relations exclusives précoces avec un partenaire masculin, adolescent de son âge avec qui elle revendiquait et obtint le statut de quasi-couple, quel que soit le toit abritant cette relation à peine pubère. J'avoue avoir eu des doutes sur le bien-fondé de cette caricature matrimoniale. Des époux immatures, des tenues surprenantes, des fards en couches si épaisses que plus rien ne restait de l'adolescence qu'ils s'en venaient couvrir. Puis tout soudain, le dadais congédié, la peau démaquillée, Lenaig est réapparue.

Jeune fille à nouveau, prête pour se revivre, il était temps, et cela fait plaisir.



## 39. Killian

Killian survint tout en douceur, un joli jour du mois de mai. À peine validé par la maternité, il fut le témoin, je doute qu'il s'en souvienne, de l'exercice par son Papy de fonctions officielles, on inaugurerait un pont unissant les territoires de Brennilis et Loqueffret, jeté au travers d'un ru, peut-être bien l'Ellez, pour permettre le passage des joyeux marcheurs qui chaque année font, à l'occasion des fêtes de l'Ascension, des tours et des détours à partir d'une commune des Monts d'Arrée.

Son père avait construit le pont, sa mère le portait au-dessus des fonts, sa sœur, jeune angelot, l'accueillait tout sourire. Killian venait béni des dieux dans un monde qu'il semblait avoir vocation à croquer à belles dents. Tout cela était un peu trop beau pour fonctionner sans anicroches.

SI Killian souffrit comme sa sœur de la séparation de ses parents et de la tragédie qui suivit, les conséquences en furent moins visibles. Pour lui pas de psychothérapie, pas d'insondable tristesse, à peine quelques incontinenances vite contrôlées. Ses relations avec son père, qui furent à un moment tempétueuses, se sont assagies, et il ne rechigne pas au temps et vacances partagées. Killian sait s'adapter – puisque Cyrille, son père, se plait dans les stock-cars et les défilés de voitures anciennes, Killian sera de la partie. De la même veine, il adoptera les hobbies de ses beaux-pères successifs, footballeur, pokémoniste, VTTiste, maintenant basketteur en débit de sa petite taille.

Car c'est là le hic. Killian n'a grandi ni à la vitesse ni à la hauteur des asperges, flirtant toutes ses années de prime enfance puis de pré-ado avec la courbe inférieure que les livrets de santé fournissent comme référence ultime de la normalité. Les choses sont maintenant

en train de s'arranger d'elles-mêmes, depuis ce jour où Madenn a pu proclamer que désormais son fils s'habillait « dans sa taille », c'est-à-dire qu'à onze ans, le onze ans lui seyait, un progrès considérable au regard du huit ans dont ses dix ans avaient honte.

La petite taille est en effet lourde à porter pour un enfant. Les moqueries ne manquent pas, qu'elles viennent des adultes – certains sarcasmes ont amené pour Madenn certaines ruptures – ou de ses condisciples, il est dur de s'entendre qualifier de rase-mottes, nain de jardin, demi-portion, minus, avorton à tous les coins de la conversation, surtout lorsque l'on a son opinion et qu'on veut la défendre.

Killian ne s'est jamais complu dans le rôle de souffre-douleur. La dureté des commentaires auxquels il dut faire face a d'ailleurs contribué à sa recherche, par instinct de protection, de l'excellence dont il bâtit l'une après l'autre toutes les pièces de l'exosquelette lui protégeant l'âme sinon le corps des bleus mal intentionnés. Sportif impénitent, volontiers casse-cou, Killian dispose en outre de la remarquable faculté de parfaitement mémoriser tout ce qui lui tombe sous les yeux ou dans l'oreille, et de savoir le régurgiter à bon escient, ce qui en fait une encyclopédie vivante.

Il ne faut pas le titiller sur les drapeaux, les capitales, la mythologie gréco-romaine, les reliques de Saint-Jean à Compostelle ou n'importe quelle rubrique dont il aura eu à connaître. Tout cela sans tordre le nez en aucune façon devant les charmes pervers de l'addiction aux écrans de toutes formes, toutes fonctions et toutes sources d'alimentation. Bref, je n'ai pas le moindre doute à ce sujet, Killian ira loin si les petits cochons ne le mangent pas.

Aucune raison d'ailleurs qu'il se laisse manger. Il est particulièrement féru de préhistoire, et les mœurs des prédateurs, crochus, écailleux, velus ou emplumés, ensemble les moyens de les combattre, n'ont depuis longtemps plus de secrets pour lui.

## 40. Mélisse

Quand Mélisse fut née, c'était en octobre il y a vingt ans, je sus que la marque type hindou qui lui apparut au milieu du front était bien un pottu, l'œil de la connaissance. Même si le signe disparut rapidement, sa puissance demeura. Mélisse a une tête bien faite et sa tête est bien pleine.

Mélisse était décidée à mettre ses pas dans ceux de son père, de sa mère et de ses tantes, vocation médicale à ne pas en démordre. Elle mit donc tout en œuvre pour réussir. Comme jadis les meilleurs élèves ou ceux dont les parents nourrissaient pour eux le plus d'ambition choisissaient le moment venu la filière royale combinant grec ancien et mathématiques, Mélisse choisit de circonvenir les rigueurs des secteurs géographiques qui lui auraient assigné un établissement honorable mais de peu de prestige dans la presque périphérie sud-nantaise de son domicile en s'assignant la lourde tâche de s'atteler à la langue chinoise pour, par ce choix incongru, se garantir du même coup une inscription dans un lycée de haute volée situé au plus près des résidences d'une haute bourgeoisie préservant pour leur progéniture l'environnement de haut standing intellectuel dont elle-même avait en son temps bénéficié.

Je dois aux mânes de Confucius de relever que Mélisse s'en tirait fort honorablement en chinois, la seule matière où je pouvais me risquer à la titiller un peu, et à la vérité de reconnaître qu'elle abandonna cette option aussitôt que cela fut possible sans nuire au grand dessein, à savoir dès que furent acquis les quelques points facultatifs améliorant une mention, et que la scolarisation en centre-ville ne risqua plus d'être compromise.

Il faut dire que Mélisse avait d'autres chats à fouetter que le chinois. Lors des rencontres familiales que nous organisions, que ce fût à Nantes, à Plougasnou ou dans une de nos villégiatures d'été, Mélisse ne levait que rarement le nez de ses livres ou de ses notes, apprenant entre deux plats, révisant entre deux bouchées, mémorisant entre deux gorgées. Je n'ai pas souvenir d'avoir autrement vu quelqu'un de son âge aussi pris par l'étude, au point que je réagençai l'organisation des chambres à l'étage plouganiste, pour qu'au lieu de continuer de partager le dortoir avec les autres petits-enfants, ils furent jusqu'à sept au temps de la recomposition chez Madenn, elle puisse disposer de son espace privatif.

Mais Mélisse ne faisait pas qu'étudier. Aînée de la nouvelle génération, on se reposait un peu sur elle pour tenir la troupe en ordre sans déranger les adultes. Puis, comme elle ne voulait certes pas se priver de liens avec la vraie vie, elle nouait des amitiés, s'inscrivait dans des activités sociales et artistiques où, comme attendu, elle faisait le nécessaire pour exceller. J'avais eu dans mes années lycée l'exemple d'un condisciple<sup>14</sup> dont l'ambition était de savoir tout sur tout et mieux encore – et qui tout soudain s'effondra victime d'une sorte de surmenage méningé, il lui fallut changer d'établissement pour retrouver dans le privé un enseignement sur mesure lui permettant de passer péniblement quelques diplômes de peu de clinquant.

Je craignais que Mélisse aussi ne se mette en surchauffe. Ce fut donc comme une sorte de soulagement lorsque, malgré ses inlassables efforts et son abnégation, elle échoua de quelques centièmes de point à obtenir le sésame lui permettant d'entrer dans l'arène médicale sans pour autant se recroqueviller dans la douleur. Elle sut remettre son ouvrage sur le métier, passer une année menant de front études de repli en psychologie et bachotage pour la resucée propédeutique de la dernière chance.

---

<sup>14</sup> Voir ci-après, ch. II – 63, Trop grosse tête.

Super Mélisse est humaine, elle sait remonter à cheval lorsqu'une maladresse lui fait tourner la selle. Elle a d'ailleurs réussi son pari, glané en deuxième parcours tous les points qu'il fallait, revêtu la blouse blanche et les lauriers du tutorat. L'avenir maintenant lui est dégagé : elle peut désormais sereinement envisager une vie qui ne soit pas que d'études.



## 41. Myrtille

Avec Myrtille, cadette de Mélisse, ses parents créaient une tradition d'anthonymes initialisés en M. L'on était en mars 2006, poisson de toute fin de signe, mais certes pas la saison des lusenn, comme on dit du côté du bois de Huelgoat, où elles abondent.

Myrtille apparaissait comme une jeune plante appelée à croître sans heurts et à embellir, élevée par des parents aimants et soudés, sous la tutelle bienveillante de son aînée. Assez tôt cependant apparurent quelques troubles qui, pour être sans doute le lot de bien des enfants, barrèrent de quelques rides le front de sa psychiatre de mère.

Les troubles se manifestaient par une panique infantine à l'idée d'être séparée de sa génitrice, crises de larmes, énormes sanglots d'une inconsolable petite fille ayant pourtant déjà atteint l'âge dit de raison, qui transformaient en souffrance des séjours à la campagne avec ses cousins cousines de chez nous ses grands-parents qui auraient dû en tradition immémoriale de jeux permis et interdits donner lieu au contraire à jouissances et agapes, la perspective du gouffre affectif la faisant hoqueter au point de justifier d'incessantes palabres, la mère au bout du fil s'évertuant à rationaliser l'irrationnel, y parvenant cependant, Myrtille de guerre lasse se laissant bercer des illusions vendues, avant que ne la reprenne, souvent dès le lendemain, la même panique exigeant le même palliatif.

Cette peur-là finit par passer. Elle ne courut sans doute qu'une saison, mais cela suffit par l'incompréhension en somme offusquée qu'elle me motivait, quel sacrilège avions-nous donc commis qui motive un rejet d'une telle violence de la part de la chair de notre chair, à lui valoir une place indélébile dans mes mémoires d'aïeul.

La phobie qui suivit m'affecta moins, mais fut j'en suis persuadé également lourde à porter pour l'enfant et ses parents.

Myrtille se découvrit en effet préadolescente émétophobe. Même si cette phobie est une des plus répandues au monde, et que son origine soit moins absconse à tracer que celle d'autres irrationnels, cela pèse sur l'enfant, et son rapport au monde. D'autant que Myrtille aime à articuler ses raisonnements, et qu'elle veut savoir.

Aucun détail ne saurait lui échapper, on lui doit d'expliquer suffisamment précisément et dès lors qu'elle en ressent le besoin de quoi sera fait l'avenir à court, moyen ou même long terme pour peu qu'il soit envisagé qu'elle y ait une part. Les conversations familiales, lorsque nous étions tous réunis, prenaient ainsi souvent des tours et des détours suscitant ou évitant les hauts de cœur en série.

Myrtille a désormais pratiquement vaincu ce handicap. Elle sait même se moquer avec assez de verve de ses travers d'antan. Elle s'est cherchée cependant, comme bien des enfants explorant quelque voie que vite on abandonne – je me souviens de cette période où son choix, c'était la boxe. Mince, vive, pleine de bras et de jambes, un choix curieux à dix ou onze ans, mais pourquoi pas ! Je lui avais apporté une tenue de pugiliste à sa taille, rouge vif comme le souk de Pékin où je la dénichai, mais le short et les gants ne furent guère portés. Ce que Myrtille aimait dans la boxe, c'était la danse d'esquive, pas du tout de donner des coups, encore moins d'en recevoir !

Elle est maintenant sur une autre piste qui semble prometteuse, chanteuse à rythme d'un groupe de lycéens qui donne de temps en temps des concerts dans sa bonne ville de Nantes. La découverte de ce nouveau rôle, par le truchement d'une vidéo maternelle issue d'un gala véritable, avec public, cris et applaudissements, me fut une surprise. La Myrtille nouvelle n'était ni panique, ni anxiété, ni incertitude, ni repli. Micro solidement en mains, sous le feu des projecteurs, avec son quatuor rock'n'roll elle amenait aux transes une cohorte adolescente.



Des voies nombreuses lui sont ouvertes. Elle écrit, et lit les bons auteurs. Puis il y a l'atavisme, les sciences ne lui sont pas remises au fond de quelque impasse. Le trousseau de Myrtille, celui qu'elle a forgé, réunit désormais les sept clés du bonheur.



## 42. Mauve

Mauve, la petite dernière, c'était le visiteur que l'on n'attendait pas, celui pour qui il faut en hâte ajouter un couvert autour de la table. En ce mois de juin qu'elle égaye de sa présence, Mauve a 11 ans de moins que Mélisse qui, sur les photos de la maternité, prend très au sérieux son rôle de sœur cheffe de famille désormais nombreuse, 7 ans de moins que Myrtille qui, l'air un peu suspicieux, se demande si ce petit paquet qu'on lui a fourré sur les bras, qui va chouiner incessamment, sinon pire, sera pour elle du lard ou du cochon. Puis Mauve a 38 ans de moins que Gwenaël, presque jour pour jour, triple maman à la fois fière de se retrouver là, et heureuse de s'en être apparemment sortie à très bon compte. Guillaume officiait à l'objectif, je ne puis qu'imaginer la largeur de son sourire sur les dents du bonheur.

Lorsque Gwenaël annonça la naissance promise, passé le premier moment d'éberlument, ce qui nous mobilisa le plus durant les mois qui suivirent, ce fut de tâcher de deviner le prénom à venir. Aucune indication de sexe ni de genre. Malgré les dénégations parentales, le sentiment qu'on devrait se situer dans la lignée végétale, rubrique triskell, comme source d'inspiration Fabre d'Églantine et sa liste de noms associés aux jours du calendrier républicain, puisque Mélisse et Myrtille y figurent, le 6 Prairial et le 29 Germinal. Ce qui faisait souci, c'était pour un garçon. Mâcre ou Mézèreon, pas faciles à porter. Méléze, pourquoi pas ?... Ce fut une fille.

Il devint très vite notoire que Mauve réunirait toutes les qualités que le destin génétique avait éparpillées sur ses parents et ses sœurs. Belle, grande, charmeuse, espiègle, sportive, intellectuelle, artiste,

joueuse, coquette, décontractée, serviable, autonome, une palette couverte de tout ce qui peut s'imaginer.

Killian est tout de suite tombé sous le charme de sa petite cousine, leurs quatre ans d'écart ne constituant nul obstacle. La croissance modérée de l'un et forte de l'autre les isométrisa rapidement, la soif d'apprendre de Mauve, celle pour Killian d'enseigner les rapprocha encore, l'un comme l'autre sait s'isoler et se créer un monde aux couleurs privatives. Lorsque des vols divergents séparèrent nos deux groupes à l'aéroport de Barcelone, en 2018, si les yeux de Killian brillaient, ce n'était pas tant de l'émotion d'une victoire en Coupe du Monde, que de la tristesse à se voir arraché du cocon qu'avec Mauve il s'était filé tout au long d'une décade estivale.

Quant à moi, si ours que je sois, je ne sais pas non plus résister aux sirènes de malvoisie. D'ailleurs, je ne veux pas résister ! J'y cours, j'y succombe, tout m'attire. Depuis l'animal totémique que Mauve s'est choisi, le panda, elle ne vit que par et pour sa représentation symbolique, mes pérégrinations m'ont permis de la gâter, la Chine et Mauve ont le panda en commun, jusqu'au dernier des dons qu'elle s'est mise à cultiver, Mauve est une pette prodige devant le jeu d'échecs, réfléchissant à chaque coup, trouvant la diagonale qui tue, le roque à découverte et la prise en passant, moi qui me pique de fréquenter assidûment les soixante-quatre cases je ne fus pas peu fier le jour que ses neuf ans me contraignirent à lui coucher mon roi en signe de soumission, en passant par sa main, confiante, prenant la mienne pour assurer son pas sur les rochers de la falaise où je l'aide à trouver la voie vers le sommet, aussi attentif que pouvait l'être mon propre père lorsqu'ainsi il me guidait par les chaos de la forêt de Fontainebleau.

Avec Mauve, j'apprendrais enfin volontiers l'art d'être grand-père. Dommage qu'elle soit loin, et qu'il me soit si tard...

**II**

**AUX ÉTUDES**



43. Marraine .....	137
44. Linda .....	141
45. Le grand destin .....	143
46. La Floracoise .....	147
47. Souricette.....	151
48. Jean-Pierre.....	153
49. Jordi.....	157
50. Le Grand Bêta .....	159
51. Le Philosophe.....	163
52. Les Trois Sœurs .....	167
53. Le fils d'ouvrier .....	169
54. Le Radiologue .....	171
55. Biké.....	173
56. Généticien .....	175
57. Les Six jours .....	179
58. Le Géant italien.....	183
59. Chef.....	185
60. Goncourt .....	187
61. Six Roses .....	191
62. Joan Maria.....	193
63. Trop grosse tête .....	195
64. Marie-Noëlle.....	199
65. La Voisine.....	203
66. AJS.....	205
67. Dessinateur .....	209
68. Le Douanier .....	213
69. Véronique.....	215





## 43. Marraine

La famille constitue, pour l'enfant comme pour l'adulte, tout à la fois son cocon et sa coquille, l'ensemble des points circonscrivant l'espace de chez lui, celui à l'intérieur duquel, il le sent, le pressent, le ressent, il sera protégé des houles et des tempêtes.

Très vite cependant, le jeune être en construction requiert des voies de passage, des sas, des traboules sociales lui permettant de s'aventurer sans trop de péril, timidement d'abord, puis de plus en plus franchement, par la terra incognita qui se compose essentiellement des cocons des autres, et des interstices les séparant. Pour moi qui, pour des raisons que nul ne prit jamais la peine de m'expliquer, peut-être me considérait-on comme trop fragile, peut-être les équipements manquaient-ils autour de la rue Jean-Pierre Timbaud, hôte de ma prime enfance, n'eut accès à l'école et à la socialisation qu'une fois atteint l'âge réglementaire, la première représentation du monde extérieur à la famille fut au travers de celle que ma mère m'avait dit d'appeler Marraine.

Non pas qu'elle m'eût reçu tout humide au sortir de quelques fonts, on ne baptisait pas par chez nous, mais dans l'acception protectrice, conformément aux traditions républicaines qui, depuis l'Être suprême, avaient su trouver des remplacements pour chaque hochet ecclésiastique, elle avait été choisie par ma mère, mon père était trop anticlérical pour tolérer fût-ce les ersatz du culte, au cas où sait-on jamais, pour prendre soin de moi en cas de grand malheur. Yvette Poisson, un nom qui m'allait bien au signe, je suis de début mars, un prénom qui préfigurait ma destinée bretonne.

Yvette, amie de longue date de ma mère, elles s'étaient connues au patronage, lui aussi laïc, au début des années trente, n'était

aucunement celte. Pure souche parisienne, la gouaille, l'accent aux R incomparables, elle habitait du côté de Charonne. Nous la voyions souvent, elle échangeait avec son amie leurs souvenirs de basketteuses, elle petite mais vive passant toutes les balles à ma grande bringue de mère qui du haut de son mètre soixante-sept était plus proche du panier, ou ceux de leurs aventures de l'Occupation, période pas si lointaine, quand elles se risquaient à bicyclette pour glaner au marché noir rural des faubourgs de Paris les légumes et les protéines que les tickets de rationnement ne permettaient pas de mettre à la marmite.

Parfois, Marraine apportait avec elle son accordéon, et cela chantait tout le répertoire ouvrier des trente-six chandelles. Curieusement, alors que nous avons dû partager de tels instants par toutes saisons, je ne me figure Marraine avec ses cheveux noirs bouclés mi-longs, ses ridicules de joie de vivre, sa voix grave de fumeuse de gitanes, sa silhouette à l'opulence encore jeune, que vêtue d'un chemisier blanc échancré à manches courtes. Un peu comme les bustes que des galopins contemplant en vitrine dans les dessins de Daumier, Marraine devait pour moi représenter l'archétype de la femme nourricière, protectrice et désirable. Un Œdipe par procuration, en somme.

Je ne sais pas s'il y avait un Monsieur Poisson. Aucun souvenir. Marraine avait cependant une fille, Colette, mon aînée de deux, trois ans, avec qui j'ai sans doute partagé des jeux qui ne m'ont point marqué.

Puis un jour, Marraine est disparue de mon paysage enfantin. Y eut-il fâcherie, mésentente, désaccord politique, je ne sais. Les relations durèrent cependant assez longtemps pour que ma sœur reçoive Yvette comme troisième prénom. Il n'y a pas là de hasard.

J'ai revu Colette rue d'Avron bien des années plus tard, un soir que, déjà marié, j'allais embrasser mes grands-parents au sortir du bureau. C'est elle qui m'a reconnu, m'a abordé entre la boucherie chevaline et la crèmerie. J'ai eu du mal à situer dans cette grande

femme un peu grasse de teint sous d'épaisses lunettes la fille de ma Marraine. C'est l'inchangé de sa frange carré court qui m'aura convaincu. Quelques mots, des banalités, elle portait un cabas à provisions, signe de proximité, mais pas vraiment de discussion. Je ne souhaitais pas alors revenir vers ces temps où j'avais une marraine.



## 44. Linda

L'école, ou ce qui en tient lieu, amène doucement les jeunes enfants à appréhender l'existence, hors le giron familial, d'un monde extérieur qui peut ne pas leur être hostile. Un peu plus tard, il leur devient possible d'envisager de participer à leur tour à cet empilement de bienveillance, prenant sous leur tablier des créatures plus faibles qu'eux, en manque et en demande d'affection.

C'est ainsi que, bien avant les Tamagotchi, les animaux domestiques, et plus particulièrement les chiens, devinrent des compagnons à fin pédagogique et de socialisation. Pour ce qui me concerne, l'animal dont je devins auxiliaire de vie fut un caniche marron bouclé femelle, taille moyenne, qui dès mes 5 ans se prévalut de ma sollicitude<sup>15</sup>.

L'on pourrait objecter que, doté d'une sœur, Cécile était venue deux ans plus tôt, j'aurais pu déverser sur elle des flots de gentillesse. Mes parents avaient cependant sans doute pu constater que je ne me ressentais guère du rôle de frère aîné, d'autant qu'en ces temps reculés la mixité n'était pas vraiment pratiquée – je ne l'ai rencontrée que lorsque mes onze ans me permirent de fréquenter la classe de sixième du lycée Rodin, pilote aussi dans ce domaine.

Bref, Linda, c'était cela le nom de la chienne, m'accompagna au long de mes années d'éveil.

Je ne sais trop si je lui aurai beaucoup apporté. Nous avons partagé la banquette arrière au fil des années et des saisons, Linda au milieu servait de tampon entre Cécile et moi, je lui ai permis de faire connaissance avec un autre versant du monde animal, les tortues,

---

<sup>15</sup> Voir, du même auteur, même éditeur, Contes à dormir canins, ch.1 (pub. août 2022).

toutes dénommées Fifine, qui grattaient soigneusement le parquet laqué de notre HLM pour se hâter lentement à l'appel d'une feuille de laitue.

En fait, n'en déplaise à Boule, Bill et Roba, la grande communion entre l'enfant et l'animal s'arrête aux portes de l'école.

Les ouvertures qu'offrent le milieu scolaire et le parascolaire sont d'une telle richesse, qu'un moignon de queue frétilant, des jappements d'appel à promenade, des courses incessantes à la brindille jetée ne représentent plus guère, pour le compagnon arraché à sa classe, à ses copains, à ses devoirs, à ses lectures, à ses rêveries au sein du monde fantastique des dizaines de bêtes en peluche accumulées comme autant de trophées au fil de fêtes, d'anniversaires, de visites, de récompenses, que la contrepartie sociale, la part de tâche domestique qu'il lui échoit d'accomplir pour continuer d'avoir accès, par le pouvoir absolu de l'autorité parentale, aux chatoyantes enluminures de la vraie vie, la vie d'ailleurs, celle qu'il se construit.

C'est ainsi que Linda me prépara pour rejoindre l'école, mais que cette dernière la ramena bien vite du rang d'intime, à celui d'animal domestique. L'idylle aura duré un an.

## 45. Le grand destin

Même située en plein Paris, une HLM demeure une HLM. Nous habitons un ensemble de 4 escaliers, maintenant on dirait « tours », de chacun neuf étages, le nôtre était le A et l'étage le huitième. Deux appartements seulement par niveau, on ne promiscuitait guère, au début des années cinquante, parmi les familles de cadres ayant eu l'entregent nécessaire pour se faire attribuer un logement boulevard Saint-Jacques.

Outre nos 4 escaliers, l'ensemble comprenait un espace en friche destiné à accueillir des logements également sociaux, mais un peu moins, on les nommait ILN, Immeubles à loyer normal, qui mirent quelques années à sortir de terre, laissant cependant aux enfants d'HLM une zone de quelque 300 mètres carrés envahis de broussailles arborescentes cachant à la vue des parents les jeux d'une marmaille avide d'aventure.

Hormis les sorties au sein de ce dont on nous avait appris qu'il se nommait un « terrain vague », nous, enfants du Boulevard Saint-Jacques, n'avions guère de contacts qui dépassent l'escalier de chacun. Même si nous fréquentions la même école, pas d'échange entre élèves de l'escalier A, et ceux du B, du C ou du D. D'ailleurs, même dans notre cage, les contacts intramuros se limitaient aux deux étages encadrant un appartement. Puisque nous étions au 8<sup>e</sup>, les amitiés locales se noueraient exclusivement avec ceux du neuvième – notre vis-à-vis du 8<sup>e</sup> était une médecin célibataire, au 7<sup>e</sup> les rejetons de la famille Clément, 7<sup>e</sup> droite comme nous étions 8<sup>e</sup> à droite en sortant de l'ascenseur, étaient grands assez pour avoir quitté le nid. J'avoue n'avoir aucun souvenir de qui occupait les logements aux 7<sup>e</sup> ou 9<sup>e</sup> gauche – comme si la compartimentalisation des fréquentations

nous confinait dans une sorte de T allongé couvrant inégalement la surface de trois étages.

Pour résumer, notre compagnon de jeu, à ma sœur comme à moi-même, ce fut exclusivement le petit Jean-François Voguet, fils d'un conseiller municipal dont l'importance – une rue du 13<sup>e</sup> arrondissement porte son nom – permettait à mon père d'oublier qu'il était communiste.

Tous les jours, au sortir de l'école, Jean-François nous rejoignait pour jouer. Cette régularité tenait aux obligations de son père, qui rentrait quand il pouvait, la mère incapable de lui accorder toute l'attention légitime, elle souffrait le martyre d'un interminable cancer en phase terminale, si l'on ouvrait la porte semi-blindée du logement sur les résonances de la cage d'escalier, on l'entendait hurler de douleur dans la nuit puis geindre des heures durant.

Il y avait goûter, puis nous nous enfermions dans la chambre de Cécile, qui du haut de ses cinq ou six ans prenait les choses en main, et nous faisait jouer au docteur. Invariablement, le jeu se terminait par une fessée cul nu qu'elle infligeait à Jean-François, qui jamais ne se plaignit. Et moi, je regardais.

Cela dura plusieurs années. À la mort de la mère, en 1966, le Conseiller reprit femme, et avec la nouvelle vinrent deux adolescents qui quelques mois plus tard m'initièrent à la politique en m'entraînant dans la grande manifestation du 13 mai 1968. Jean-François et son frère aîné, Daniel, celui pour qui chacun s'accordait à prédire un avenir brillant, quittèrent le domicile paternel trop exigü sans doute pour une famille doublement recomposée.

Ils partirent chez leurs grands-parents maternels, en banlieue rouge, là où habitaient aussi mon oncle Henri et Jeanine, la tante. Cela, je ne l'appris que plus tard. Comme je n'appris que plus tard aussi que des deux fils Voguet, celui au grand destin, ce ne fut pas Daniel, mais bien Jean-François, dont pourtant les qualités intrinsèques ne m'avaient jamais impressionné.



Pendant de très longues années, il fut maire de Fontenay-sous-Bois, conseiller général puis sénateur de la République. Est-il possible que les fessées répétées assénées par Cécile aient fini par lui fouetter assez les sangs pour éveiller cet esprit un peu lent ?

J'apprends par Wikipédia que Jean-François a quitté ce monde en 2021. Le mystère de la possible stimulation fessière ne sera donc jamais résolu.



## 46. La Floracoise

Les locataires du 7<sup>e</sup> droite s'appelaient Clément, comme quelques papes, mais ils étaient parpaillots. C'est du moins ce que mon père avait décidé, au vu de l'origine géographique dont la famille ne faisait pas mystère, Florac, en Lozère, 40 kilomètres à vol d'oiseau de Sévérac-le-Château, dans l'Aveyron, berceau de ses aïeux, donc des miens. Pour moi, qui avais du mal à faire le tri entre les réformés et les autres, j'avais compris, des lectures conseillées par mon père qui, du fond de son anticléricalisme, avait gardé un faible pour les Cathares et tout ce qui pouvait contribuer à désacraliser la papauté, que les Protestants, c'était plutôt les gentils, même s'ils étaient un peu austères.

Je ne cherchais pas plus loin lorsque, certains jeudis après-midi (à cette époque le mercredi tombait un jour plus tard) j'accompagnais ma mère prendre le café chez Mme Clément quand le temps ne se prêtait pas à une visite aux grands-parents. Maman avait dû en effet renoncer à travailler pour nous garder, Cécile et moi, la seconde jeune fille au pair que l'Alliance française nous avait attribuée ayant eu le malheur de prendre à la légère les tâches domestiques auxquelles elle s'était engagée en échange du gîte et du couvert, ce qui marqua pour moi un arrêt dans l'immersion castillane, et pour ma mère le début d'une ère où elle dut s'ennuyer par devoir.

Mme Clément devait avoir une jeune quarantaine, ses enfants étaient grands. Quant à Monsieur Clément, il devait exister, mais je ne me souviens pas de l'avoir rencontré – peut-être un adepte du bureau tardif, comme mon père.

L'appartement du septième confirmait que dans notre HLM, les locataires de l'escalier A n'étaient pas vraiment des prolétaires. Je me souviens de murs tendus de velours et de moelleux tapis, les Clément ayant décidé, contrairement à mon père, soucieux de préserver le spartiate du loyer modéré, nous avons diné pendant des années sous les 100 watts d'une ampoule nue avant que mon oncle, frère de mon père et donc au fait du côté cabochard de son aîné, ne vienne nous installer un lustre presque en catimini, qu'avoir bénéficié d'un passe-droit ne devait pas faire renoncer au confort, tapis où nous pouvions nous ébattre, feuilleter livres et revues, et surtout pour moi ouvrir grandes les oreilles pour ne rien perdre des conversations adultes.

Ces dames parlaient, de leur environnement, des petits voyous qui de plus en plus souvent traînaient autour des cages d'escalier, en provenance du B, du C, même du D, les pires, ce sont les Fayard, six frères et sœurs, père au chômage, surtout l'aîné, celui qui a eu la polio, son bras est tout bizarre, treize ans à peine, il vous regarde, il ne baisse pas les yeux, j'ai l'impression qu'il me déshabille dans sa tête... Alors je contemplais par en dessous Mme Clément, plutôt petite, carrée de silhouette, jupe droite, corsage bien boutonné, cheveux tirés en arrière en une sorte de chignon, plus proche à mes yeux d'enfants de ma tante Amélie que de Brigitte Bardot, qui déjà ravageait les cœurs, et je me demandais par quel bout ce vieux Fayard pouvait bien la prendre pour la démailloter dans sa tête.

Les années passèrent, et je ne fus plus convié aux papotages du septième étage. Mes après-midi sans école, je les occupais ailleurs, à la piscine, au stade Charléty sous les couleurs violettes du Paris Université Club. Plus de contact avec Mme Clément jusqu'à ce soir, j'avais 15 ans peut-être, veille de vacances de Noël, où un cri terrible fit résonner la cage d'escalier. Comme si la voisine du 9<sup>e</sup> était revenue d'entre les morts pour subir à nouveau les tortures du cancer. Cette fois, le cri venait du 7<sup>e</sup> droite. Mme Clément venait d'apprendre que son fils aîné avait été victime au cœur du Massif central d'un accident dans la voiture qu'elle venait de lui offrir. Éjecté sous le choc. Crâne

éclaté sur la borne kilométrique qui se trouvait là. Si seulement, si seulement il avait attaché sa ceinture de sécurité.

Mme Clément, en robe de chambre à peine boutonnée sur sa chemise de nuit, sanglote dans les bras de ma mère qui ne sait quoi dire pour la réconforter. Je sens bien que je suis de trop, je regagne mon lit, et pense au fils Fayard.



## 47. Souricette

Rien n'est plus étroitement associé aux études, que les vacances. Enfants, nous avons d'ailleurs tendance à estimer que celles-ci étaient de loin la meilleure part de celles-là. Et nous, ma sœur et moi, n'avions à cet égard aucune raison de nous plaindre des conditions qui nous étaient faites d'enfants de cadre supérieur. Très vite notre rythme estival se composa de trois mois de villégiature en continu, dans une villa du Port de la Selva, bourgade touristique du nord de la Costa Brava où mon père avait décidé de fixer nos pénates dès l'année de mes huit ans.

Nous dépliions donc le parasol dès le tout début du mois de juillet, pour ne le refermer qu'en fin août, début septembre. Les stations balnéaires n'étaient pas alors aussi peuplées qu'elles ont pu le devenir aujourd'hui, de vrais contacts pouvaient s'établir entre des estivants qui se reconnaissaient entre eux. Le catalan parlé par mon père lui permettait d'élargir le champ des possibles, et notre carré de plage se lia vite avec celui d'une famille de Barcelone, parvenue à une relative aisance en raison des années passées en Allemagne comme ouvrier dans l'automobile par le père qui, revenu au pays, pouvait offrir à sa famille le luxe d'une saison loin de la grande ville, dans laquelle lui retournait passée la première quinzaine, tout comme le nôtre réintégrait Paris.

Cette famille comptait outre le papa et la maman, une grande fille qui ne devait devenir l'aînée que bien plus tard, quand lui vint un petit frère, enfant inattendu de l'amour – comme Michel pour ma cousine, mais je m'égare un peu, émotion des souvenirs. Nous avions le même âge. Nous parlions espagnol, du moins les premiers temps, puis, passées quelques années, nous avions alors onze ans, douze

peut-être, comme le secondaire chez elle enseignait le français, nous échangeons chacun dans la langue qui nous était propre.

Et des échanges, il y en eut beaucoup ! Ce fut, entre elle et moi, comme un coup de foudre de longue durée. Nous étions impensables l'un sans l'autre, cette fusion durant presque dix années. La réalité de la séparation finit hélas par s'imposer. Nous étions éloignés l'un de l'autre plus de neuf mois par an, avec pour seule union dans le tunnel d'absence un lien épistolaire qui, pour régulier et chaleureux qu'il fût, n'empêchait pas la vie familiale péninsulaire de lui tisser sa trame à l'espagnole, et de préparer un vrai mariage de raison, dont je ne pus que prendre acte aux Pâques de mes dix-huit ans, quand enfin j'avais décidé de nous franchir le pas, et de lui proposer d'officialiser une intention durable d'ensemble que ma condition de jeune adulte dégagé du carcan paternel me permettait d'envisager après tant de saisons d'atermoiements et de non-dits.

Trop tard. Une autre messe était dite. C'est à ce moment-là, sous cette douleur-là, que je suis sorti du cocon de l'enfance qui m'avait jusqu'alors préservé de toute décision. Cet amour évanoui, cette compagne de jeux, de rêve, de sensations, de sentiments, je ne sais ce qu'elle est devenue.

Peut-être une duègne à la tête d'une ribambelle de petits enfants, peut-être une passionaria de la cause des femmes ou des amours perdues. Peut-être a-t-elle écrit sur nos baisers de plage et nos fièvres nocturnes des pages de tendresse que je ne lirai jamais.

Elle s'appelait Nuria, comme au moins la moitié des filles catalanes du temps de nos amours. Un jour qu'elle me demandait de lui trouver un nom qui ne soit que pour nous, elle était si menue, le clair de lune ondoyant sur les roseaux protégeant nos amours mais lui cachant des doigts qui s'enhardissaient presque m'inspira l'épithète adoucissant l'éponyme, Ratoncita de Murallas, Souricette des Murailles. Cela dut lui plaire – elle m'embrassa à pleine bouche et ce soir-là, première fois, se laissa dénuder la poitrine. Nous avions dix-sept ans.



## 48. Jean-Pierre

Tout amoureux que nous fussions, je ne passais pas mes pleines journées dans la seule compagnie de Souricette. Ses parents, les miens, qui me conseillaient fortement de papillonner du cœur, l'auraient pris du côté soupçonneux. Il y avait donc des dérivatifs. L'un d'eux, avec qui la fréquentation dura quelques années, m'amenant disons de l'entame de l'adolescence aux abords de l'âge adulte, émargeait à la famille Casalta. Papa Casalta n'était pas là souvent, il brassait des affaires du côté des Batignolles où il vendait des jouets, grossiste, import-export, intermédiaire, cela rapportait gros, mais était très prenant. Maman Casalta, une femme brune, yeux verts, peau de rousse, encore jeune et accorte, elle vivait bien les absences maritales, disait ma mère qui n'eût pas songé à la moitié du quart des aventures qu'elle prêtait à sa voisine de drap de bain, gardait l'œil sur ses deux enfants, une fille, Marie-Thé, un peu plus âgée que moi, qui se destinait à des études de langue espagnole, et un fils de mon quantième, Jean-Pierre.

Jean-Pierre était un peu tout ce que je n'étais pas, peut-être est-ce pour cela que nous étions toujours fourrés ensemble. Il se souciait des études comme d'une guigne, comptait sur papa-maman pour le placer et l'entretenir, courait la gueuse avec constance, en obsédé précoce des choses du sexe, et ne reculait devant aucune outrance, pas timide pour un real. Bref, nous nous entendions comme larrons en foire. Tout Port de la Selva nous considérait comme indissociables. Nous arpentions les rues bras dessus bras dessous en fumant des Celtas sans filtre dont je m'étais persuadé que mon père aurait approuvé la consommation, ricanions sous l'eau en détaillant l'appareil génital des baigneurs marchant sur les bas-fonds sableux,

espérant que le nôtre serait moins disgracieux quand nous aurions mué, échangeons des propos salaces – il salaçait, j’écoutais – sur la petite sœur d’une amie espagnole de Marie-Thé dont Jean-Pierre avait obtenu qu’elle vînt sans petite culotte le rejoindre à la séance hebdomadaire de cinéma dans l’arrière-salle du café España.

Tout cela aurait pu me détourner de Souricette, sans doute peu soucieuse de devenir un casque d’or brune de l’apache que je risquais de devenir. Heureusement, les liens que Marie-Thé tissait avec ma Nuria, et dont elle me fut reconnaissante, amenèrent un peu d’ordre dans tout cela, Jean-Pierre définitivement pubère se préoccupant désormais moins de m’exhiber comme faire-valoir. Il s’en allait tirer sa gourme de son côté, laissant le champ libre aux couples raisonnables, celui que Marie-Thé formait alors avec un apprenti kinésithérapeute disposant, gloires lui en soient rendues, d’un permis de conduire et d’une 2 CV, et celui de Souricette avec son moi-même redevenu timide, aimant, romantique et attentionné, la quinceañera était au coin de l’impasse.

J’ai rarement revu Jean-Pierre par la suite. À Paris, quand je faisais le déplacement du Boulevard des Batignolles, c’était soit que Nuria séjournait chez les Casalta, pour une escapade hivernale, soit que Marie-Thé m’avait sollicité pour lui servir de cavalier dans un de ces bals estudiantins semi-mondains où elle aimait paraître, sans pour autant vouloir s’encombrer d’un chevalier servant. Sitôt passés les contrôles, nous nous séparions, elle courait le guilledou d’usage, et je regardais sans consommer, attendant qu’elle me signale l’heure du retour. Faire-valoir, c’est un rôle qui, après tout, ne me déplaisait guère. Pas fatigant, et l’on apprend beaucoup.

Puis, un jour de printemps, je venais d’avoir 18 ans, je monte impromptu saluer la famille, je passais par demi-hasard devant leur immeuble, pas de nouvelles depuis longtemps, et trouve l’appartement que je connaissais écrin façade de haute société en désordre de cartons éparpillés sur un parquet désormais dépourvu de persan, rousseur hagarde de Mme Casalta qui souffle : « Pas le

moment, faillite difficile, il nous faut partir, vite, les huissiers sont en route... ».

Adieu, Jean-Pierre !



## 49. Jordi

Les vacances comportaient aussi des séquences peuplées d'adultes. L'accompagnement contraint de nos parents nous initiait aux différentes facettes de la vraie vie, telle qu'on la menait dans un petit village plus ou moins ignoré du joug franquiste.

C'est ainsi que je découvris ce que travailler pouvait vouloir dire, en écoutant mon père échanger avec le forgeron – el ferrer –, le maître d'école, qui tenait aussi l'agence immobilière, le paysan vigneron dont nous étions locataires, le maçon qui courtisait en secret la fille de notre propriétaire, le cafetier dont le fils se préparait à reprendre la pratique, l'ouvrier métallurgiste, le père de Nuria, en rupture d'atelier, le commerçant de Barcelone qui fermait boutique deux semaines par an, tous ses clients avaient fui la cité.

Parmi tous ces échanges, ceux avec Jordi, Jordi Roig, m'ont particulièrement frappé. Jordi tenait une toute petite boutique dans une encoignure de Selva de Mar, un village à mi-chemin duquel nous louâmes à partir de l'année de mes treize ans, une villa plantée au milieu des vignes. L'éloignement relatif de la plage – il y avait un bon kilomètre et demi pour y descendre – nous avait rapprochés de ce bastion à flanc de colline, dont le cœur n'était distant que de quelques centaines de mètres.

Jordi était célibataire aux abords de la quarantaine, ma mère tenait qu'il était trop laid pour espérer se marier, grandes dents, pommettes saillantes, une caricature de Jacques Brel. Il vivait encore avec la sienne de mère dont il avait repris le local de couture à façon quand elle s'était estimée trop lasse pour continuer de piquer.

Jordi se voulait moderne. Il écoutait la radio, et se souciait du monde tel que décrit par les affidés du régime. Il avait compris que

l'avenir de Selva de Mar, donc le sien, était lié au tourisme, et qu'il lui fallait être fin prêt lorsque les vacanciers se décideraient, faute de place libre « abaix », en bas, au bord de la mer, à chercher à se loger « a dalt », au pied des bambous qui l'avaient vu naître. Notre arrivée à Selva de Mar, il la bénit comme un don du ciel lui permettant de s'entraîner au quotidien en vue de son institutionnalisation à venir comme chef de l'office du tourisme qu'il rêvait d'instituer. Quant à mes parents, ils y trouvaient largement leur compte, la proximité avec Jordi et sa mère leur ouvrant les portes et les cœurs de tous les autochtones.

Jordi avait opté pour remplacer l'aiguille de la couturière par celle des phonographes. Sa boutique vendait des tourne-disques, et surtout des disques. Je le conseillais sur ce qu'il convenait d'offrir aux chalands pour paraître dans le vent, fort de mon écoute assidue, toutes les après-midi, de Salut les Copains, une émission dont le hit-parade n'avait plus de secret pour moi. Certes, passés trois mois dans l'Ampurdá, mes connaissances commençaient à dater, les ondes longues d'Europe 1 ne portaient pas si loin, mais mes souvenirs d'avant l'été suffisaient à nourrir les commandes de Jordi, qui se délectait des titres des Beatles, il disait « Béat'lès » et des Rolling Stones, c'était les « Errolinguéstonnesses », et faisait rire de tous ses chicots sa mère qui voyait enfin poindre des jours meilleurs sur les rues empierrées de la Selva de Mar.

Il n'était pas de jour sans Jordi. Mes parents l'emmenaient au spectacle, sardane ou sauterie lors de la fête de tel village voisin, il nous présentait à sa famille venue le visiter de Barcelone dans leur SEAT 600, un pot de yaourt à l'italienne tout fraîchement démoulé du côté de Montjuich. Le tonton de Jordi, la tata, leur grande fille, la grand-mère, la yaya, se recroquevillaient dans l'habitacle pour me ménager une demi-place, le temps de remonter de la plage. Ils riaient à mes entorses à la conjugaison des verbes irréguliers, je riaais d'être accepté dans un monde si différent de l'école Arago ou du lycée Rodin que je rejoindrais bientôt, à la fin de la saison.

## 50. Le Grand Bêta

Même pour qui est féru d'études comme je l'étais, la rentrée peut générer de préoccupantes angoisses, comme celle de retrouver tel qui fut ton rival, celui avec qui sans que cela fût dit tu luttais pour le pinacle, en une rivalité d'autant plus sournoise qu'elle était sourde. Telle fut ma situation pendant au moins trois années, celles où la cour du lycée Rodin s'obscurcissait de l'ombre portée par un condisciple obstiné à obtenir des notes au moins égales aux miennes dans les matières de nos conjointes prédilections, le latin, puis le grec ancien.

Nous étions vers les milieux des années soixante, 5, 4, 3 étaient les niveaux. Certes j'essayais de faire avec, de me montrer civil et magnanime, de faire ami-ami avec cet autre obstiné des classiques. J'avais d'autant plus de raisons en fait de ne pas trop lui tenir rancune de ses talents, que notre rivalité cessait passées les portes du littéraire, les mathématiques où je m'ébattais avec élégance n'étant pas propices à mon concurrent, qui disparaissait complètement des tables en gymnastique, son format rondouillard ne pouvant approcher des performances auxquelles, grâce à la rigueur paternelle, mens sana in corpore sano, mon corps adolescent atteignait avec brio.

Je fis donc des premiers pas. Nous lançâmes ensemble une feuille de chou à l'intention de nos condisciples, tirage d'une demi-douzaine de copies prévu chaque semaine, 4 pages tout en latin, personne à part nous deux n'a jamais mis le nez dans ce nid à poussière qui ne connut jamais de second numéro.

Il m'invita chez lui, un appartement sur cour, immeuble fin dix-neuvième de la rue Vulpian, à deux pas des grilles du lycée, où je m'émerveillais, sans vouloir l'admettre ou le laisser voir, de la patine des meubles et des kilomètres de rayonnages couverts d'ouvrages

reliés sentant fort la culture, le savoir, l'élitisme et l'université – jamais notre HLM ne pourrait rivaliser avec un tel cénacle.

C'est alors, comme je passais un doigt respectueux sur des tranches dorées, des jaquettes enluminées, des coiffes gondolées, que mon hôte m'assena le coup de pied de l'âne en me révélant son plan de carrière, intégrer l'École des Chartes, me laissant groggy d'ignorance, je ne pouvais ni jalouser ni rétorquer, j'ignorais ce qu'était cette École-là. J'ai appris par la suite que mon collègue ne se mouchait pas du pied, et que l'École des Chartes, c'était le nec plus ultra pour former des apprentis historiens.

L'eussé-je su que cela n'aurait sans doute pas atténué la fièvre jalouse qui me faisait l'impérieux devoir d'humilier mon désormais adversaire. Ce sentiment de nécessité me travaillait assez pour que je m'en ouvre à mon père, sans lui révéler toutes les sources du malaise, en lui disant simplement que celui-là m'était mauvais, et qu'il me le fallait mettre à mal.

C'est alors que je compris pourquoi chacun disait de lui, ce père rocaillieux, taiseux, inabordable, qu'il était un grand intellectuel, un des meilleurs journalistes de sa génération – lui qui ignorait tout de la rivalité, n'avait aucune idée de qui on lui parlait, pressentant cependant qu'il y avait du latin et de l'hellène dans l'air, sut immédiatement me fournir l'arme pour le détruire. Il suffit, me dit-il, pour ridiculiser ce Machin, de partout faire savoir que, décidément, Machin s'écrit avec un grand Bêta.

Oyant cela, j'aimai mon père. Je l'aurais bien embrassé, n'eût été l'incongruité. Je tenais ma vengeance. Du coup, je n'en fis point usage – cela m'arrive souvent, savoir que je puis posséder suffit à ma soif d'avoir.

L'année suivante, nul drame cependant. Nous entrons en seconde, je pris seul la voie royale, latin-grec-sciences, Machin, qui s'appelait en fait Pascal Gauchon, ne s'abâtardissant pas la connaissance, demeura sur l'avenue des lettres pures. J'apprends maintenant qu'il n'a pas intégré, comme il l'avait prévu, l'École des



Chartes, mais bien l'École normale supérieure, ce qui n'est pas mal non plus, et qu'il a fait carrière dans les milieux d'extrême droite, Parti des Forces Nouvelles. Du coup, je me demande si toute ma véhémence, ce n'était pas de la prescience.



## 51. Le Philosophe

Heureusement, les épines étaient rares dans le panier d'entraïdes qui abrita ma scolarité. Mes souvenirs de l'école primaire du boulevard Arago qui hébergea toute ma première étape sur le chemin de la connaissance sont cependant aussi épars que rares.

Un prénom d'exception, Briec. Un nom de famille prolétaire, Lecomte, il allait étudier le russe en première langue. Une maîtresse avec un enfant handicapé, Mme Dumont, mes parents admiraient son courage. Une punition imméritée lors d'une visite à la Sainte-Chapelle. Les laits au chocolat que la gauche au pouvoir nous fournissait, l'hiver 56. Le grimper de perche où jamais je ne réussis à vraiment décoller du sol. Ma mise à l'écart de la chorale formée avec les élèves agnostiques ou redoublants l'année ou d'autres s'absentaient pour se catéchiser en vue de leur première communion, un ostracisme qui me poursuit encore, impossible de me convaincre de pousser la moindre chansonnette. Une remise de prix où mon père m'avait prêté sa montre, une Longines qui avait traversé la guerre et disait-il la Meuse avec lui qui nageait pour s'évader du stalag...

Mes premières pensées articulées, à partir desquelles construire un récit, datent du lycée Rodin et des années soixante. Et dans ces souvenirs, Bertrand occupe une place de choix.

Cette prééminence s'appuie sur un nombre considérable de raisons. La première, c'est bien sûr la longueur de notre connivence. Nous partageâmes les mêmes bancs jusqu'à nos quinze ans, et nous nous fréquentions plus que tous autres, y compris en dehors des cours. Puis, Bertrand est celui qui me fit rencontrer Monique, celui dont j'ai séduit l'épouse sans qu'il m'en tînt rigueur, celui qui m'initia aux arcanes de la politique.

Bertrand Guillou. Famille paternelle originaire de Bourbriac, dans les Côtes alors du Nord, son père y avait hérité d'une belle demeure, style petit manoir et grand jardin enclos de murs en dur et grilles forgées. Du côté maternel c'était vers le Huelgoat, au Helaz-Huella, le Helaz d'en haut, par opposition au Helaz-Izella, celui du bas, les deux perdus en pleine forêt.

Le père, haut fonctionnaire de l'administration hospitalière parisienne, ils disposaient d'un superbe logement de fonction vers le Parc Montsouris, mon HLM se trouvait à peu près à mi-chemin du lycée que tous deux nous fréquentions, souvent nous faisons route commune. Famille communiste, Bertrand était un littéraire qui admirait les ouvriers et les paysans. Il savait d'ailleurs à quoi s'en tenir en termes de travail manuel, ses boulots d'été, il les passait à la ferme ou sur les chantiers de son cousin, petit entrepreneur de maçonnerie dans les Monts d'Arrée.

Il se défendait d'être un intellectuel autre que collectif, et lorsque la charrue ou les parpaings ne lui avaient pas assez cassé le dos, c'est avec la boxe qu'il se faisait des loisirs sportifs. Au lycée, il choisit la filière littéraire.

Marxiste convaincu, même s'il avait parfois des doutes sur les pays socialistes, à commencer par la Tchécoslovaquie que nous visitâmes en bande plusieurs fois, ce fut à cause d'une fermeture de frontière que nos vacances une année dévièrent vers sa Bretagne natale où lui et le hasard me firent rencontrer Monique, Bertrand voulait devenir philosophe pour pouvoir prosélyter à titre onéreux.

Il finit cadre au Crédit Agricole, c'était raisonnable, et somme toute logique pour le descendant de petits paysans, gendre de paysans de même taille et même parages.

Car Bertrand a marié Jeanine, une fille de Scignac, un autre bourg limitrophe des Monts d'Arrée. Ils ont vécu ensemble dans la région parisienne, vers Antony, je crois, trois enfants, avec l'un d'eux ils nous ont visités du côté de Genève, le petit avait les fesses rouges, mal aux dents, cela irritait ses parents, bref un souvenir pas très serein de cette

dernière rencontre familiale. Nous qui nous voyions toujours et presque partout cessâmes le contact, abrupt facilité par la distanciation.

J'entendais vaguement parler de l'un ou l'autre, à l'occasion d'échanges avec des tiers, pas même des anecdotes ou un récit de vie, juste la confirmation au détour d'une phrase que le fil de la Parque n'est pas encore rompu. Jeanine, dont j'avais reconnu la voix, après toutes ces années de silence, faut-il qu'il soit reconnaissable, l'organe de la prof d'histoire, me dit vers 2010 au rade d'un bar huelgoatin que leur couple, pas fameux, Bertrand va prendre sa retraite, vers Berrien, quant à elle, toujours parisienne, de passage, voir ses parents, trois minutes tout au plus, c'est court pour rembobiner une vie.

Encore une dizaine d'années, et j'apprends qu'à l'EHPAD de Huelgoat, un mouiroir pas trop désagréable mais un mouiroir quand même, il y a un pensionnaire que je dois connaître, Bertrand Guillou, repéré d'un mien cousin par alliance sur les listes syndicales de retraités, je m'enquiers, l'ai au bout du fil, il me remet, je vais le voir.

La vie est cruelle quand elle passe trop longtemps. Je me souvenais d'un Bertrand à crinière, fringant, actif, passionné, un peu contrit de devoir dompter à coups de bols de lait un début d'ulcère motivé par un excès d'enthousiasme révolutionnaire, l'œil aux aguets de tous les tourbillons qui pourraient soulever la poussière de routine, et je me retrouve en face d'un vieillard au crâne moitié pelé, plus de dents dehors que dedans, cloué sur un fauteuil roulant qu'il ne quitte que pour se faire porter sur le lit, l'œil rivé sur une toute petite télévision qui passe en continu mais sans le son des matchs de poule de rugby, son dernier dada, la main tremblante autour du gobelet de café au lait qu'il a du mal à porter à ses lèvres.

L'histoire : tandis que je passais ma retraite en consultations urbi et orbi, Bertrand s'était retiré sur l'aventin du Helaz-Huella. Un soir qu'il revenait de dîner chez son cousin l'entrepreneur, il est tombé dans la forêt. Attaque cérébrale, nuit noire, pas de portable, de toute façon pas de réseau, personne qui s'inquiète de ne pas le voir rentrer.

On l'a retrouvé presque par hasard le lendemain. Six mois d'hôpital gériatrique à ne pas traiter grand-chose, juste le temps qu'une place se libère à l'hospice, et le voilà. Pas vraiment de visites, il ne sort pas de sa chambre non plus, il connaît plusieurs des autres résidents, mais comme nul ne bouge, pas vraiment de rencontre.

Bien sûr il me connaît, même si moi, je ne le reconnais pas, mais pas vraiment, pas du tout, absolument pas. Peu de chose de dites. Il répond, certes, mais perd le fil, peu d'intérêt, alors je prends la première excuse pour m'esbigner. Je suis revenu une fois, avec un volume de Pif dont j'ai pensé qu'il pourrait lui égayer l'œil. Mais j'ai bien vu que sa pauvre main ne pouvait tourner les pages. Alors, je ne suis plus revenu.

J'apprends maintenant qu'il a quitté ce monde au printemps de l'année suivante. J'ai fait passer un mot à Jeanine par le truchement du journal.

## 52. Les Trois Sœurs

Jeanine, femme de Bertrand, avait deux sœurs aînées. Toutes trois, filles de paysans en quasi-subsistance sur les Monts d'Arrée, ont embrassé carrière dans l'enseignement.

Raymonde, la première venue, je l'ai peu connue. Elle nous rendait bien dix années, ce qui n'empêcha nullement l'un des meilleurs amis de Bertrand de jeter son dévolu sur l'institutrice aux noirs cheveux courts et droits avec qui il fila le parfait amour du côté de Nantes.

La seconde, c'était Christiane, institutrice elle aussi. Christiane a les cheveux aussi longs que Raymonde les porte courts, un visage lui aussi en longueur, ses mâchoires elles-mêmes sont longues, ce qui lui permet de grands rires à pleines dents égayant toute tablée. Christiane a épousé Pierre, un instituteur normand répondant au nom superbe de Chandavoine. J'ai appris à connaître Pierre le jour que, après le mariage de Bertrand et Jeanine, nous avons partagé un compartiment de train par le plus grand des hasards, moi rejoignant Monique sur la route des vacances, rendez-vous à Périgueux, et lui ses quartiers d'appelé du service militaire, fin de la permission octroyée pour assister au mariage de sa future belle-sœur. Le couple, je veux dire Pierre et Christiane, avait décroché un double poste dans une école rurale de Vernon, nous allions souvent les voir, Monique et moi, lorsque nous habitons encore Paris, c'est là d'ailleurs que nous sommes allés nous cacher et nous recueillir, la veille du grand saut dans l'inconnu que représentait mon entrée en fonction à Genève.

Les séjours en Normandie étaient gais, plus raisonnables peut-être que les soirées mémorables qui nous réunissaient dans les bars de

l'Argoat. Les Chandavoine conduisaient une coccinelle jaune, que plusieurs fois Monique ou moi dûmes rapatrier, les légitimes propriétaires ayant dépassé la mesure Gay-Lussac bien avant l'heure de l'extinction des feux.

Les Chandavoine adoraient Claude Nougaro, un chanteur qui avait eu son heure de gloire du temps de mon père. Il a connu des creux de vague, mais jamais la ferveur des Chandavoine ne lui a fait défaut. Ensemble nous sommes allés le soutenir un dimanche après-midi à l'Olympia. Dix, vingt personnes dans cette vaste salle – si Nougaro ne s'est pas échoué quand l'étiage était tellement bas, il le doit un peu à la fidélité des Chandavoine. J'ai appris par Internet que la patronne du syndicat enseignant dans l'Eure était une certaine Chandavoine, prénom Cécile<sup>16</sup>. Le hasard est trop beau pour qu'il en soit un.

Et puis il y a Jeanine. La plus jeune, la plus petite, la mieux diplômée, professeur d'histoire et géographie. Monique a je le sais quelque peu jaloué les privautés auxquelles j'ai souhaité me livrer avec Jeannine. Il y eut deux occasions – la première à Prague où notre bande avait pris ses quartiers aux Pâques 1972. Pendant que Bertrand rédigeait ses impressions de voyage et que Monique flirtouillait dans les coins avec quelque Slave, Jeanine et moi nous amusions à multiplier les bisous, d'une joue l'autre, de plus en plus vite, jusqu'à ce que les lèvres dévient un peu et se rencontrent au hasard d'un baiser qui se voulait claquer.

Le retour des conjoints nous brisa net l'élan, il nous fallut dix-huit mois pour récidiver, La Courneuve septembre 1974. Nous avions le désir, avions su nous éclipser, retrouver une tente où s'abriter, à peine le temps cependant de se dévêtir que la nausée nous prit. Trop consommé pour consommer encore. Maintenant, presque cinquante ans plus tard, j'espère vaguement que Jeanine recevra la bouteille que je viens de lui lancer par le truchement du service des annonces funéraires du Télégramme.

---

<sup>16</sup> « Cécile, ma fille » est une des plus célèbres chansons de Claude Nougaro.



## 53. Le fils d'ouvrier

Implanté délibérément dans le Paris ouvrier de la rive gauche, le lycée Rodin ne comptait guère alors d'enfants de prolétaires. À cette époque, le tout début des années soixante, les fils ou filles d'ouvriers ne s'engageaient pas souvent sur une voie d'éducation pouvant s'avérer longue et coûteuse.

Puis, le prestige d'un nouvel établissement pilote, un des tout premiers à pratiquer la mixité des genres, hébergé au cœur d'un projet architectural de grande qualité, dirigé par un proviseur de renommée nationale, un socialiste des premières heures, père en 1951 d'une loi portant son nom et reconnaissance des langues régionales en France, attirait suffisamment de sollicitations et de passe-droit pour que la carte scolaire soit très largement oubliée, et les autochtones relégués dans des établissements de moindre devenir, pour laisser leur place aux nobles enfants des classes supérieures de la révolution, ceux qui déjà s'étaient fait attribuer les premiers appartements des HLM du coin.

Nous connaissions plus ou moins la profession des parents de nos condisciples. Les fiches remplies en début d'année, que le professeur dit principal lisait à voix haute lors du premier cours pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur, ne laissaient planer aucun doute. En classe de 6<sup>e</sup> A5, comme d'ailleurs ensuite en 5<sup>e</sup> A4 puis en 4<sup>e</sup> AB1, il n'y avait qu'un seul fils d'ouvrier sur la grosse quarantaine d'élèves que nous étions. Daniel Demiautte ne logeait pas dans le quartier – il était un des rares à emprunter le métro pour rejoindre les grilles.

Je ne sais plus trop dans quelle branche œuvrait son père. Peut-être d'ailleurs ne l'ai-je jamais su. Daniel était un taiseux, grand, maigre, le teint pâle, toujours couvert d'un pull à manches courtes, le front bombé, la mèche molle, il me faisait penser un peu à la silhouette d'un

pin parasol, tout en tronc lisse et mince surplombé d'un plumet, oscillant au gré des vents. Malgré sa discrétion, Daniel ne parvenait pas à se fondre dans la masse des élèves dont nul ne se souciait parmi les chefs de bande, j'en étais un, à parité avec mes compagnons de mandrine, en raison de sa phobie pour les ablutions qui, lycée moderne oblige, devaient obligatoirement suivre les heures d'exercice physique dont nous bénéficions, cour ou gymnase ultra-équipés.

Car notre lycée pilote était doté non seulement de vestiaires, mais aussi de douches collectives attenantes – séparés filles et garçons, il y avait des membres du personnel dont la tâche principale était de repérer puis de mastiquer les œilletons artisanaux percés au travers des murs du sexe par des ados avides de tout savoir sur l'anatomie d'en face –, ce qui supposait que les sous-vêtements soient tombés pour aller s'ébattre sous les pommeaux d'eau chaude toutes quéquettes à l'air. C'est peu de dire que Daniel n'aimait pas cette partie gymnique de notre éducation. Ses réticences, ses rebuffades, ses tentatives désespérées d'échapper à la déslippade étaient fameuses. Sans d'ailleurs qu'on le raille ou l'ostracise pour autant. Il s'agissait d'un constat, d'un étonnement, qui nous occupait l'esprit à peine les 5 minutes nous séparant de la cloche libératrice.

Une année, Daniel ne fut plus là pour la rentrée. Cela fut noté, sans autrement inquiéter. Il n'avait pas assez de potentiel amical pour que l'un de nous sache le pourquoi du comment de cette absence, voire affabule à cet égard. Le seul fils d'ouvrier ne rejoindrait pas les chaises des classes de 3<sup>e</sup> au lycée Rodin.

Tant de lustres plus tard, je feuillette Internet, et Google me renvoie la photo d'un Daniel Demiautte qu'aussitôt je reconnais. Le pin parasol toujours, il a juste pris quelques kilos, un peu de couleurs, des joues moins crayeuses, moins creuses, mais c'est lui. Retraité après 40 ans à enseigner les lettres modernes dans l'Amiénois, il dédicace un roman qu'il vient de publier sur les amours saphiques dans la Gaule romaine. Nous avons le même éditeur. J'ai commandé le livre. Beau chemin, fils d'ouvrier !

## 54. Le Radiologue

Je me rends compte qu'il était un peu outrancier de faire accroire que seuls les enfants des abouchés du pouvoir et de ses satellites pouvaient avoir accès au lycée Rodin les années suivant son inauguration. Il y eut un nombre certainement non négligeable de gamins issus de l'habitat traditionnel du quartier Croulebarbe à rejoindre les bancs de l'élite par simple application du principe de répartition géographique.

Bernard était de ceux-là. Un peu plus âgé que moi lorsque nous partageâmes pour la première fois le même emploi du temps, il avait dû trébucher sur l'une des marches menant de la maternelle qui n'existait pas encore au certificat d'études qui venait de disparaître. Sa frimousse de gamin de Paris, brosse longue, yeux clairs, nez retroussé, les oreilles fermes et quelque peu décollées, un col de chemise moitié dessus moitié dessous du pull ras du cou que l'on portait alors me rafraichit le cœur au dernier rang d'une des rares photographies de rentrée que j'ai conservées.

Il habitait avec parents et grands-parents dans un petit appartement à deux pas du lycée, rue du Champ de l'Alouette, un nom trop beau pour être vrai, où l'on vous fournissait des patins à l'entrée, pour lustrer sans rayer un parquet impeccable. Bernard était l'élément modérateur de notre groupe. Pas forcément le plus brillant, mais sans doute le plus calme. Il fut aussi le premier à dévier de la route commune pour tracer seul, dès la troisième, dans les vastes plaines scientifiques, dépourvues de latin. Notre petit groupe ne lui tint aucune rigueur de ce lâchage intellectuel, les déclinaisons ne conviennent pas à tous les intellects. La cour du lycée, les activités

qu'on ne disait pas encore périscolaires comme le théâtre ou le ciné-club nous fournissaient amplement en occasions de garder le contact.

Bernard cependant ne fut jamais partie de nos excursions à long cours, qu'elles nous mènent à Prague, vers les Tatras ou plus tard en Bretagne. Peut-être, comme l'écrivait le grand Victor dans ses *Misérables*, les habitants du Champ de l'Alouette avaient-ils une prédisposition à l'isolement, « Comme le lieu vaut la peine d'être vu, personne n'y vient »<sup>17</sup>, ou bien, plus sûrement, devait-il disposer de moins de facilités pécuniaires que nous autres ses co-mousquetaires.

Nos liens s'étant ainsi distendus, c'est le fait accompli que nous apprîmes le mariage de Bernard avec la Grande Catherine – c'est ainsi que la rencontrant pour la première fois nous surnommâmes en affection unanime celle qui dépassait d'une bonne tête les épous de son époux –, une hôtesse de l'air. Hôtesse au sol certes, mais hôtesse quand même, une prise de guerre faisant tout soudain remonter dans notre estime collective un Bernard trop hâtivement classé comme casanier. La Grande Catherine démissionna d'UTA, non sans avoir profité des tarifs exceptionnels faisant de Bernard le plus grand voyageur d'entre nous, et le couple partit s'installer à Moulins, Bernard était devenu le Dr Besinque, radiologue.

C'est dans leur grande villa des bords de l'Allier qu'avec Monique nous passâmes un jour les visiter, en étape sur le retour de Bretagne vers Genève. Accueil charmant, dîner charmant, soirée charmante, Bernard était casé, notable, heureux. Mes propres itinérances empêchèrent cependant de retisser une toile entre nos embourgeoisements. Et j'apprends maintenant que Bernard, lui aussi, a quitté notre monde. Il y aura cinq ans vers les Pâques prochaines. L'alouette s'est tue...

---

<sup>17</sup> *Les Misérables*, livre 2<sup>e</sup>, chapitre I : « Le champ de l'Alouette ».

## 55. Biké

Notre bande comptait d'autres individualités appelées à embrasser la profession médicale. Biké était de ceux-là. En fait, il s'appelait Jean-Pierre. Fils de médecin, il habitait dans un des immeubles de haut standing que l'après-guerre avait construits sur l'ancien quartier de la Butte aux Cailles – après l'alouette, on restait champêtre. Son surnom de Biké lui fut indissociable dès lors qu'il eut le malheur de nous avouer que, dans ses toutes jeunes années, sa famille le trouvait si attendrissant que chacun y allait, le nommant, d'un « Mon biquet » affectueux.

La famille de Jean-Pierre venait du sud. Il en avait le teint un peu olivâtre, et surtout un foisonnement de poils sur le torse et le dos qui, dès lors qu'avec la puberté ils commencèrent de lui pousser, faisaient l'admiration de nous autres imberbes invétérés. Toucher les épaules de Biké, c'était comme se passer les doigts dans les cheveux, doux, soyeux, chaud au toucher, un vrai mystère de dru.

Biké, c'était le joyeux drille. Jamais en retard d'une blague, il était celui qui, sur la photo de classe, est surpris par l'objectif chatouillant son voisin de banc pour le faire s'esclaffer. Bon élève, ceci dit, toujours tiré au nombre requis d'épingles dans un style décontracté chic, il avait une confiance inébranlable dans l'avenir, et des idées bien arrêtées sur comment parvenir au sommet. Cette ambition raisonnée valait dans bien des domaines.

Pour ce qui est des filles, par exemple, Biké était le seul d'entre nous à avoir une ligne de conduite. Il tenait qu'il était important de se choisir une partenaire pas trop jolie, parce que d'une part cela évitait la concurrence, et que d'autre part cela permettait d'être assuré que, au fil du temps et de nos jeunes années, la demoiselle irait s'améliorant. Biké tenait fort à la théorie de la chrysalide devenant papillon, et choisissait sur cette base les voisines auprès desquelles il

s'empresait de s'asseoir durant les séances de ciné-club. Que je sache, cette stratégie si bien échafaudée n'a pas porté de fruits, mais elle avait au moins le mérite d'exister et de nous faire supputer.

Biké venait d'un milieu aisé, il fut donc de la partie lors des deux voyages de neige en Tchécoslovaquie qui marquèrent pour nous tous autant d'étapes importantes sur la voie du déniement. Alors que pour certains nous nous initiions aux palpations mammaires et aux baisers à la française, Biké se concentrait davantage sur le boire.

Il y eut cette soirée, la dernière de notre second séjour, nuit à Prague en transit depuis les Krkonoše, quatre adolescents en quartier libre d'après-midi, les moniteurs avaient choisi de faire la fête de leur côté. La bride nous était lâchée. Il y eut quelques pintes, et surtout le piège d'un vin tchèque aussi rose qu'artificiel dont le doux séduisit les papilles de Biké, rétif qu'il était à l'amertume de la Pilsen. Nous rentrons sagement à l'hôtel sur le coup du dîner, peu soucieux d'encourir la moindre remontrance qui forcément nuirait à nos crédits parentaux respectifs, il faut faire les valises.

Biké s'assoit sur le lit, son bagage ouvert à ses pieds, il commence à trier linge propre, linge sale, quand tout à coup, moi qui partageais sa chambre, je vois qu'il lève le menton. Un jet magnifique, d'un rose presque baccarat, lui jaillit d'entre les lèvres comme s'il eût personnifié un des tritons du bassin de Neptune, pour d'un arc de cercle d'une rare élégance survoler les effets et s'éclabousser sans dommage derrière le couvercle béant.

Nous admirâmes la précision du jet, réquisitionnâmes tout ce que nous pûmes trouver de serviettes de toilette pour leurrer l'œil sagace du personnel d'étage, et passâmes la nuit fenêtre à double vitrage ouverte pour évacuer l'odeur.

Biké n'a plus dès lors consommé d'alcool en notre présence. Il est devenu un généraliste spécialisé dans l'autohypnose, et doit faire fureur dans les salons parisiens. Je me demande si la fourrure lui abritant le torse a blanchi au même rythme que ses cheveux, poivre et sel conquérant.

## 56. Généticien

Marc Vasseur, c'était la flamboyance. Non pas pour ses qualités intellectuelles, le lycée lui pesait, il consentait tout juste au minimum syndical pour se maintenir à flot, mais pour ses attitudes, son paraître, son culot, cet air de haute noblesse dont jamais il ne se départait.

Grand, mince, toujours élégant, foulard de soie en guise de cravate, l'hiver une fourrure en vrai quelque chose négligemment posée sur les épaules. Il venait d'une de ces familles de l'intelligentsia communiste dont les idéaux n'excluaient pas l'abondance matérielle. Marc était le seul d'entre nous à disposer d'un appartement à son nom, à conduire une voiture qui lui soit propre, à disposer des clés de diverses garçonnières, à avoir ses entrées aussi bien à l'ambassade américaine qu'au siège du Parti ou au mouvement de la Paix.

C'est dire qu'avec lui, l'inattendu se trouvait toujours au coin de la rue. Marc avait l'art de nous entraîner dans toutes les folies du monde, tout lui était simple. Tel soir, il nous amène, Bertrand et moi, visiter le studio que lui prête sa mère, tout en haut d'une tour nouvellement inaugurée. Le lit est défait, il nous explique que Jeanne Fonda y a séjourné la veille, et que lui-même n'a pas manqué cette occasion de forniquer avec Barbarella. À preuve l'odeur poivrée imprégnant encore les draps qu'il nous fait humer, nous opinons du chef en prétendant sentir les preuves olfactives de son septième ciel.

Tel autre jour, dans son second pied à terre, donnant sur une rue calme du quartier Corvisart, il nous initie au lancer de préservatifs emplis d'eau sur des passants de hasard ayant eu le malheur de circuler près de son balcon. Autrement, il me fait bénéficier de cartons d'invitation pour la réception donnée le 4 juillet par

l'ambassadeur des États-Unis à l'ancien siège du plan Marshall, Place de la Concorde. Le but du jeu est d'entrer dans la gueule du loup sans y dévoiler nos sympathies Viêt-Cong. Sinon, alors qu'il trouvait que Monique et moi mettions bien longtemps à nous déniaiser, il nous invite dans la maison de campagne familiale, me fait don d'un vibromasseur tout neuf, avec mode d'emploi et conseils sur la pratique du cunnilingus. Puis il nous présente Élisabeth, une jeune fille qui, dit-il, le poursuit depuis l'enfance de ses assiduités, qui est décidément trop peu sexy pour lui suffire, d'où ses multiples conquêtes, mais dont il finira sans doute par l'épouser, comme une prime à l'assiduité d'une soupirante de fort bonne famille.

Un personnage, vous dis-je. Tout le monde l'aimait, ses condisciples, nos parents, les professeurs même qui se désolaient de le voir désespérément végéter en queue de classe – Marc ne faisait pas semblant, il assumait parfaitement son rôle d'ignare. Aucun intérêt pour des études qui, disait-il, le détournaient de la vraie vie. Marc manquait trébucher chaque année à l'heure des conseils de classe, mais des enseignants compatissants lui faisaient toujours franchir la marche.

Jusqu'à cette année de passage en terminale où, décidément, ce n'était plus possible. Le baccalauréat, c'est sérieux. Avec de telles lacunes, Marc allait droit dans le mur, redoublement. Fut-ce le choc-déclat que son moi attendait ? Marc décide dès lors qu'il préparera l'examen en candidat libre, bachotant dans son coin en traitant avec sa désinvolture habituelle la scolarité d'une seconde première. Et à la fin de l'année, il décroche son bac aussi bien que nous autres.

Dès lors tout s'enchaîne. Le cancre est devenu un aigle. Licence, maîtrise, doctorat d'État, professorat, directeur de recherches dans les domaines les plus pointus de la génétique des populations.

Je l'ai revu quelque quinze ans après notre diaspora, lui Parisien, moi Genevois, puis Gabonais, j'étais alors Pékinois. Un coup de fil, c'est Marc. Il est en congrès à Tokyo pour une des sociétés qu'il a fondées, se propose de passer me voir, en toute simplicité. Il est resté deux jours. Égal à lui-même, l'aristocrate frayant avec les serfs. Le



premier soir, il m'a défait aux échecs en moins de trente coups en me racontant sa vie sans moi, marié finalement avec Élisabeth, deux filles, heureux, mais sans doute moins que moi dont il sait que je bénéficie d'une rémunération, me dit-il, sardanapalesque. Je n'ai pas osé démentir. Le lendemain, comme il a peur de s'ennuyer, il demande si le bureau ne pourrait pas lui fournir une secrétaire interprète pour visiter une boîte de nuit à Sanlitun. Une assistante se porte volontaire. La nuit, paraît-il, fut longue. Je n'en sais pas plus.

Presque vingt ans plus tard, j'apprends au hasard d'Internet qu'il vient de quitter ce monde. Il avait soixante-quatre ans, la chandelle peut-être brûlée par trop de bouts. La nouvelle est véhiculée par une notice du Who-is-Who France, rappelant tous ses titres, président fondateur de telle société, PDG de telle autre, membre de ce Conseil d'administration, gérant de ce laboratoire. Tout cela dans la haute technologie génétique, pour des domaines dont j'ignorais qu'ils existassent. Chapeau, le cancre !



## 57. Les Six jours

Pour moi qui me rêvais aurige, Pierre était le cinquième d'un superbe attelage. Ses parents avaient débarqué de Pologne, ils n'étaient pas gomulkistes, en toute veille de sa naissance. La famille s'était installée dans un logement de la rue Cabanis, pratiquement juste en face de l'hôpital Sainte-Anne.

Que l'on n'y voie nulle allusion – chez les Muller, on ne comptait que des têtes bien faites et bien pleines. Je n'ai guère souvenir du père, ses horaires sans doute n'étaient pas compatibles avec mes heures de visite. La mère, elle, se trouvait toujours là lorsque je visitais son fils, mon condisciple. Pas très grande, pulpeuse, de longs cheveux noirs, une silhouette qui sans doute en faisait rêver plus d'un, un accent indéniabie, qui fleurait bon sa voïvodie.

Pierre avait une sœur, Irène, un peu plus jeune, qui physiquement tenait de sa mère, dont elle m'apparaissait comme une réplique imparfaite – plus petite, plus boulotte, lunettée sous des montures qui lui cachaient l'iris. Quant à Pierre, ce qui frappait à le considérer, c'était sa beauté. Grand, on disait alors bien découplé lorsqu'on avait des lettres, yeux noirs, cils longs, traits fins, lèvres charnues éclairant un visage d'un ovale parfait, cheveux noirs aux yeux de jais. Cette tête si bien faite était de surcroît on ne peut mieux pleine. Premier en tout quand ce n'était pas moi, impossible de le décrocher, de creuser un écart qui me garantisse la supériorité à laquelle je ne cessais d'aspirer. Même en sports, il me tenait parfois la dragée haute. Je lui reconnaissais donc une qualité de rival supérieur.

L'ennui, j'en enrageais, était que Pierre, outre que parfait, était aussi singulier. Il venait d'ailleurs, et il savait en jouer. Lorsque, cours de géographie, le professeur cite la Silésie et son bassin houiller,

écorchant au passage le nom de la ville où il est né, Pierre sait faire remarquer que Łódź, ça se prononce \*Woudj, et on lui en sait gré. Lorsque, quelques minutes plus tard, pour ne pas me laisser distancer dans l'originalité, je précise qu'on ne doit pas dire Barcelone, mais bien Barcelona, ma mise au point consterne, je me sens ridicule.

Lorsque mes parents, ayant constaté la saine émulation que Pierre m'apportait, se mettent d'accord avec les Muller pour nous envoyer, aux Pâques 67, bachoter en vase clos dans une pension de famille du côté de Pierrefonds, tout se passe efficacement bien jusqu'à ce jour où, depuis le café du village, nous appelons nos familles pour donner des nouvelles, on était loin encore de la civilisation d'Internet ou de la carte SIM. Pierre qui s'abouche en premier échange tout naturellement en polonais avec sa mère. Donc, lorsque c'est mon tour, pour montrer à qui s'en soucierait, mais qui s'en soucie, que moi non plus je ne suis pas le premier venu, je colloque la mienne en espagnol. Elle qui n'est pas au courant de ce fiel qui m'anime, s'en étonne en français, et sa voix qui résonne au-delà du récepteur me fait rougir de honte, caramba, encore raté !

J'ai jaloué Pierre tout le long de ma scolarité. Bien sûr je faisais semblant de rien, on sait se tenir. Mais, lorsque les aléas de l'histoire, en l'espèce la guerre des Six jours, du 5 au 10 juin 1967, provoquèrent une irrémédiable cassure dans notre groupe, nous étions tous, comme un seul militant, derrière la Palestine et contre l'agresseur israélien à l'exception de Pierre dont les origines et le passé familial faisaient qu'il se sentait obligé de soutenir l'autre partie, je me réjouis in petto.

C'en était fini de Pierre, de cette horripilante admiration dont, je le sentais, à chaque instant, Marc, Biké, Bernard et Bertrand étaient prêts à l'enduire. J'avais à moi tout seul réinventé les purges staliniennees appliquées à une bande de copains du lycée Rodin. L'attelage formait désormais un quadrigé, et c'était beaucoup mieux comme cela. Rien là d'ailleurs qui ait perturbé Pierre. Il n'avait nul besoin de nous pour tracer son chemin, sans doute lui aussi est-il

devenu un grand médecin, la fréquence de son patronyme l'a protégé de ma quête sur Internet. Pierre est hors de vue, il ne cache plus aucun coin de mon soleil.



## 58. Le Géant italien

Sur la base de l'effectif moyen par classe dans les années cinquante et soixante du siècle dernier, mon registre de condisciplinarité devrait compter des centaines d'entrées. Or, c'est à grand-peine que la mémoire mobilise une poignée de souvenirs, disons deux à trois douzaines de personnes, dont la fréquentation rappelée est capable de fournir matière à une quelconque anecdote, ne demandons pas même qu'elle soit savoureuse. Les reliquaires que sont devenus des sites comme Copains d'avant et autres Trombi.com permettent certes de maintenir hors de l'oubli des visages enfantins auxquels, parfois, l'on peut encore associer un nom de famille, voire un prénom, nul abonnement ne fera cependant ressurgir des souvenirs mal imprégnés dans des lobes rétifs.

Qu'est ce don qui fait que tel ou telle s'avère indiscutablement associé aux souvenirs d'enfance, nec pluribus impar ? Pour Michel Henry-Amar, je dispose de plusieurs indices pouvant expliquer l'impression forte qu'il m'aura laissée, au point de s'imposer comme candidat indiscutable lors de l'élaboration de cette galerie de portraits.

D'abord, il est très grand, une bonne tête au-dessus de moi qui pourtant ne comptais pas, tant s'en faut, parmi les rase-mottes. Puis, alors que nous boutonons notre adolescence, un air grave, adulte, sérieux, sapé comme un milord, veston cravate, et pas seulement le jour de la photo de classe. Ensuite, un double nom, le trait d'union ne se portait pas souvent à cette époque où les patronymes restaient unilinéaires. Enfin, comme des coïncidences avec l'oncle Henri, la sonorité onomastique, la taille, le jais des cheveux, cela joue sur l'affect.

En fait, la place privilégiée qui est celle de Michel Henry-Amar dans mon Panthéon mémoriel, il la doit à un seul échange entre nous, d'une insigne brièveté. Début d'automne, 1965, il m'adresse la parole, pourquoi moi ? Il m'informe, je l'ignorais, que dès cette année scolaire ceux d'entre nous qui le souhaitent peuvent en option bénéficier de l'enseignement dit de « troisième langue vivante », en cours du soir, à la clé des points en plus pour le baccalauréat, lui-même a choisi l'italien, il lui serait agréable que je l'y rejoigne. Un peu interloqué par l'ouverture, je lui fais part de mon intérêt de principe, assorti des réserves d'usage.

Le soir même, je fais part à mon père de mon désir d'ajouter la flèche italienne à mon carquois de connaissances. Un peu surpris, il me demande d'où me vient cette idée. Je dois bien lui avouer que de nulle part sinon des hautes sphères du géant de la classe, et que je n'ai autrement aucun intérêt dantesque ou machiavélique. De toute sa conviction méditerranéenne, il m'explique alors très simplement que la langue italienne ne sert à rien en géopolitique. Parlée dans un seul pays, un vieux pays d'Europe sans ambition, où chacun connaît le français et baragouine l'espagnol, l'italien ça s'approche, cela ne s'apprend pas. L'avenir n'est pas là. Pour joindre l'utile à la facilité, c'est sur une autre romane qu'il faut jeter son dévolu, le portugais. Salazar ne sera pas éternel, le Brésil est un géant, les colonies lusophones d'Afrique regorgent de richesses...

Le lundi suivant, je commençais mes cours du soir de portugais au lycée Henri IV – ironie éponyme. Jamais je n'ai regretté ce choix de mon père, bien au contraire. Je n'ai cependant pas souvenir d'avoir ensuite parlé à nouveau avec Michel Henry-Amar. Je viens de retrouver sa trace sur LinkedIn. Il a fait une brillante carrière d'oncologue, basé en Normandie, rayonnant à l'international. Son autoprésentation sur le site mentionne qu'il maîtrise l'anglais – mais nulle mention de l'italien. Mon absence l'aurait-elle découragé de suivre cette voie que pourtant il m'offrit ?



## 59. Chef

La présence d'Alain Chef aux arcanes de mémoire tient, elle, du repoussoir. En fait, je ne me souviens pas vraiment d'avoir jamais eu de relations un tant soit peu particulières avec Alain du temps que nous fréquentions le lycée Rodin. Nous y étions bien ensemble, il y a plusieurs photographies de rentrée qui en témoignent. Alain est parmi les très grands – certes pas aussi grand qu'Henry-Amar, mais il me dépasse d'une dizaine de centimètres. C'est assez pour que d'emblée je l'ignore. Grand mais dodu, il fait mou, en fait. Tout lui pendouille un peu, le nez qui pointe vers le bas, les prébourrelets qui ondoient sous les mailles de ses pull-overs tricotés à rayures encerclantes, la mèche trop longue et trop filasse qu'il s'écarte du front à chaque fois qu'une circonstance imprévue l'oblige à réfléchir, des joues roses d'enfant de la campagne qui s'empourprent au rythme des contrariétés. Pour moi qui aime bien rapprocher les gens de ces personnages peuplant les multiples illustrés dont une télévision encore balbutiante respecte le pré-carré, Alain c'est un peu le volatile Roico de notre section<sup>18</sup>.

Pas particulièrement brillant aux études, plutôt mollasson en sport, ni rival ni modèle, je l'ignore. Le baccalauréat s'approche, il faut choisir son avenir. Mon père a son idée là-dessus, il m'amène en audience chez le proviseur du lycée Louis-le-Grand facilement convaincu au vu de mes résultats que je mérite d'intégrer son prestigieux établissement pour y préparer les concours d'ingénieurs. Je ne suis pas sûr que ce choix me soit judicieux, mais il rend mon père si heureux, si fier, si disert quand il me raconte l'élite

---

<sup>18</sup> Roico, sans rapport avec les bouillons cubes, est un personnage de fiction, grand coq de basse-cour qui peupla 285 albums mensuels entre 1954 et 1978.

intellectuelle que je vais rejoindre, tant d'appelés, si peu d'élus en hypotaube à Louis-le-Grand, le plus fameux lycée de France, que je me dis qu'après tout, sans doute, il a raison. Mon père est mort la veille de ma rentrée scolaire en classe préparatoire. Il n'aura donc pas pu m'éclairer sur ce qui va suivre. Passé le sas du deuil, je rejoins avec trois jours de retard les bancs vénérables de l'élite. Le surveillant d'étage m'accompagne vers ma classe après que je me sois présenté au censeur pour blanchiment d'absence. Il m'ouvre la porte. Le seuil pas encore franchi, j'aperçois au second rang, filasse et empourpré, Alain Chef solidement vissé au ban de « mon » hypotaube. Le prestige des classes préparatoires du coup s'est effondré.

Je me sens comme victime d'une arnaque paternelle. C'est donc cela l'élite, ce que même un Alain Chef végétant en milieu de tableau d'honneur a pu rejoindre, mais quand donc trouverai-je des ambitions qui me soient dignes ! La dévalorisation soudaine du modèle napoléonien par la présence de celui auquel j'attribuais des talents médiocres a sans doute fait que je n'ai guère pris cette année très au sérieux, sans autre hâte que celle de sortir du système. Je n'ai d'ailleurs pas davantage fréquenté Alain en classe préparatoire que je ne l'avais fait au lycée. Mon seul souvenir d'ensemble fut un match de rugby où nous jouions dans la même équipe, partie amicale sur les terrains du polygone de Vincennes, il faisait masse à la mêlée, ma pointe de vitesse me valant l'aile droite. Sans lunettes, le rugby n'est pas un sport de myopes, je tente de suivre plus ou moins ce qui se passe, un ballon m'arrive dans les bras, je m'empresse, dernier de chaîne, de le porter derrière l'en-but, où je reviens le planter entre les poteaux comme je savais devoir le faire pour faciliter la tâche du transformateur. Alain m'a félicité de ma présence d'esprit. Cette flagornerie n'a pas suffi pour que je considère notre rapprochement. L'année préparatoire s'est achevée dans l'apothéose du mois de mai 1968 sans que je lui aie autrement adressé la parole.

Internet m'apprend maintenant qu'il a créé à l'âge de la retraite une société de conseil aux entreprises du côté de Bordeaux. Mon dédain ne l'aura donc pas empêché de réussir, je m'en réjouis pour lui.

## 60. Goncourt

Le nombre de professeurs entre les mains desquels seront passées nos chères têtes blondes (ou pas) est sans nul doute impressionnant. En primaire, à cette belle époque, les maîtres et maîtresses étaient souvent assistés d'officiants en culture physique, musicale ou artistique. Au lycée, entre l'enseignement des lettres, des mathématiques, des sciences naturelles, des langues vivantes, de l'histoire ou de la géographie sans oublier les travaux manuels, le sport, la musique et les arts plastiques, ce sont des dizaines de professeurs que nous aurons vu défiler. Pourtant, sans minimiser l'apport insigne de chacun de ces enseignants au développement de nos moi, soi et sur-nous, lorsque ma mémoire essaye de se mobiliser pour leur rendre hommage, c'est sur les doigts d'une main de manchot qu'ils répondent à l'appel.

À propos de manchot, il y a, par exemple, ce professeur de français, j'étais en sixième, 1961, il avait la cinquantaine bien sonnée sur la photo de classe, probablement un invalide de guerre, j'ai écrit en ronde au dos de l'image « M. Garnier ». C'est tout ce qui me reste d'une année scolaire. Un nom, et une manche vide. Était-il sévère comme le cliché le fait accroire, ou au contraire excellent pédagogue, lui avec qui nous défrichâmes nos premiers champs romains ? Aucun souvenir...

Par contre, il en est d'autres qui, sans être principaux, m'auront laissé leur empreinte comme il sied d'un maître, guide du destin de ses élèves. Cette fêrule marquait d'autant plus que l'organisation des emplois du temps nous faisait souvent accompagner tout au long du cycle par le même titulaire de la même discipline.

Celle-là, professeure de français, avait des jambes immenses. Elle portait des bas couturés qui nous faisaient rêver. L'hiver, toujours enveloppée d'un long manteau de fourrure. Un jour elle arriva presque en retard, resta pour tout le cours frileusement lovée dans sa houppelande qu'elle n'entrouvrit pas d'un doigt malgré un chauffage alors illimité. Nous garçons étions persuadés que, prise par le temps au réveil, elle n'avait pas eu celui de se vêtir, et nous enseignait nue sous des queues de vison.

Untel, professeur d'histoire, bien jeune et agrégé, qui pour nous être aimable accéda à notre vive insistance, pour les derniers cours du trimestre, de transformer notre salle de classe en tripot, les élèves jouant qui au poker, qui au baccara (James Bond l'avait mis à la mode) sous l'œil inquiet d'un mentor incapable de faire taire le brouhaha des joueurs claquant le carton sur nos tables tête-bêche, jusqu'à ce qu'attiré par le bruit le proviseur fasse une entrée impromptue. Le petit professeur d'histoire, l'année suivante, ne figurait plus à l'effectif, c'est triste, nous l'aimions bien.

Enseignante de dessin, une demoiselle charbonneuse des sourcils, elle aussi portait un long manteau de fourrure avec un col remplumé style Jeanmaire rhabillée Bernard Buffet, véritable nid à poussière. Elle nous avait laissé carte blanche pour produire une œuvre graphique. J'avais décidé de la caricaturer, confiant dans la maladresse de mon trait pour échapper à toute mise en cause pour manque de respect. Hélas elle crut se reconnaître dans mes gribouillis. Je dus alors inventer dare-dare un personnage de fantaisie baptisé korakanthrope, l'homme corbeau, pour justifier mon œuvre, cela n'arrangea pas mes affaires...

Et puis il y eut surtout ce professeur d'anglais nous accompagnant de la sixième à la troisième, quelques heures par semaine qui nous menèrent dans la joie, sans aucun souvenir de contrainte ou de rabâchage, jusqu'à, au moins pour ce qui me concerne, une connaissance pratique et littéraire de tous les aspects de cette langue dite de Shakespeare, qui pour nous fut tour à tour langue d'Oscar

Wilde, avec le fantôme de Canterville, de Wordsworth avec ses jonquilles, d'Auden avec son Train de nuit, mais surtout langue de Jacques Borel, tant il sut nous imprégner, nous équiper, nous préparer pour un monde en cours de globalisation où la diversité linguistique se réduirait comme peau de chagrin.

Jacques Borel c'était une tête ronde d'une petite quarantaine, des lunettes cerclées sur des yeux toujours rieurs, une coiffure à la chaussée aux moines, un duffelcoat grège rehaussé d'une écharpe de laine rouge.

Un jour de novembre 1965, grande foule devant le portail du lycée. Camions de l'ORTF, projecteurs, caméras sur pied ou à l'épaule, micros prêts à se tendre, nous avons du mal à rejoindre les grilles en nous demandant quelle révolution a pu justifier ce tohu-bohu. Jacques Borel, notre Jacques Borel, avec son duffelcoat et son écharpe rouge, vient de remporter le prix Goncourt pour son premier roman-fleuve, l'Adoration. J'avoue ne pas l'avoir lu. Ma mère, à qui je l'ai offert quelques années plus tard, m'a dit tous les papillons noirs qui voletaient entre ces six cents pages. Mais pour l'heure, c'est la joie, l'effervescence. Comme si en récompensant notre professeur d'anglais, le Goncourt honorait tout le lycée Rodin. Puis, s'il fallait choisir d'honorer un professeur, la coquecigrue<sup>19</sup> était enfin rendue, ils ont certes choisi le meilleur parmi eux !

Jacques Borel a continué d'enseigner l'anglais. Comme il était célèbre et désormais nanti, il s'octroyait de temps à autre de petits plaisirs. Comme de faire se rencontrer ses deux mondes, ses enfants pour de vrai, il en avait cinq, et ses enfants que nous étions, nous tous ses élèves. Je me souviens de ses aînées, des jumelles, superbes, un an, deux ans moins jeunes, ouvertes, sympathiques, souriantes du creux de leurs manteaux de fourrure tout neufs – décidément la pelleterie

---

<sup>19</sup> F. Rabelais, Gargantua, I.49 : « (...) que son royaume lui seroit rendu à la venue des coquecigrues. »

se portait bien ces années-là –, le père m'avait à la bonne, je me voyais déjà gendre de Jacques Borel, mais laquelle choisir...

À la rentrée 1966, nous changeâmes de professeur d'anglais. Jacques Borel vivait désormais de sa plume. L'Adoration, pour nous qui l'éprouvions à son égard, se teinta de tristesse.

## 61. Six Roses

Ayant vécu sept années de délices dans la modernité lumineuse du lycée Rodin, j'accueillis avec fatalité, comme une sorte de punition, la rentrée sous la vétusté historique des arcades du lycée Louis-le-Grand. Maintenant que mon père n'était plus, je n'avais personne à réjouir de ma présence dans ces augustes lieux, et je me résignais à m'y étier sans rime ni raison.

Dès la première semaine, à lire les emplois du temps et à prendre connaissance des exigences des grandes écoles d'ingénieur pour être admis en leur sein, je sus que mes efforts seraient vains, à supposer que j'y consentisse. J'ignorais jusqu'alors que les programmes faisaient une part si belle dans les concours à deux épreuves de dessin, le classique et l'industriel, que moi, qui n'ai jamais pu tracer un trait droit proprement ou onduler une courbe, je n'avais aucune chance de terminer dans une botte prestigieuse. Si je devais finir ingénieur, ce serait chez Eram plutôt que Louboutin.

Je me préparais donc une scolarité d'hypotaube plutôt contemplative, assez détaché des contingences de concours que j'étais décidé à ne pas passer pour prendre avec philosophie les obscurités de la géométrie affine, les ombres Caran-d'Ache de natures trop mortes pour être reproduites, les tores et perspectives d'un vieux moteur en coupe réglée.

J'avais mes petits moments de gloire là où j'excellais encore, les langues, le français comme l'anglais, le sport, les années pucistes imposées par mon père ayant porté leurs fruits, et la dialectique, je n'hésitais pas à prendre le contre-pied de certaines idées qui me semblaient rétrogrades, voire imbéciles, comme la représentation sous forme de boules emmanchées de tiges de bois blanc de structures atomiques que je pressentais plus complexes et moins rigides.

Je savais cependant arrêter mes provocations avant le clash. J'assurais le niveau minimum de performance permettant d'éviter une mise au pilori qui, je le savais, aurait peiné ma mère et mis en péril la maigre bourse que son veuvage avait méritée.

Il était une matière cependant où je ne persiflais pas, les mathématiques. Nous étions à une époque où le corps enseignant découvrait avec difficultés les espaces non euclidiens, dont l'absurde logique, au contraire, me fascinait. Pendant la dizaine d'heures hebdomadaires que nous consacrons à ce cœur de toutes connaissances, je tendais ma volonté vers le comprendre, fier de ne pas être parmi les premiers à décrocher, perdus que nous étions, nous autres pourtant élites du secondaire, dans ces intersections d'espaces à  $P$  et  $N$  dimensions, produisant des solides informes que notre professeur dessinait, jubilatoire, sur les trois pans du tableau noir.

Cet artiste de la craie multidimensionnelle s'appelait Siros. La tradition voulait que, les lundis matin, ceux d'entre nous qui, étant internes, avaient accès à toute heure aux salles de classe, dessinent de tout leur art un bouquet d'une demi-douzaine de fleurs à épines, enjolivées de traits de craie de toutes les couleurs, camouflé sur la partie du tableau qu'on découvrait en le dépliant au début du cours, de façon à ce que le professeur puisse s'esclaffer : « Six roses, mais comme c'est touchant ! », avant de poursuivre aussitôt, mi-blague, mi-sérieux mais imperturbable dans la répétition : « Messieurs (c'en était fini de la délicieuse mixité du lycée Rodin), messieurs, vous avec la chance d'avoir le meilleur professeur de la meilleure classe du meilleur lycée de France, donc d'Europe, donc du monde, et pourtant vous vous comportez comme de vulgaires potaches – honte à vous ! ».

Cela, repris chaque lundi d'une année scolaire, perd peu à peu le goût de la nouveauté, le parfum de surprise finit par s'éventer. Heureusement, nous étions en 1968, et le joyeux mois de mai bientôt nous arriva.



## 62. Joan Maria

Les années passant égales à elles-mêmes me permettaient d'alterner vie parisienne et champs catalanistes. Depuis que mon père avait, en 1957 ou 58, jeté son dévolu sur le Port de la Selva pour y héberger nos loisirs estivaux, je passais trois mois aussi longs que suaves entre plage et garrigue, entre vignes et amandiers, entre filles et garçons. Car, quelque profonde et sincère que fût la tendresse qui nous unissait, Souricette et moi n'étions pas cul et chemise à tous les instants que m'octroyait en vacances la liberté fériale.

Je faisais partie du paysage depuis si longtemps que la jeunesse barcelonaise, de plus en plus nombreuse à s'octroyer, aux frais des parents, des vacances modernes dans leur propre pays, une évolution rendue possible par l'effet combiné du semblant de libéralisation du régime franquiste, il avait en 1964 célébré en grande pompe les 25 ans de la pacification, 25 Años de Paz, slogan asséné à longueur de dentures sur de superbes timbres dont j'admirais la déclinaison sang, or et argent des blasons des 17 Provinces définitivement conquises, selon la propagande officielle, à la fin de la guerre civile, de l'intensification des échanges commerciaux, et de l'afflux saisonnier de devises étrangères, me reconnaissait volontiers comme un des siens.

Entre le bain de fin de matinée et la cloche du déjeuner, Souricette ayant réintégré la location familiale avec ses parents et son bébé de frère pour y aider sa mère à la cuisine, je m'étais à la terrasse du café de la Marine ou de celui d'Espagne, en compagnie de trois ou quatre autres jeunes gens s'adonnant aux délices de l'apéritif, chaises en métal brillant au soleil au moins autant que le plateau sur lequel un garçon en manches de chemise et pantalons longs étalait les capsules des trinaranjus, bitters et San Miguel qu'il venait de servir.

J'appréciais d'autant plus cette convivialité que mes hôtes étaient systématiquement plus âgés que moi. Pas de beaucoup, de deux, trois ans, mais en cœur d'adolescence ces quelques années font une énorme différence. Je bavardais avec des hommes, de vrais étudiants d'une vraie université, qui devraient bientôt répondre à l'appel du drapeau pour un service militaire qui me semblait encore, pour ce qui me concernait, tellement lointain que je n'en imaginais pas la venue. Et tous ces pré-adultes me prenaient au sérieux, attachaient du prix à mes commentaires, voulaient savoir mon opinion sur tous les sujets qu'on aborde à cet âge. Comme elle semblait loin alors la cour du lycée Rodin et les vagues conspirations entre boutonneux à peine pubères qui se tramaient derrière les colonnes du préau en béton brut !

Le seul des commensaux dont j'ai gardé un souvenir qui ne soit pas trop vague s'appelait Joan Maria Serrat. Très brun par hâle continu de Pâques aux vendanges, cheveux courts implantés à partir du sommet du crâne de telle façon qu'il m'évoquait une noix de coco, je ne savais pas alors que le raphia des fruits s'extrayait d'une énorme gangue verte et jaune, avec une façon curieuse de s'accroupir pour parler ou jouer avec les coquillages, les doigts tamisant le sable, le bassin vers l'arrière pour équilibrer une posture que jamais je ne sus tenir sans chavirer d'un côté ou de l'autre.

C'est lui qui m'avait agglutiné à sa petite bande. Nous étions, je l'ai dit, quatre ou cinq chaque jour, trois à bavarder en catalan, deux à employer l'espagnol, un fils de notable andalou installé à Barcelone pour faire fortune, et moi. Moi que le trio usant de la langue de Lulle apostropha un jour. « Pourquoi ne parles-tu pas catalan quand nous sommes ici ? À coup sûr, tu le connais sur le bout des doigts », et ma réponse, qui eût l'heur de plaire « Em fa vergonya », la vergogne, je n'ose pas, j'ai honte...

Une honte subtile, au goût doux amer des plaisirs défendus. J'étais doublement intronisé, digne d'être adulte, et digne de parler l'idiome de mes pairs.

## 63. Trop grosse tête

J'appréciais d'autant plus ces délices catalans de la conversation, qu'une fois revenu dans la cour ou aux classes rodiniennes, la quantité me semblait devoir trop souvent primer sur la qualité.

Listes apprises pour être régurgitées par cœur, il y en avait pour tous les goûts, entre les identités dites remarquables, les déclinaisons latines puis grecques, les verbes irréguliers au nombre, nous disaient-on de près de trois cents pour la langue anglaise, assimilés par petites tranches, entre *Abide*, *abode* deux fois et *Written* par *wrote* issu de *write*.

Il y avait des spécialistes des listes. Parmi eux, un faisait l'admiration de tous ses condisciples, dont j'étais. Christian Hillairet avait le cerveau agencé de telle manière que, pour tout domaine, il agglutinait tout ce qui était répétitif, qu'il s'agisse de la liste des rois avec les dates de leur couronnement ou de leur eulogie, des équipes championnes de football avec le nombre de buts encaissés ou marqués, des membres de l'Académie française, par ordre chronologique selon le fauteuil où s'était posé leur auguste postérieur.

Cette omniscience impressionnait, mais elle avait aussi quelque chose d'inquiétant. Car autrement, Christian n'était guère un élève exceptionnel. Certes un bon élément, admis *cum laude*, inscrit au tableau d'honneur, encouragé, félicité, mais pas un de ces rivaux dont j'aurais eu à me méfier, le jugement professoral se fondant aussi sur le raisonnement, pas seulement sur les acquêts.

Les photos de classe renvoyaient année après année la même image d'un garçon à tête rectangulaire, yeux brumeux cerclés de larges montures. Derrière son dos aux épaules tombantes, certains le traitaient de hibou, on dirait aujourd'hui qu'il préfigurait les

Mignons, mais sans couleurs et sans bruit, comme une machine à répétition que nous nous plaisions, les jours de désœuvrement, à amorcer avec un challenge jamais encore tenté, classer les capitales européennes par densité de population, les packs de rugby par poids total des joueurs, les marques automobiles par nombre d'ouvriers dans les usines de montage, autant de questions incongrues auxquelles Christian répondait avec une précision mécanique suscitant des hourras presque de même nature que les quolibets d'encouragement dont nous l'avions apostrophé la veille, quand son influx peinait à faire se mouvoir les jambes puis le postérieur au-dessus du fil tendu entre des poteaux à un mètre à peine du sol, alors que nous, tête bien faite outre que bien pleine, nous tutoyions le ciel 35, 45, 55 centimètres plus haut.

C'était un peu comme si l'absorption de connaissances empêchait Christian d'accéder à d'autres fonctions vitales. Il accumulait du vain savoir – jusqu'à ce qu'une rentrée, nous constatons son absence. La rumeur nous apprit qu'à force de gavage ses neurones avaient quelque peu débordé.

Christian l'omniscient avait perdu le fil d'or, si précieux mais si fragile, reliant les connaissances au savoir par un subtil tissage ancrant le moi au soi, l'individu au social, l'être au paraître. L'accumulateur avait fondu en fin d'année scolaire. Après une longue convalescence, il avait repris tout doucement le chemin des études dans un environnement plus calme, plus feutré, que nos bruyants bancs publics. Christian avait rejoint l'École alsacienne<sup>20</sup> pour s'y remettre les méninges à l'endroit.

Bien des années plus tard, j'ai retrouvé sa trace. Son cursus officiel ne fait pas état de sa brusque disparition du lycée Rodin, comme si l'implosion n'avait pas eu lieu. Un déni de surcharge, mais une voie

---

<sup>20</sup> L'École alsacienne est un établissement privé laïc du VI<sup>e</sup> arrondissement, fondé à Paris en 1874 par des pédagogues et des universitaires protestants fuyant l'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Empire allemand.

de vie aux pas mal assurés, juriste, courtier, pigiste, chômeur, je n'ai pas donné suite à ma demande d'amitié réticulaire quand il l'eut acceptée. Et je le plains un peu, pauvre tête trop pleine.



## 64. Marie-Noëlle

L'alternance se poursuivait, des études et de l'estive. Souricette, en devenant chaque jour davantage jeune fille et presque femme, se trouvait emmêlée dans des obligations sociales qui parfois la tenaient éloignée de nos amours languissantes durant des pans entiers de la saison balnéaire. Elle me manquait alors, sans doute si cruellement que je meublais ma solitude de la fréquentation d'autres jeunes filles au cœur tendre et aux lèvres humides. Souricette demeurait cependant ma seule amour catalane, et je ne cherchais pas à multiplier les conquêtes, être fidèle dans l'infidélité me semblant un gage fourni à la durabilité de notre union.

Cette stabilité inquiétait d'ailleurs mes parents, qui craignaient de me voir trop tôt, trop jeune, mener la quête d'une stabilité précoce qu'ensuite je regretterais, et m'exhortaient à prendre tout le temps d'encore papillonner.

Mes amours intérimaires, je les promenais, je les exhibais dans les rues du village au grand dam des douairières critiquant vertement dans un langage peu châtié dont elles ignoraient que je le comprenais, et que leur indignation, en somme, flattait l'égo du mâle que je me devenais, le laisser-aller de mes compagnes au corps facilement abandonné. Elles ne duraient que le temps d'absence de Souricette, ou celui de leur location estivale, même si une fois survenue notre séparation, les liens tissés continuaient de frémir par le biais de lettres échangées à des cadences parfois infernales, c'était chaque jour ouvré une nouvelle enveloppe que ma mère me tendait d'un air résigné, toute chaude extirpée de la musette du facteur auprès de qui je me ruinais en timbres.

Il était rare cependant que nos échanges se prolongent au-delà des beaux jours. Les quelques fois où, Paris aidant, je rencontrais l'hiver ou par un automne tardif une de mes compagnes du bord de mer désormais ma concitadine, je fus déçu. Enlacer un corps d'épice, pétrir des hanches brunes entre corsaire et boléro, goûter aux lèvres chaudes tout le sel de la mer, les sensations diffèrent quand octobre a pâli le teint, que de rêches pull-overs couvrent tout l'épiderme et qu'on ne peut atteindre aux boutons du corsage qu'après avoir passé trois barrières de flanelle.

L'année où mon père disparut, celle de mes dix-sept ans, l'intérimaire d'été s'appelait Marie-Noëlle, elle habitait Lyon. Lorsque je reçus une invitation formelle à venir fêter son anniversaire dans la capitale des Gaules, je profitai du désarroi dans lequel ma mère était encore plongée par son deuil trop récent pour obtenir l'autorisation de déférer. La fête était prévue sur un week-end, logement fourni par les parents, retour le surlendemain. Les beaux jours revenaient visiter les coteaux du Beaujolais, l'anniversaire était champêtre, les parents somptueusement logés dans une grande bâtisse au milieu d'un parc immense. J'étais le seul garçon au sein d'une ribambelle de jeunes filles en fleur, autant dire que je ne me privai pas de pavaner à l'envie. Souricette m'avait préféré la stabilité de fiançailles arrangées, il me fallait rebondir.

Mon jeu, alors, pour séduire, était de prétendre savoir lire les lignes de la main. J'avais consolidé durant le trajet en train les rudiments du bagout de la spécialité en lisant scrupuleusement les niaiseries détaillées du Marabout Flash de circonstance. Le temps passait comme miel sur tartine, ces demoiselles attendaient chacune son tour de connaître leur bonne fortune, je jubilais. Quand tout soudain je vis les larmes dans les yeux de Marie-Noëlle, celle qui m'amena et que je délaissais.

Je lui revins alors. Nous eûmes nos moments au chaste cœur buissonnier, puis le père m'entretint, mon passé, mon présent, mes projets, je le sentais soucieux du futur de sa fille, et me voyais, pour



la première fois, en gendre putatif. Je ne me sentais pas, cependant, de devenir Monsieur Marie-Noëlle, quelque beau que fût le parti.

Mon départ le lendemain depuis Lyon Perrache donna lieu à de cordiales mais sobres embrassades – je m'échappais d'un piège que je croyais tendu, invoquant les mânes de feu mon pauvre père pour m'octroyer le droit d'encore papillonner.



## 65. La Voisine

Dimanche soir, ce 10 septembre 1967. Vendredi, mon père a fêté sobrement son 59<sup>e</sup> anniversaire. Il est satisfait que la médecine du travail ait donné son feu vert à une prolongation d'activité jusqu'à 65 ans – l'âge normal de la retraite, pour sa profession, aurait été de 60 ans. La rallonge lui permettra de financer, pour ma sœur et pour moi, des études supérieures, sans sacrifier l'achat de cette résidence secondaire pas trop loin de Paris dont il dit rêver, la quête a commencé dans les alentours de la forêt de Fontainebleau où nous nous sommes rendus ce jour même pour la sempiternelle promenade dominicale. Il a gardé aux pieds ses bigatanes, les espadrilles noires à longs rubans, semelles de corde, dont il nous a appris à les nouer comme on sait faire dans le Vallespir, ni trop tendues ni trop lâches, juste la bonne tension pour les pas de sardane.

Demain, rentrée des classes, ma première au lycée Louis-le-Grand, hypotaupe, classe préparatoire aux concours d'entrée dans les grandes écoles d'ingénieurs, c'est la voie qu'il m'a choisie en prétendant que la décision était la mienne. Il faut être en forme pour un lever assez tôt pour rejoindre à l'heure dite un établissement que je ne connais pas dans un Quartier latin que je ne fréquente pas encore. Je me suis donc retiré dans mes quartiers relativement de bonne heure. La tête sur le traversin je somnole déjà quand soudain, sans frapper, ma mère ouvre tout grand ma porte, m'apostrophe, me houspille – Viens vite, ton père va mal, il lui faut de l'aide.

Dans le salon-salle à manger, je le vois au creux du fauteuil transat gris, bouche ouverte, langue à moitié pendante, gargouillis comme s'il étouffait, puis plus rien. Ma mère est au téléphone avec le médecin de garde. Elle entend une clé qui, sur le palier, fait tourner une serrure, me dit : La voisine est rentrée, vite, va la chercher, dis-lui que l'on a besoin d'elle !

La voisine, nous ne la fréquentons pas, en fait. Mais nous savons qu'elle est une femme de cinquante ou soixante ans, qu'elle est docteur en médecine, travaille dans un hôpital, vit seule – le concierge est bien renseigné et il nous a à la bonne, jamais avare de renseignements qui peuvent être utiles. La porte s'est refermée sur le médecin rentrant sans doute de sa garde du dimanche, je sonne. Le docteur Congy m'ouvre, elle a encore sur le bras l'imperméable qu'elle vient d'ôter, les nuits commencent de fraîchir même si, formellement, l'été n'est pas fini.

Elle entend mon bref rapport, dit « Allons voir ». Arrivée devant le fauteuil, elle se penche un peu sur mon père, on dirait qu'il dort, plus de ces gargouillis si inquiétants de tout à l'heure. Un court instant aura suffi pour l'examen. À ma mère qui incertaine attend le verdict d'Esculape, elle enjoint : « Aidez-moi à le porter sur le lit ». Les deux femmes transbordent les 80 kilos inertes jusqu'à la chambre, ce n'est qu'une fois leur fardeau installé à la mi-temps de la couche matrimoniale que le docteur Congy émet son jugement. Tout est fini...

Ma mère encaisse le choc sans trop laisser paraître. Elle se préoccupe du médecin de garde qui devrait bientôt arriver, pour rien. Le docteur Congy précise que son confrère devra faire les constatations d'usage, elle, praticienne hospitalière, ne peut exercer en médecine de ville. L'on m'envoie donc au bas de l'immeuble réceptionner l'homme à la sacoche.

Lorsque nous remontons, le docteur Congy est reparti de l'autre côté du palier, son huis est clos. Commence alors la litanie des coups de fil, des proches qui viennent en milieu de nuit partager la douleur. Je ne crois pas avoir ensuite jamais revu notre voisine. Quant à la rentrée, elle me fut décalée de plusieurs jours.

## 66. AJS

La disparition de mon père affecta aussi bien notre vie sociale que notre vie familiale. Son engagement de longue date dans le syndicalisme nous valait autant de grandes et petites entrées que d'échanges bilatéraux entre familiers de l'avenue du Maine.

C'est ainsi que, samedi après samedi, je me familiarisais davantage avec les arcanes du pouvoir issu du Plan Marshall<sup>21</sup>, admis au plus près du saint des saints, le bureau du Secrétaire général, au début c'était Robert Bothereau, un long nez toujours pressé, puis André Bergeron, celui-là, je l'aimais moins, rasé de très près, il avait l'air trop poli pour être vraiment combatif, les joues et le menton ripolinés au vétiver.

Aux permanences du samedi matin, il y avait de la pipe et de la moustache dans l'air.

J'ai connu, en fait, tous les secrétaires généraux du Syndicat des journalistes que mon père avait contribué à créer, depuis André Viot, que nous visitâmes dans sa maison forestière après son exil de Paris vers Sedan, rédacteur en chef de l'Ardennais, un de ces quotidiens régionaux dont la qualité n'a pas empêché le phagocytage par des groupes plus soucieux de pouvoir que de liberté d'opinion, jusqu'à Jean-Michel Grunebaum ou Roger Michaud, tous de véritables héros de guerre, des héros d'une simplicité telle que mon cœur d'enfant, puis d'adolescent, n'éprouvait nulle timidité à leur toucher la main, nulle fierté à leur avoir tiré les basques.

Quand mon père ne fut plus là, comme ma mère n'avait pas eu la même constance que lui dans le militantisme, obligée qu'elle fut de

---

<sup>21</sup> La confédération Force Ouvrière avait été créée par scission en 1947 comme contre-pouvoir à la CGT.

désert sa profession vers la fin des années cinquante du siècle passé pour nous élever en lieu et place d'une jeune fille au pair défectueuse, les contacts avec les pontes du 198 avenue du Maine, l'ancien Palais d'Orléans, se firent plus rares.

Une occasion cependant se présenta.

J'avais abandonné la filière grandes écoles, m'étais inscrit en faculté de Droit et Sciences Économiques, fréquentais assidûment la rue d'Assas. J'avais aussi, ébloui par les fulgurances soixante-huitardes qui m'avaient fait découvrir la force de la rue et celle du peuple quand il l'occupe, rejoint les Jeunesses communistes, sous l'influence de l'aura de nos voisins du neuvième, dans une sorte de révolte posthume et facile contre la volonté d'un père qui dénigrait si fort l'engagement matrilinéaire que je n'osais avouer mes jeudis après-midi passés à dévorer de vieux numéros de la Vie Ouvrière dénichés sous le lit, dans la chambre de mes grands-parents.

Je sortais justement d'une assemblée d'information du Syndicat étudiant, organisée mais tournant court dans le grand amphithéâtre.

La séance avait été interrompue par l'irruption d'une dizaine de vociférants casqués, foulardés, barre-de-ferrisés, accusant pêle-mêle direction et adhérents de trahison collaborationniste, cassant tout ce qui semblait pouvoir leur résister, bancs, tables et quelques cranes, au nom d'une Alliance des Jeunes pour le Socialisme dont je n'avais jamais entendu parler mais qui visiblement ne faisait guère confiance à la coexistence pacifique pour porter les couleurs de la Révolution permanente. Évacué tant bien que mal, je me rentre dépité au logis, juste à temps pour apprendre de ma mère que le devoir nous appelle auprès du Secrétaire général du Syndicat des journalistes, pour le remercier de l'aide et de la solidarité des camarades dans ces moments difficiles.

Armand Jean Capocci, le fils d'Oreste, nous reçoit Avenue du Maine. À peine sommes-nous arrivés que le rejoignent deux grands adolescents, ils font comme moi de la mobylette, ont leur casque à la main. Fort polis, fort aimables.

Ces deux-là, avant de s'éclipser, expliquent juste qu'ils étaient passés voir leur père pour lui rendre compte que, comme convenu, avec leurs copains de l'AJS, ils avaient semé le souk dans la réunion cryptostalinienne de la rue d'Assas, ces moutons apeurés ne sont pas près d'oublier la leçon.

Le père écoute, hoche d'acquiescement, congédie ses fils et revient vers nous, vers moi qui sens encore le vent destructeur de ses rejetons, mais bien sûr n'en souffle mot, on sait se tenir.





## 67. Dessinateur

Nous fréquentions moins les collègues de travail et leur famille que les pontes du syndicat, pour des raisons avant tout de dispersion géographique. Mon père occupait, depuis le milieu des années cinquante, le poste prestigieux de rédacteur en chef d'une revue rattachée à la sécurité sociale, intitulée Travail et Sécurité. L'équipe était nombreuse, entre journalistes et dessinateurs, mais tout ce beau monde s'éparpillait le soir venu dans des logements rarement proches du nôtre, échelonnés sur les multiples couronnes de la région parisienne.

Une exception cependant, celle de François Queuille, dessinateur de grand talent, qui habitait un immeuble bourgeois de la rue Gassendi, à quelques pas de notre Boulevard Saint Jacques. Le dessinateur était un peu plus jeune, les deux s'entendaient à merveille, si j'en crois le nombre de dîners que nous avons échangés. Ceux dont je me souviens avaient lieu rue Gassendi. Nous nous y rendions à pied et en procession les soirs de week-end, Linda nous accompagnait, elle était bienvenue chez les Queuille.

Les Queuille, c'était le père, la maman, Jacqueline, brune coiffée en chignon, élégamment maquillée, petite quarantaine en fin d'années soixante, et deux enfants. L'aîné, Jean-François, un peu plus âgé que moi, sportif, détenteur d'un tourne-disque avec microsillons consacrés aux héros américains du rock'n'roll, c'est dans sa chambre, assis à même le sol autour du pick-up, que j'ai découvert Paul Anka, Elvis Presley, Buddy Holly et Chuck Berry. La parité était de mise, avec ma sœur, et celle de mon hôte. Sophie, toute blonde queue-de-cheval, toute frêle, on aurait dit qu'elle cachait une sorte de fièvre au fond du bleu de ses yeux sous des pommettes un peu saillantes, d'un

chouïa ma cadette, Sophie dont je me suis demandé au fil de toutes ces années si j'avais envie de tenter de la séduire, et comment m'y prendre.

Mon père disparu, François Queuille, passée la période idoine de deuil, nous réinvita. Une fois. Nous étions là, les enfants désormais adolescents, la plus jeune, ma sœur Cécile allait sur ses 15 ans, j'étais presque décidé à prendre la main de Sophie, quand tout soudain la porte s'ouvre, ma mère, impérieuse – Prenez vos affaires, on rentre. Elle nous expliqua ensuite la jalousie de Jacqueline, soupçonnant son époux de se laisser aguicher par la veuve de fraîche date, des mots trop hauts, rupture.

C'en était fini des rêves de Sophie et des 45 tours. Plus tard, je travaillais, cadre frais émoulu des écoles et du service militaire, je croisai Jacqueline dans les couloirs du métro, station Montparnasse, on y change, on y descend. À peine le temps pour elle de me dire, c'est trop bête, cette bouderie, comment va ta mère, François a l'âge de la retraite, nous irons dans le Jura, Château-Chalon, une vieille ferme, à retaper ; que les portes claquèrent, elle sur le quai, moi dans la rame.

Quelques mois passent. Un jour que je remplaçais ma collègue, chef du service des prêts immobiliers, je vois passer un dossier de demande au nom précisément de François Queuille. Le Conseil avait délibéré, la demande était acceptée, le dossier me venait pour signature de la notification.

Pourquoi ne pas forcer le destin ? La demande fournit un numéro de contact au préfixe jurassien, j'appelle, prérogative du chef à ligne directe. Les sonneries sont longues, enfin François répond. J'explique qui je suis – il avait reconnu ma voix, celle du fils de son patron d'ami, il pleure, cela s'entend, trouve le courage de me remercier de l'avoir prévenu, dit qu'il a mis longtemps à répondre car sa jambe lui fait mal et les couloirs sont longs, artérite. Nous raccrochons sans autre, lui ému, moi perplexe. Je ne sais pas si j'ai bien fait ou pas d'ainsi éveiller un émotif.

Une semaine plus tard, je vois passer un nouveau dossier au nom de François Queuille. C'est Jacqueline qui demande à toucher le capital dû au décès de son mari. Je lis dans le dossier que François s'est effondré le jour même où je l'ai contacté. Je n'ai rien dit à ma mère, et je n'ai pas appelé Jacqueline.



## 68. Le Douanier

Je n'ai en fait guère de souvenirs articulés de mes années d'études après le baccalauréat, ou après la mort du père, les deux événements sont concomitants dans ma mémoire affective. Pourtant, elles auront duré longtemps, ces années universitaires et assimilées, de 1967 à 1974, c'est plus long que le collège et le lycée de maintenant réunis. Comme si cette période n'avait représenté qu'une transition sans saveur propre, la salade mal assaisonnée qui sépare le plateau de fromages de celui des desserts.

Quelques morceaux pourtant fichés entre les dents. Celle-là croisée au restaurant universitaire qui voulait devenir sage-femme et aurait bien aimé pratiquer avec moi l'art de la maïeutique, elle m'attira chez elle me présenter à sa mère, cela me fit fuir. Ou bien ces douces soirées de mai 1968, passées sur les toits du lycée Louis-le-Grand à regarder voler grenades et pavés. Voire ces passages éclair en doctorat de sciences économiques avec une thèse entamée sur les théories de Michał Kalecki, un économiste polonais marxiste, j'avais parié sur le fait que pour mon directeur de thèse, lui-même polonais émigré de fraîche date, le drapeau primerait sur l'idéologie, et j'avais eu raison. Rien de bien marquant, de bien durable. Cela est sans doute dû en partie au fait que je pratiquai très tôt la vie d'étudiant salarié, me tenant éloigné des amphithéâtres où des centaines de têtes pensantes agglutinées attendaient avec impatience les after qui les égayeraient dans les bars du Quartier latin.

Une exception cependant, un collègue de Sciences Économiques, dont le hasard m'avait fait me rapprocher à l'automne 1968, j'ai assisté à un ou deux cours magistraux en début tardif d'année scolaire, nous nous étions par hasard assis côte à côte. Jean-Michel est très grand, filiforme, une peau de pêche, je doute qu'il ait eu besoin de se raser. Une voix posée, un

langage soutenu, ce qui était déjà assez rare pour retenir mon attention, une conversation aussi variée qu'intéressante. Nous nous sommes fréquentés sans discontinuer jusqu'à mon départ pour Genève près de neuf années plus tard, un bail !

La famille de Jean-Michel, il la rattachait à Bedous, dans les Hautes-Pyrénées. Comme il n'avait ni l'accent, ni la stature, ni la patronymie d'un Béarnais, il s'appelait Philippeaux de famille, j'en déduis que le terroir était maternel, la rencontre des ascendants, Bedous et Enghien-les-Bains, c'est un sacré écart, tint à la profession du père, douanier.

Jean-Michel avait d'ailleurs pour ambition de devenir douanier, lui aussi. Il y parvint sans peine, des recherches menées des décennies après notre perte de vue me l'on fait identifier comme grand directeur des douanes, en Normandie, à Paris, même en Bretagne – une coupure de presse archivée le montre présidant une réunion sur l'île de Groix, il avait si peu changé, mince, toujours, toujours grand, ces mains incroyablement longues rattachées à des poignets si fragiles que l'un d'eux se brisa un jour que, lors d'une sortie en rallye, il se jucha sur un tabouret qu'il fallait maintenir en sautant pour franchir la ligne aux points promis et trébucha de toute sa hauteur sur un asphalte trop ferme.

Lorsque j'identifiai ce parcours exemplaire, il venait de partir en retraite – soit l'administration ne lui fit pas suivre le message qu'alors je lui adressai, soit il jugea inopportun d'y répondre. Me restent donc seulement des souvenirs presque cinquantenaires, y compris cette excursion d'une semaine décabriste en Alsace, pour laquelle Gwenaël à peine ingambe nous avait été confiée par Monique retenue par je ne sais quelle tâche. Les regards soupçonneux de certains aubergistes devant ce couple de jeunes hommes avec un bébé nous réjouissaient en silence, surtout éviter tout esclandre justifiant un appel à la maréchaussée.

Jean-Michel est donc mon seul souvenir des années d'études dites supérieures – et un regret de plus, d'avoir laissé se briser un fil de cette classe.

## 69. Véronique

Véronique, c'est l'épouse de Jean-Michel Philippeaux. Ou plutôt, Véronique est devenue l'épouse de Jean-Michel Philippeaux, et ce ne fut pas tout à fait par hasard.

Fondamentalement, Véronique était une assistante de laboratoire chez Nestlé France, siège social Courbevoie, là où Monique avait dû à l'entregent de l'oncle André d'être embauchée dès notre mariage célébré.

Monique se liait facilement d'amitié avec celles qui fréquentaient son lieu de travail. Il faut dire que Véronique avait de quoi plaire. Célibataire, de grandes lunettes, des cheveux mi-blonds, mi-bouclés, un joli sourire à denture impeccable, comme une mouche sur la pommette gauche, et surtout une timidité exceptionnelle.

Nous nous étions rencontrés deux trois fois avant que, c'était vers l'automne 72, une autre collègue, celle-là officiant au saint des saints, à Montreux, siège mondial, avec qui Monique avait sympathisé lors d'une visite faite à la succursale parisienne, nous suggère de venir lui rendre visite sur les bords du Léman.

Une telle invitation ne se refuse pas. La Suisse, ce n'était pas encore la terre promise, mais déjà une destination mystérieuse, avec son Franc fort, ses hautes montagnes, ses chocolats et ses filets de perche. D'autant que la collègue peut nous héberger, aucun souci, la maison est vaste. Monique propose à Véronique de nous accompagner, et au dernier moment suggère à Jean-Michel de se joindre à la bande – elle avait pris soin de vérifier auprès de notre hôtesse que la venue de quatre visiteurs au lieu des deux, puis trois initialement annoncés ne créerait pas de difficultés.

Jean-Michel est d'accord, les présentations sont faites, Jean-Michel, Véronique, Véronique, Jean-Michel, ils sont partis pour un peu plus de 500 kilomètres d'excursion sur la banquette arrière de notre vieille 404.

Arrivée sur les hauteurs de Montreux, accueil chaleureux de Mlle Grob. Je ne me souviens plus du prénom de la chimiste helvète. Son nom, par contre, m'est resté, même patronyme que celui du gardien de la Nati, l'équipe nationale suisse de football, qui, quelques semaines plus tard, devait encaisser cinq buts contre l'Allemagne de l'Ouest, la coïncidence m'aura marqué.

Soirée fondue, le fendant coule à flots, les joues s'empourprent un peu, les verbes sonnent fort, la joie est là. L'heure vient cependant de l'extinction des feux. Allocation des chambres – Monique et moi avons la nôtre, Mlle Grob se retire dans la sienne, et il en reste une pour Véronique et Jean-Michel. Un grand lit, bien confortable. Comment, vous n'êtes pas en couple ? Désolée, toutes mes confuses, j'aurai mal compris...

Est-ce la chaleur de la raclette, l'intimité du voyage sur la même banquette arrière, le souci de ne pas déranger, Jean-Michel et Véronique, aussi timides l'un que l'autre, disent de concert – c'est lui qui articule à peine les paroles, elle déglutit en opinant – Ça ne fait rien, on va s'arranger...

Ils s'enferment donc derrière le huis abritant le grand lit. Je m'amusais à me représenter les embarras du grand dadaï et de la pucelle putative – l'on est coquin, voire cynique à l'âge que j'avais, imaginant l'un en chien de fusil sur une carpe trop étroite, l'autre enfouie toute vêtue sous une couette carapace.

Le lendemain, nos deux néophytes en cohabitation sont tout sourire au petit déjeuner, si à l'aise que nous n'osons pas nous enquerir de leur nuit. Elle dut être bonne, car six mois plus tard ils étaient fiancés. Merci, Monique !



**III**

**ROND DE CUIR**



70. Le Directeur .....	221
71. Mademoiselle Poulain .....	225
72. Psycho.....	227
73. Kpassou Koué .....	231
74. Diopoh Opodio .....	233
75. L'Actuaire.....	235
76. Le Chef.....	239
77. Louise .....	243
78. Bourgogne.....	247
79. L'Amante .....	249
80. Le Transfuge .....	253
81. Le Rédacteur .....	255
82. Le Transitaire.....	259
83. Nouvel.....	261
84. La Chiourme .....	263
85. Combien de Divisions ?.....	265
86. Au fond du couloir.....	267
87. Généralisation.....	269
88. Maria.....	271
89. Pains d'épices.....	275
90. Anaïs .....	277
91. J'aurais voulu... ..	279
92. La Grutière .....	281
93. JPC.....	283
94. Myriam .....	287
95. Secrétaires.....	289
96. La Motarde .....	291

97. L'Alsacienne .....	295
98. L'ex-belle-sœur .....	297
99. CGT .....	299
100. La Sous-Préfète .....	303
101. D'autres motardes .....	307
102. L'Assistante sociale .....	309

## 70. Le Directeur

Le décès du chef de famille avait contraint ma mère à ouvrir son carnet d'adresses pour me dénicher dès les vacances de Noël 1967 une vacation de quinze jours dans un quotidien, Liaisons Sociales, où je devais déblayer les archives en débarrassant d'étagères encombrées tous les exemplaires surnuméraires de chaque numéro paru. Rien de plus simple pour un bachelier, et le rédacteur en chef me laissa tranquillement m'acquitter de la tâche ainsi clairement définie sans jamais pointer le nez dans mon cabouin de grand nettoyeur au long des deux semaines de l'opération.

Quand il vint le dernier jour me remettre ma maigre paye, il lui fut impossible de masquer une grimace de désillusion. J'avais à peine effleuré le quart des rayonnages, tant j'avais mis de zèle à lire de fond en comble chacun des numéros voués à mon pilon, fasciné par ce monde que je découvrais et qui depuis n'a cessé de m'enserrer, celui des relations professionnelles.

Mon premier job étudiant exerça donc une influence considérable sur mon devenir. Il en alla de même du second, prévu pour le mois de juillet 1968, pour, toujours grâce à ma mère et à l'influence tentaculaire des héritiers du Plan Marshall, officier en tant que Lecteur au courrier dans le service des prestations de la Caisse de Prévoyance du Personnel des Organismes sociaux et similaires, la CPPOSS, on disait, selon les locuteurs, « c'est-peau-ce » ou « c'est-pépé-aux-S.S » ». Les événements de mai-juin 1968 se sont terminés à temps pour prendre pied dans l'entreprise à l'heure dite de la date prévue. À la fin du mois, je me suis encore plus réjoui des grèves de mai et juin, en constatant que le montant au bas de ma feuille de paye était de moitié plus élevé que celui annoncé dans mon contrat initial.

Je suis donc entré dans le monde de l'entreprise le 1<sup>er</sup> juillet 1968 par la porte de cette CPPOSS qui ne m'a guère quitté pendant les dix années à venir – un peu plus qu'un job d'été.

Comme toute entreprise humaine, la CPPOSS avait son capitaine, on disait Directeur. Il était alors jeune, barbu, portait beau et fringant. On l'appelait Monsieur Couté, il occupait un immense bureau au premier étage d'un immeuble haussmannien de l'avenue Franklin Roosevelt.

Même si nos effectifs étaient modestes, quelque 200 employés, il régnait à la CPPOSS une hiérarchie sans faille au long des cinq étages reliés par un superbe escalier de marbre, rampe torsadée de fer forgé dans la plus pure tradition d'un Art nouveau anticipé. Pour le grouillot que j'étais, à peine mieux payé selon la convention collective que le personnel de nettoyage, il fallait avant d'atteindre au Directeur franchir des herses de grands chefs, chefs, petits chefs, sous-chefs, de divisions, de services, de sections et d'employés, principaux ou ordinaires, en si grand nombre que je mis des mois avant d'approcher Hervé Couté.

J'ai cependant choisi d'ouvrir avec lui ce chapitre, puisqu'il était à la barre du navire à partir duquel j'ai pu naviguer loin des côtes de la banalité.

M. Couté était un homme raffiné. Il savait gérer la Caisse avec une efficacité humaine, évitant les conflits dans cette ruchette où une bonne partie des ouvrières étaient entrées sous couvert de telle ou telle protection, en d'autres lieux antagoniques tant les syndicats français recèlent de nuances. Il travaillait, mais aimait le plaisir. À chaque occasion calendaire, fête carillonnée ou tenue d'un conseil d'administration, il savait convier ses cadres autour d'une flûte de vrai champagne et de miniatures de chez Lenôtre.

Il m'a un peu servi de modèle, et je me suis même persuadé, par mon internationalisation à laquelle il avait contribué en soutenant fortement ma candidature à Genève, être devenu son égal, au point de lui demander, un jour de réunion dont j'étais l'hôte et lui

participant, si le fait de s'être rasé la barbe correspondait, comme cela eût pu être mon cas, à une confiance enfin acquise dans ses capacités et le brillant de son avenir.

Sa réponse cependant me fit comprendre que lui et moi n'étions toujours pas du même monde. La barbe rasée, me dit-il, c'est parce que s'y mêlaient désormais trop de poils blancs ou gris, cela le vieillissait...





## 71. Mademoiselle Poulain

Pour mes fonctions estudiantines, je relevais directement de l'autorité de Mlle Poulain, Hélène pour ceux qui, la connaissant de plus longue date, s'autorisaient à l'appeler par son prénom. Elle avait bien passé la cinquantaine et reçu son bâton de maréchal avec ce poste de chef-adjoint de service du haut duquel elle supervisait le processus d'octroi d'une pension aux anciens agents de la sécurité sociale ou, comme dans le cas de ma mère, aux veuves ou veufs d'iceux.

Alors que, pour mes nouveaux collègues de travail, une sorte de respect à mon égard commença de percer lorsque, calculant les droits maternels, ils eurent connaissance du salaire de mon père – à cette époque, un rédacteur en chef de presse écrite nationale gagnait apparemment fort bien sa vie –, le déclic se fit pour Mlle Poulain lorsqu'elle se persuada avoir entendu ma mère haranguer les clients et les camarades dans le hall des Galeries Lafayette lors des grèves de 1936. Même si ma mère, que j'interrogeai, me dit n'avoir aucun souvenir de cet épisode de son action syndicale, je ne démentis pas sur ce point le chef-adjoint de service, qui dès lors m'eut à la bonne.

De toute façon, je n'étais pas un mauvais élément, et Mlle Poulain se félicitait de ma contribution parmi ses ouailles dont son œil débonnaire encadrait les activités.

Car Mlle Poulain était borgne. La CPPOSS, en fait c'était un peu la cour des miracles. Une gestion à orientation syndicale permettait d'y accueillir plus que le quota requis de handicapés de corps, d'esprit ou simplement de la vie, sans discrimination à l'embauche ou à la promotion entre la poliomyélitique, l'hémophile handicapé moteur, la secrétaire au bec-de-lièvre, le garçon d'étage à la trop grosse tête, les éternels étudiants africains en renouvellement de permis de séjour, les veuves éplorées ou les épouses abandonnées.

Tout ce petit monde cohabitait sans véritable heurt ni friction. Pour le service des Prestations, il s'agissait d'une cinquantaine d'agents, répartis sur deux étages, quatrième et cinquième. C'est au quatrième que l'on m'avait affecté, en charge d'inscrire sur la jaquette de dossiers cartonnés le nom des demandeurs de pension, et de leur réclamer sans attente les pièces qui, à ma première vue de néophyte, pouvaient manquer à leur dossier – acte de naissance, formulaire non signé, pas d'identité bancaire...

Nous étions, avec mes collègues plus hauts gradés, chargés de décider des droits. La cheville ouvrière de la maison, celle dont la performance décidait de l'image de marque, donc de l'utilité sociale. La Direction traitait par conséquent notre collectif avec le maximum d'égards, et nous ne manquions d'aucuns moyens matériel ou humain pour agir vite et bien. Les journées de travail passaient ainsi agréablement, sans surcharge, et la cérémonie hebdomadaire des statistiques, par laquelle Mlle Poulain transmettait à qui de droit le bilan de l'œuvre accomplie, montrait en général que nous étions à jour du traitement des demandes reçues, ce qui, le décompte s'effectuant le vendredi après-midi, justifiait qu'entre ce constat et le retentir de la cloche de sortie des bureaux s'installent des moments de détente durant lesquels Mlle Poulain se laissait gentiment chahuter par des subordonnés heureux de travailler près des Champs Élysées et d'y être bien payés.

Je n'ai pas vu Mlle Poulain en dehors de sa blouse bureaucratique à fleurs avant que, sa retraite ayant sonné et mon départ de France étant proche, nous ne nous redions avec Monique à Concarneau où elle s'était retirée chez son frère, lui aussi célibataire, pour leur présenter Gwenaël alors âgée d'un an.

Une photo prise par je ne sais plus qui de sa famille bretonne immortalisa l'instant. Hélène – jamais je ne me suis risqué à l'appeler aussi familièrement – y sourit sans retenue, tenant Gwenaël haut contre son cœur et face à l'objectif, comme elle tenait naguère le registre de statistiques faisant la fierté du Directeur.

## 72. Psycho

Je n'étais pas le seul étudiant fréquentant la CPPOSS à des fins alimentaires. Il y eut le camarade Guichenev avec qui je siégeai au service des Prestations l'été 1968, comme le 69. Ce midi de juillet 1969, rue Bayard déserte, nous nous hâtons vers le bistrot du coin, poivrons farcis au menu, un petit homme traverse la route, direction les studios de la radio RTL, c'est Jacques Duclos. Tous deux spontanément d'applaudir, cela résonne si fort entre les immeubles qu'il entend, nous fait signe et nous décoche un de ces sourires carnassiers dont il avait le secret. Puis, un peu plus tard, cette même année, avec Monique, nous l'avons véhiculé (Guichenev, pas Papa Duclos) jusqu'au Bourgneuf d'où il était originaire. C'était sur la route de la Bretagne, entre Laval et Vitré, arrivée vers les dix heures du matin, ses grands-parents nous accueillent à grands pots de rillettes et terrines de pâté.

Tout cela mis bout à bout reste un peu court pour remplir un chapitre.

Heureusement, il y avait aussi Paulette. Paulette Pinault, étudiante en licence de psychologie. Pour elle, il ne s'agissait pas d'un job d'été, mais d'un vrai gagne-pain pour lui permettre de poursuivre ses études. Elle accédait à la dernière année de licence, et connaissait toutes les ficelles de la maison. C'est grâce à Paulette que je me suis rendu compte que la cantine en sous-sol restait ouverte une fois les tables débarrassées du repas de midi pour servir de lieu de rencontre aux assoiffés de liquide et de nouvelles.

Nous avons donc passé de longues heures dans une salle presque pour nous tous seuls, l'employé ordinaire n'osait pas trop s'éloigner du regard de ses chefs, avec pour seul témoin la cantinière qui nous

avait servi nos bières, à discuter non pas pour refaire le monde, mais pour comprendre comment il s'agençait. Paulette m'a beaucoup appris sur Jung, Karl Gustav, son préféré. Je me délectais dans l'inconscient collectif, entouré d'archétypes, soucieux de psychopathologie et de vie quotidienne, à déchiffrer des rêves que pour elle j'avais commencé à noter, y compris celui-là, qui la flatta et la dérangerait en même temps, où je la voyais, nimbée d'un rouge éclatant, guider les chevaux d'un char céleste.

Nos échanges étaient intenses, mais purement platoniques. Jamais le moindre geste ou la plus simple pensée qui pût prêter à confusion. Paulette était mon mentor, pour la première fois peut-être j'avais en face de moi quelqu'un de hasard dont je me nourrissais à la simple présence. C'est donc sans gêne ni ambiguïté que vers la fin août 1969, j'amène Monique, avec qui je passais quelques semaines catalanes, visiter Paulette à Salau, dans l'immense camping où elle m'avait dit devoir séjourner près de Tarragone.

Nantis d'un numéro de quadrat et du nom de l'allée, nous dénichons Paulette qui vient vers moi en tenue de bain, bras ouverts, sourire en avant. Il faudrait ne jamais chercher à revoir une statue dont on a changé le piédestal. Hors notre cave de la CPPOSS, la Paulette que je vois n'a plus rien de l'aura solennelle que son savoir lui conférait. Elle est devenue, au lieu d'une prophétesse, maîtresse des rêves et de l'inconscient, une fille mi-rouge mi-hâlée, en maillot de bain deux pièces, tissu éponge à rayures qui souligne bien l'anguleux de son absence de formes, ses cheveux aplatis par l'eau et le sel n'ont plus rien de la couronne formidable naguère enserrant de boucles indomptables son front qui, désormais, m'apparaît trop étroit pour contenir tout le savoir que je souhaitais encore pouvoir en extraire.

Paulette à la plage, c'est comme cette influenceuse japonaise qui, si lascive dans ses postures du TikTok en nocturne, devient petit sac d'os en se filmant au bord d'une piscine, ou cette enfant que vous aimiez une année vos douze ans, elle en avait onze, mais un cycle plus

tard, alors que la moustache a commencé de vous pousser, que vos treize ans s'affirment en sève qui s'exprime, elle, ses douze ans ressemblent fort aux onze, petite fille que vous ne reconnaissez même pas, elle en pleure. Paulette désacralisée, je me retrouvais seul à déchiffrer mes rêves.



## 73. Kpassou Koué

La CPPOSS accueillait donc les étudiants aux études et les étudiants travailleurs, mais aussi les travailleurs étudiants, ceux qui, sans carte universitaire, n'auraient peut-être pas eu accès à un titre de séjour valant permis de travail.

Le service des Prestations comptait deux de ces spécimens, tous deux ivoiriens, et tous deux ayant largement dépassé la date usuelle de péremption pour un statut étudiantin.

Le premier que je rencontrai, parce que nous œuvrions au même étage, s'appelait Kpassou Koué. Du moins était-ce le nom qu'invariablement il fournissait à qui s'en enquêrait. Nous autres du premier cercle l'appelions Kpassou, pour Mademoiselle Poulain, c'était Monsieur Kpassou, je ne sais pas trop à quoi servait son Koué. Kpassou prétendait suivre des études de mathématiques avancées en faculté des Sciences, ce qui l'avait fait considérer comme qualifié pour calculer des droits à pension.

Imaginez un géant, un peu comme Omar Sy, avec les épaules si possible encore plus carrées, et surtout un visage sans tous ces arrondis dont on dit qu'ils adoucissent les traits. Kpassou de face semblait avoir revêtu un masque traditionnel taillé à la machette dans un billot d'ébène qui parfois, quand il fermait les yeux pour se concentrer sur la tâche que lui imposaient les règlements du séjour en France des étrangers, paraissait tout droit sorti du catalogue d'une Exposition universelle vantant les beautés et les mérites de la colonisation africaine.

Et puis tout soudain le masque s'animait, souvent en un rire homérique, toutes dents dehors, et il venait vers Mademoiselle Poulain, témoigner du respect et de la reconnaissance envers sa

bienveillante fêrûle. Il l'enveloppait tout entière dans ses immenses bras pour un câlin de bureau dont l'autre faisait semblant de s'offusquer tout en rosissant de plaisir d'être ainsi empaquetée.

Car Kpassou était fondamentalement un bon géant. Au point de donner sa chemise ! Un jour que j'admirais le sarrau jaune et noir, orné de palmiers, vastes manches courtes au coude, encolure en V ornée de broderies qu'il avait revêtu un jour de canicule, il ne dit rien. Mais le lendemain, il me faisait cadeau de la chemise lavée, repassée, lavandée, car il savait qu'elle me faisait envie. Cet ornement, on aurait pu en mettre trois comme moi à l'intérieur, je l'ai passé à Monique, qui pendant des années l'a porté comme robe d'intérieur. Il tombait un peu en charpie quand les boubous à la gabonaise vinrent prendre sa relève.

Parfois cependant, le géant s'emportait un peu. C'était souvent lorsque tout soudain son compatriote du cinquième étage s'en venait le titiller en Malinké. Les chevaux sur lesquels ces deux-là montaient étaient toujours très vifs et très grands. Il y avait des roulements d'yeux, des claquements de langue et des éclats de voix à faire trembler les vitres, jusqu'à ce que par miracle la sonnerie de débauchage interrompe l'esclandre avant qu'elle ait pleinement dégénéré.

Je n'ai jamais su vraiment sur quoi portait la querelle. Un tiers m'a soufflé que cela tenait de désaccords sur la politique intérieure ivoirienne, mais ce qui m'a frappé, c'est la parfaite orchestration du début des hostilités : assez tôt pour permettre à chacun de monter sur ses ergots, assez tard pour que la cloche y mette fin avant qu'aucun irréparable n'ait été commis.

C'est sans doute aussi cela, la sagesse africaine.



## 74. Diopoh Opodio

Le trublion perturbant régulièrement la quiétude somnolente de notre quatrième étage se faisait appeler Diopoh Opodio. Ses proches dont nous étions, tous employés sur le même navire, le surnommaient Diop', Mlle Poulain lui donnait du Monsieur Dopoh, en se ridant le front par signe de réprobation à chacune de ses intrusions.

Diop' aurait pu personnifier l'anti-Kpassou. Petit, svelte et presque frêle, le visage rond, juste quelques scarifications à peine visibles à hauteur des pommettes pour souligner son appartenance africaine en ligne directe, sans détour esclavagiste par une île caraïbe ou de l'océan Indien. Je n'ai jamais trop su ce qu'il était censé étudier en France, l'interprétation qu'il en donnait fluctuait au fil des trimestres, peut-être en était-il encore à chercher sa voie au travers du fatras des sciences dites humaines.

Il habitait Montgeron, une commune de la couronne parisienne, où si j'en crois Internet – et pourquoi ne le croirais-je pas – le patronyme de Diopoh est solidement implanté, sans doute a-t-il fait souche. Lorsque je l'ai connu, il officiait en blouse blanche à vérifier et rectifier les hésitations ou incertitudes d'une informatisation encore balbutiante, sous la houlette d'un chef que nous retrouverons dans quelques pages, Michel Auzillaud qu'insolamment il surnommait Zoziou – car l'insolence, c'était un peu la marque de fabrique de Diopoh Opodio.

Sans doute faut-il y voir le stigmate d'une sorte de souffrance à végéter dans un coin paperassier, loin des rêves de conquête qu'un Rastignac ivoirien enfouissait à chaque jour sans gloire un peu plus profond dans sa poche, le mouchoir par-dessus. Cette insolence qu'il

ne savait ni ne voulait réfréner lui a probablement coûté une carrière, si modeste fût-elle. Car, en dépit des années qui passaient et des premières torsades blanches qui pointaient dans ses boucles courtes, Diopoh ne progressait pas en grade au-delà des quelques échelons accessibles du fait de la seule ancienneté. Pourtant, le diable était brillant quand il le fallait, capable comme peu d'autres de dénouer un imbroglio administratif masquant la réalité des droits à pension d'un employé dont le parcours atypique retardait la juste appréciation de ce qui devait lui revenir.

Lorsqu'une décision amena Kpassou à quitter notre sérail, j'étais parvenu au faite de ma carrière française, chef de service régissant les destinées des quatrième et cinquième étages. Je décidai de prendre les préjugés à rebrousse-poil, et d'affecter Diopoh au poste de son compatriote. Quelques dents grincèrent, quelques sourcils s'arquèrent, mais je tins bon. Avec raison.

Après quelques mois, Diop' s'était acquis une solide réputation de technicien, et la promotion comme agent dit principal, une sorte de contrôleur, que je décrochai pour lui en guise de cadeau de départ lors de mon accession au Saint Graal helvétique fut considérée comme méritée par tous ceux qui ne comptaient pas parmi ses pires offensés.

Je ne sais pas ce qu'il advint ensuite de Diopoh Opodio et si sa mise sur orbite ascensionnelle l'aura mené bien haut. Cela ne serait que justice – et conforme d'ailleurs au parcours exemplaire des collègues africains de la CPPOSS.

Soucieux de ne pas décevoir ou déchoir, ils étaient irréprochables dans l'exécution de leurs tâches, de quelque branche qu'elles relèvent. Et tous, de moins tous ceux que j'ai connus, émargeaient à la CGT. Cela valait la peine d'être souligné s'agissant d'un milieu où le patron était presque forcément, en tout cas avait toujours été, de la centrale concurrente, concurrente, le mot est faible pour qualifier les tensions de l'époque, les ors de l'ancienne CPPOSS en résonnent encore.

## 75. L'Actuaire

Caisse de retraite complémentaire de plein exercice, la CPPOSS se devait de bénéficier des services d'un actuaire, si possible qui lui fût propre. Un actuaire, c'est une sorte de super-mathématicien qui manie la démographie, les taux de rendement et ceux de remplacement avec autant de dextérité qu'un maître queux la rôtissoire, le bain-marie ou le presse-purée, avec pour cuisine le monde des assurances ou, incidemment, celui de la sécurité sociale.

À la CPPOSS, l'actuaire s'appelait Pierre Gillier, tout le monde disait « Monsieur Gillier ». On ne le voyait guère, mais chacun connaissait son nom et son titre, sinon ses fonctions.

La CPPOSS malgré le prestige dont elle jouissait dans le petit monde des assurances sociales, surtout auprès des employés pour qui elle revêtait les atours d'une bonne fée protectrice, n'avait pas assez d'envergure pour fournir à un actuaire matière à calculer 40 heures la semaine.

Outre la production de moult rapports d'analyse, de prospective, d'évaluation, d'une caisse aux deux cent cinquante mille affiliés dont trente mille pensionnés, et l'informelle supervision du travail des quelque quarante agents qui, au final, décidaient tout en haut de la maison du sort des retraités, M. Gillier avait pris en charge l'analyse du corpus vigésimal de règlements et notes de service en vigueur dans l'établissement, pour les transformer en algorithmes. L'heure de l'électronique était venue, et des écrans devaient remplacer les lourds chariots de machines à calculer presque directement héritées de Blaise Pascal, dont le mouvement latéral manquait d'éventrer quiconque un peu adipeux se risquait entre les travées des préposés au calcul

lorsqu'ils pressaient le bouton donnant l'ordre d'effectuer une multiplication.

M. Gillier devait se sentir bien seul dans son grand bureau devant des pages et des pages d'équations que lui seul pouvait comprendre. Au demeurant, M. Gillier était timide, presque effacé, costume gris souris aussi indémodable, car d'aucune mode, qu'immuable car comme cela pas besoin de choisir, gris aussi de cheveux, le teint un peu parcheminé, aux lèvres une éternelle Gitane mais qu'il ne parvenait pas à garder allumée, les doigts par nicotine aussi jaunes que le papier qui se consumait lentement entre eux. Il ne sortait de son bocal à chiffres que pour parler de chiffres, à une hauteur telle que nul ne l'entendait.

C'est précisément autour des chiffres que se produisit mon interaction avec Monsieur Gillier. Lors de l'examen interne pour le poste de chef de service auquel je postulais, mon approche du calcul d'absentéisme allait au-delà de la compréhension des correcteurs. J'osais prétendre que les salariés temporaires remplaçant les titulaires malades pouvaient eux aussi se faire porter pâles et qu'il fallait donc y pourvoir dans les prévisions d'effectifs. Cette incongruité m'avait écarté de la course au titre, ce qui motiva de ma part un tel tintouin d'injustice que la Direction suprême saisit pour avis l'actuaire, qui me donna raison.

Je pris donc mes fonctions au même étage que celui-là, dont le bureau occupait une bonne partie des terres du cinquième étage. Monsieur Gillier, je crois, m'avait à la bonne. Certes, il se demandait quel intérêt je pouvais bien trouver à occuper un poste croyait-il sans perspective si mes plans n'incluaient pas une tentative de le déloger, de le phagocyter, de le supplanter. Au fil des mois, il se tranquillisa cependant, comprit que je ne nourrissais aucune velléité hégémonique. Alors il me demanda de revoir pour lui toutes ces analyses que l'informatisation réclamait, et en retour m'invita au restaurant une fois par mois, pour y parler de tout, de rien, de ses enfants, de ses congés en Normandie.

Je ne sais s'il regretta de me voir partir pour Genève. Quand cela se fit, il était en vacances, je n'ai pu le saluer une dernière fois, lui dire combien je lui étais reconnaissant de ce que j'avais appris de lui, et de la confiance qu'il m'avait témoignée. J'en ai gardé une certaine affection pour les fumeurs de Gitane, et un grand respect pour le corps actuariel.



## 76. Le Chef

Lors de mes premières années d'officiant bureaucrate, mon horizon hiérarchique n'atteignait pas au territoire sacré de l'actuaire. Le cerbère suprême auquel j'avais affaire c'était M. Gauthier, chef de service. Lui aussi siégeait dans un bureau individuel qui, au prix du mètre carré vers les Champs Élysées, était de grande valeur quoique minuscule. Il se situait en fait sur le palier, stratégiquement placé en face de l'ascenseur et des toilettes, les parois de verre dépoli octroyant une sorte d'intimité à son occupant, qui devait cependant se méfier des jeux d'ombre visibles aussi bien de qui empruntait l'escalier, que du secrétariat qui le jouxtait, en séparation d'avec l'actuaire.

Ce bureau, je l'ai bien connu, puisque j'y ai succédé à son occupant d'alors. Lorsque je fus appelé à y siéger, je me méfiai d'entrée de jeu de ce verre dépoli. Lorsque la sève me montait à l'évocation des jeunes pouliches composant mon cheptel, je prenais ainsi soin de m'enfermer dans les toilettes pour y soulager ma turgescence – cela était vite fait, j'étais jeune et dégorgeais facilement. Lorsque l'envie me prenait de lutiner un peu celle qui devint vite sinon ma maîtresse attitrée du moins mon amante<sup>22</sup>, comme j'évitais de la convoquer entre mes parois de verre ou de lui faire partager la cuvette des waters, nos élans avaient peu d'occasions de s'épancher plus loin que des doigts enserrés et des yeux dans les yeux lors du retour en bus qui nous amenait tous deux vers la Porte d'Orléans, puis Arcueil pour moi, Bagneux pour elle.

Quand je partis pour Genève, je reçus pour la sonder à propos de mon remplacement la seconde du concours qui m'avait permis d'accéder aux fonctions suprêmes. À la moue qu'elle fit en constatant

---

<sup>22</sup> Voir ci-après, ch. III-79, L'Amante.

l'exigüité spartiate de l'espace qui lui serait octroyé si elle acceptait l'offre de rejoindre la CPPOSS, je me rendis compte que notre monde élyséen était décidément bien étroit et un peu vieillot. Mais je m'y suis plu, et M. Gauthier s'y sentait comme chez lui. De poil roux et gris, cheveux en voie de disparition, veste plus souvent au dossier que sur ses épaules, on ne le voyait pas souvent franchir son seuil. Chaque matin, nous devions tous, nous autres employés, les cadres étaient dispensés des formalités d'écrou, émarger sur une des deux feuilles, une par étage, où nos noms figuraient par ordre alphabétique. L'heure officielle d'ouverture était de 8 heures 30. À 8 h 35 précises, M. Gautier entra dans le bureau du cinquième étage, serrait franchement mais sans un mot la main de chacun des présents, récupérait le bulletin d'émargement. Il était alors 8 heures 40, temps pour lui de répéter l'opération au quatrième étage, puis de réintégrer son cabouin à 8 heures 45. Malheur à ceux dont le retard excédait ce quart d'heure de grâce. Il leur fallait frapper à la porte vitrée, attendre l'invite du guide suprême, marmonner quelque excuse, et constater la mention infamante du retard en marge de sa signature, 8 heures 45, 8 heures 50, 9 heures... autant de minutes qui seraient ensuite défalquées de la paye. Je n'ai pas eu besoin de déroger à cette pratique lorsque je pris possession des lieux et des fonctions. Un accord sur l'horaire mobile avait tout juste été trouvé entre syndicats et direction, qui permettait de décaler dans le temps son arrivée matinale, dès lors que l'on compensait en soirée.

Étant ponctuel, et habile technicien, je n'ai guère eu loisir de fréquenter M. Gauthier soit comme garde-chiourme, soit comme censeur des erreurs de calcul. Il appréciait sans doute les raisons de cette absence de fréquentation, à en croire les termes élogieux de la lettre de recommandation qu'il écrivit quelques années plus tard à l'appui de ma candidature au BIT, lettre dont je pris connaissance bien plus tard, lorsque je compulsai mon épais dossier personnel genevois pour m'assurer qu'il ne contenait aucune mention discriminatoire me concernant.



On m'a rapporté que les collègues ne furent pas mécontents de son départ à la retraite, qui intervint lors de mon service militaire. Je ne fus donc pas témoin des agapes de séparation, et ne sais pas quelle canne à pêche on lui offrit pour célébrer ses soixante ans, et sa disparition de l'avenue Franklin Roosevelt.



## 77. Louissette

Lors de mes débuts à la CPPOSS, les ordonnances scélérates de 1967, qui visaient à imposer un contrôle plus que tatillon de l'État sur la sécurité sociale, n'avaient pas encore donné la pleine mesure de leur nocivité. La caisse complémentaire des employés de l'institution restait donc un fier repère de syndicalistes, les organisations décidant à peu près de toutes choses, aussi bien au Conseil d'administration que dans le quotidien des embauches. Par une alliance qu'on qualifierait volontiers de contre nature, les syndicats dits réformistes s'arrangeaient ainsi avec le patronat pour se partager les postes et les prébendes liées à la direction des organismes, palliant par des compromissions sans fard leurs faiblesses de représentativité. À ce jeu de qui perd gagne, la CPPOSS était tombée dans l'escarcelle de Force Ouvrière, ma confédération parentale, une filiation qui expliquait pourquoi et comment je pus pénétrer l'organisme. Nous étions juste après mai 1968, le rejet du père et mes convictions naissantes m'attirèrent cependant sans atermoiement ni hésitation vers la CGT.

À la CPPOSS, la CGT, c'était d'abord Louissette Jean. Louissette avait dans les cinquante ans. Grande, solidement arquée, le visage marqué de bien des combats, chaque ridicule, une journée de luttes, lunettes à cercles un peu épais comme on les portait alors, les cheveux tirés en arrière tressés en une longue natte, rien qui fit obstacle à la vision latérale, gardez-vous à gauche, gardez-vous à droite, Louissette était par le vote majoritaire des employés et même des cadres secrétaire du Comité d'entreprise, toujours en butte aux coups bas d'autres élus, séides d'une direction désolée de voir la manne d'une

dotation généreusement assise sur des salaires non négligeables échapper aux appétits des héritiers du Plan Marshall.

Louissette était solide comme un roc. Il le fallait pour tenir bon contre les coups de boutoir que ses adversaires lui assénaient à chacune des occasions qui se présentaient. Nous autres la base, nous ne nous rendions pas vraiment compte de cette pression exercée sur notre leader. En fait, nous étions lâchement satisfaits de nous décharger sur elle de toutes les sales besognes, nous contentant de témoigner de notre engagement en payant nos timbres – chaque mois, le trésorier, qui le plus souvent était une trésorière, passait dans les bureaux pour encaisser les dus au vu de chacun. C'est alors que l'on se sentait fort, quand tant de collègues mettaient la main à la poche ou au gousset pour remettre en espèces leur 1 % à la caisse de la CGT. Les autres organisations, CFDT comme FO, avaient plus modestement choisi le prélèvement automatique pour faire entrer les sous. L'on se sentait fort aussi, voire intrépide, en figurant sur des listes où bien souvent nous étions élus non sur notre mérite, mais en récompense de l'aura et du respect qui entouraient Louissette, notre chef de file.

Je me rendis compte de la souffrance que pouvait représenter cette position de cible permanente un jour que, remontant paisiblement les étages vers mon bureau du quatrième, j'étais un peu tard après le déjeuner, les marches et les couloirs étaient déserts, j'entendis tout soudain, arrivé à hauteur du troisième étage, monter d'un palier inférieur comme un hurlement de douleur, d'une force, d'un poignant tels que je crus à l'accident, un collègue tombé dans le puits de l'ascenseur, jambe ou bras écrasés par la lourde machinerie. Ce hurlement, c'était celui de Louissette, poussée plus qu'à bout par une nouvelle vilénie de l'opposition collaborationniste, crise de nerfs instantanée d'une violence si extrême que, après qu'à quelques-uns nous l'eûmes récupérée, mise à l'abri dans le local syndical où nous l'avons réconfortée du mieux que nous pouvions, nous fîmes serment de désormais mieux nous engager à ses côtés, de l'épauler et de la

soutenir, prenant notre part des coups d'estoc ou de taille portés au quotidien dans nos fratricides luttes intestines.

J'ai beaucoup appris au contact de Louissette. Comment conduire une négociation dans le respect de la partie adverse tout en gardant présent à l'esprit la juste revendication qu'il fallait faire aboutir, pourquoi il est préférable de privilégier aux barouds d'honneur les combats qu'on a de bonnes chances de gagner, de quelle manière défendre le plus efficacement telle ou tel collègue injustement ou trop justement traité.

De son côté, je crois que Louissette appréciait ce que je pouvais lui apporter, et je ne suis pas peu fier de ces mots qui spontanément lui vinrent le jour, c'était en novembre 1974, j'avais alors déjà pas mal de bouteille comme employé, où je lui fis part de ma décision de devancer l'appel, renonçant à mon sursis qui courait pour encore un an, de manière à être débarrassé au plus tôt de la corvée des douze mois de service militaire : « À peine j'avais trouvé un camarade pour vraiment m'aider, que voilà l'armée qui me le prend ! Reviens-moi vite, petit... ».

J'étais intronisé syndicaliste de première classe, un galon qui m'importa plus que ceux de caporal-chef glanés ensuite du côté du Mont Valérien. La CPPOSS, soumise à la convention collective de la sécurité sociale, préservait le contrat de ses employés mobilisés, et leur versait même un pécule non négligeable. C'est donc en uniforme que j'ai pu participer au concours pour devenir chef de service, et c'est Louissette qui me téléphona à la caserne pour me passer la bonne nouvelle – dans deux mois, après la quille, c'est en tant que cadre supérieur que je franchirai à nouveau les portes de la CPPOSS.

Cette promotion, ce fut pour Louissette pain béni. En effet, autant la masse des employés se reconnaissait facilement dans la CGT, autant il était plus difficile d'y arrimer les cadres, ces derniers étant plus directement l'objet de pressions et d'une sorte de chantage au harcèlement de la part d'une direction issue d'un autre sérail. Ma jeunesse, je le dis sans fausse pudeur, mes qualités techniques et ma

certitude que, quelque haut qu'il soit, le poste que j'occupais désormais n'était qu'une première marche sur l'escalier de la gloire, me rendaient moins vulnérable aux assauts directoriaux, et me permettaient de parvenir dans mes fonctions journalistiques à un subtil équilibre de rigueur et de camaraderie solidaire qui, par l'exemple, fit beaucoup de bien à la section des cadres CGT de la CPPOSS.

Louissette avait une vie en dehors du syndicat et de l'avenue Franklin Roosevelt. Je la découvris avec Monique, un dimanche d'été, on devait être à quelques mois de notre départ pour Genève. Madame Jean avait convié des membres de l'exécutif syndical pour un barbecue dans son jardin de la banlieue rouge. Son compagnon officiait au charbon de bois, alternant merguez, côtelettes, poulet et les papillotes d'ananas reflétant ses Antilles natales.

Louissette était heureuse, sa joie dominicale la récompensait de toutes les peines que nous défendre lui avait infligées. Et c'est ainsi que je la revois. Riant jusqu'au coin des yeux, la natte un peu défaite, croquant de grand cœur les fruits d'une brochette.

## 78. Bourgogne

La cinquantaine se portait fréquemment dans cette CPPOSS tout juste post-soixante-huitarde. Une telle caractérisation démographique s'expliquait aisément par la date de création de l'organisme, 1947. Vingt ans après, les jeunes et les fringants alors déjà reconnus par leur hiérarchie comme de bons employés avaient pris de la bouteille. Certes, petit à petit, l'expansion des activités, de plus en plus d'actifs et de retraités au sein de la sécurité sociale, s'était traduite par l'embauche de générations plus fraîches, souvent des jeunes filles à peine émoulues de leur scolarité secondaire, mais le Grand Remplacement n'avait pas encore eu lieu. La féminisation des cadres était par ailleurs moins flagrante parmi les pionniers, les cinquantenaires émergeaient presque également à chacun des deux genres.

Pour l'heure, celle à côté de qui le hasard, ou plutôt Mademoiselle Poulain, m'a placé pour apprendre les rudiments de l'appréciation des droits à pension complémentaire, c'est une femme. Mauricette Guillermaud. Grande, fumeuse, très fumeuse même. Sa voix qui sent la Gitane roule un accent dont elle me dit qu'il est bourguignon. En l'écoutant, je crois effectivement entendre Waldeck Rochet, ce paysan de Saône-et-Loire qui vient d'être élu Secrétaire général du Parti communiste, entre Maurice Thorez et Georges Marchais.

Mauricette n'est peut-être pas communiste, mais elle a des valeurs. Comme je m'étonnais de la voir, chaque soir, quand cinq heures approchaient, vider son cendrier regorgeant de mégots dans un cornet de papier confectionné tout exprès en sacrifiant un des formulaires que nous utilisions pour communiquer avec les services informatiques – on les appelait des FL, pour fiches de liaison. Il y avait la FL4 pour les données d'identification du retraité, la FL5 pour

le calcul de sa pension, la FL7 pour ses références postales ou bancaires, la FL10 pour les sommes dues entre la date de la retraite et celle du traitement des données... Je n'ai jamais eu entre les mains les FL 1, 2, 3, 4, 6 ou 9. Peut-être n'avaient-elles plus cours, ou relevaient-elles d'autres services –cornet bien rempli dont elle tourillonnait la pointe et repliait les angles pour éviter tout risque de débordement avant de le déposer précautionneusement dans la corbeille à papier que l'administration octroyait à chacun d'entre nous, juste la taille requise pour se glisser sous le bureau, Mauricette m'expliqua agir ainsi pour faciliter le travail de la femme de ménage, qui autrement risquerait de faire voler des cendres fort difficiles ensuite à rattraper, et inhalerait des scories dont chacun sait qu'elles sont mauvaises pour les poumons, parole de fumeuse.

Cette solidarité de classe, Mauricette l'expliquait tout tranquillement, avec le bon sens paysan qui roulait naturellement dans chacun de ses R. La Bourgogne, terre de fraternité. Ce ne sont pas les ouvriers de Lip qui me démentiront !



## 79. L'Amante

Danièle, c'était mon amoureuse de la CPPOSS, une parfaite illustration de cet adage selon lequel comme on fait son lit on se couche, et de cette juste croyance populaire que les liens sentimentaux ont davantage de chances de se tisser sur le lieu de travail qu'ailleurs dans l'existence.

Elle fut mon premier coup de canif sérieux dans l'aspect fidélité du contrat de mariage – je n'avais en effet pas même l'excuse d'être encore célibataire lorsque la rencontrant nous commençâmes de fricoter. Pur produit de la banlieue parisienne, Danièle avait été embauchée comme standardiste, au sortir de l'école et de maigres diplômes. Le standard était situé au sous-sol, c'est dire que nous autres, employés de base accédant aux bureaux par le rez-de-chaussée, n'avions guère de chance de visiter ces locaux, ou d'être charmé par la voix des demoiselles, les communications transitant toutes par l'intermédiaire des cadres.

J'appris ensuite que Danièle était née Rossignol – joli nom pour une standardiste. C'est donc seulement après que j'aie convolé, lorsque la politique de promotion externe l'eut extraite de son cagibi pour la tester en pleine lumière comme agent technique stagiaire, que nos chaises se rapprochèrent. C'est à moi que Mlle Poulain confia le soin de lui inculquer les rudiments du métier. Je ne sais si par la suite sachant ce qu'elle sut deviner et connaissant Monique, Bretonne tout comme elle, la cadre débonnaire regretta sa décision, mais Danièle et moi devînmes ainsi voisins de table de huit à dix-sept heures.

Danièle est plutôt petite, cheveux blond roux bouclés, mi-court, quelques taches de son lui éclairent la peau, laiteuse, du visage, ses yeux sont verts, elle s'habille jeune, car elle l'est, sait mettre en valeur

une silhouette que l'on dirait pulpeuse s'il fallait la décrire. Elle rit de ses bourdes. « Appliquer la prime de Noël au treizième mois pour calculer le salaire annuel, mais quelle gourde je fais ! »

Elle a un enfant tout morpion, en attend un second, pas pour tout de suite, tout de suite, il viendra par césarienne comme le premier, la cicatrice est solide mais il n'en faudrait pas trois – la première fois que j'ai vu la fameuse cicatrice, la seconde grossesse était bien avancée, nous avons attendu longtemps avant de pouvoir consommer.

Chacun avait ses obligations et ses comptes à rendre, il ne nous serait pas venu à l'esprit de prendre congé pour passer une après-midi à l'abri des regards, ce genre de privauté était réservé à la bourgeoisie. Il fallut donc attendre que Monique s'absentât, participant à tel congrès en tel endroit, pour que je puisse faire à Danièle les honneurs de notre deux-pièces sous les combles de la rue Didot. Nos poids et celui du bébé proche du terme firent grincer fort le sommier, mais nul pied ne se déroba, j'aurais eu bien du mal à expliquer au retour de l'occupante légitime de la literie, le pourquoi de ce bris de matériel.

Avec Danièle, nous ne nous connaissions pas très souvent, c'est vrai, mais nous étions intimes. Chaque journée de travail, nous la prolongions d'un retour commun par les transports publics, nous avons changé nos habitudes métropolitaines pour le bus, plus long donc meilleur, nous disions-nous, plus long mais plus confortable, disions-nous à des conjoints perplexes devant cet allongement d'une bonne demi-heure du trajet vespéral. Le matin, en effet, nous n'avions pas trouvé moyen de faire route ensemble – la coordination aurait été trop délicate entre Bagneux et la Vache Noire, où nous avons déménagé, Monique et moi, quand Gwenaël s'approcha – car l'infidélité ne m'empêcha pas alors de souhaiter procréer, ni Danièle ni moi, n'avons envisagé le grand saut d'ensemble, la joie du quotidien suffisait à notre bonheur, nul besoin de compromettre d'autres avenir par des pas incertains.

Monique d'ailleurs s'était convaincue qu'il n'y avait pas péril en la demeure. Elle avait eu vent de l'histoire un jour que je laissai malencontreusement trainer un acrostiche célébrant naissance de Danièle toutes les vertus – délicieuse, aimante, nubile, idéale, élégante, lascive, émouvante. J'égarai ce bout de papier si maladroitement que Monique le trouva inéluctablement et me poussa à avouer. Pour ainsi me trahir, je devais avoir quelque chose de lourd qui me pesait sur la conscience. Les deux femmes se sont donc rencontrées. L'absence d'ambition prédatrice de sa non-rivale dut satisfaire Monique, qui ne me parla plus de Danièle.

Nous avions dès lors tout loisir de continuer de nous chuchoter d'amour sur les banquettes de la RATP, les corps attendant pour exulter un des congrès de Monique, ils intervenaient à une fréquence annuelle qui laissait à la fusion le temps de se laisser désirer. Danièle aura donc connu chacun de nos trois logis parisiens, et laissé sur chaque oreiller quelques mèches de cheveux blonds dont la longueur nous eût trahis autant que la nuance si je n'avais eu soin de les récupérer jusqu'au dernier dès la porte refermée sur l'amante radieuse.

Danièle c'était, par la durée et l'exclusivité, bien plus qu'un petit flirt de bureau. Je ne l'avais pas informée cependant de mes intentions de quitter Paris, la CPPOSS et elle avant que les choses ne soient fermement décidées. Elle encaissa, ne fit pas de scène, pas de reproches, pas de dos tourné, pas de rancœur. Elle m'a accompagné dans toutes mes démarches, jusque chez le médecin de l'UNESCO chargé de vérifier que j'étais bon pour le service, ensuite nous sommes allés, toujours main dans la main, visiter l'aquarium du Trocadéro.

Une fois à Genève, le tourbillon des nouveautés nuisit à nos échanges. On ne communiquait alors pas aussi facilement que depuis l'arrivée des cellulaires multi-G, mais nous étions tout de même convenus de nous retrouver pour la fête annuelle de la CPPOSS, en décembre, je l'avais quittée depuis plus d'un an. Je loue une chambre

près des Champs Élysées, à son nom, pour qu'elle puisse y accéder, et m'attendre, je serai là en principe vers 16 heures, atterrissage Orly 14 heures, une longue soirée nous attend.

Las, il a neigé ce jour-là sur Genève. Pas beaucoup, mais assez pour retarder les vols. Le mien de plus d'une heure. Que j'occupai à boire pour tromper l'attente. La mienne était trompée, mais pas la sienne. Quand Danièle finalement put m'ouvrir la porte de la chambre, elle y fulminait depuis plus de deux heures. Mon haleine, et la désinvolture bourgeoise de mon absence d'excuses envers la petite ouvrière, convoquée pour cuisson après tous ces mois sans un mot de ma part, clap de fin – elle me planta là, pour regagner Bagneux.

Bien des années plus tard, j'ai cru la revoir sur un marché à Carhaix, avec deux grands jeunes gens qui auraient pu être ses fils. Son mari était en effet originaire du Poher, où il avait une villégiature. Mais la foule est dense, le samedi, place du Champ de Foire. Le temps que je me décide à l'aborder, elle avait disparu. Depuis, je fouille dans tous les coins d'Internet que je peux, mais aucune trace. Pourtant, Danièle, j'aurais bien voulu pouvoir au moins te l'écrire, combien tu m'étais chère, et que tu me manquas.

## 80. Le Transfuge

À ma grande surprise, ce que l'on appelait alors pudiquement les « évènements » de mai 1968, s'ils avaient augmenté la rémunération de mon premier job d'été de plus du tiers, n'avait pas fait que des heureux au sein du personnel de la CPPOSS. J'appris ainsi, me renseignant sur la grimace que suscita le dépliement matinal par Guicheney puis par moi de notre exemplaire de *l'Humanité*, que le contrôleur des nouveaux dossiers de retraite, Roger Terrai, fort mécontent d'une absence d'issue révolutionnaire au mouvement, échec qu'il attribuait à la pusillanimité du Parti communiste et de sa « courroie de transmission », avait du même coup déchiré sa carte du Parti et déserté les rangs de la CGT pour rejoindre ceux, autrement clairsemés, de la CFDT – qui à l'époque, nouvellement créée par extraction du giron des Travailleurs chrétiens jouissait d'un préjugé favorable de radicalité autogérée. L'arrivée de Roger Terrai fut sans doute comme un coup de tonnerre pour la CFDT de la CPPOSS, réveillant tout soudain une section syndicale dont l'activité était jusqu'alors difficile à percevoir entre une CGT majoritaire et une Force ouvrière directoriale. Se voulant Louise Michel de substitution, Roger Terrai tenta un peu de me convaincre que le nouveau monde était davantage du côté de Descamps que de celui de Duclos. Face à mon imperméabilité, il n'insista pas, non plus ne m'en tint-il rigueur.

Je fus rapidement invité par lui à partager une table les midis au Victory, la brasserie contigüe (la cantine avait fermé dès 1969, remplacée par des tickets-restaurant et un horaire négocié de sortie pour le repas de midi dès 11 heures 50 pour permettre aux employés affamés de s'approprier une place avant la presse issue des autres entreprises, autrement plus populeuses) où un quarteron haut en

couleur se retrouvait autour d'un plat du jour à la valeur faciale calquée sur celle de notre bon de repas.

Outre Roger Terrai il y avait là un ci-devant, également contrôleur de nouveaux dossiers, et un ancien militaire en emploi réservé qu'on appelait Colonel bien qu'il n'eût jamais dépassé le grade de sergent. Ma présence permettait d'occuper les quatre côtés d'une table, et donc de légitimer qu'elle fût réservée à l'année sans risque de perte en chiffre d'affaires pour le gérant du Victory. Ce dernier était d'autant plus content de nous nourrir, qu'il nous abreuvait aussi. Chacun, l'exemple m'y amena peu à peu après ma chaste carafe d'eau du début et mon modeste quart à suivre, s'enquillait un pichet d'un demi-litre de côtes-du-rhône, ce qui portait le verbe haut, et rendait somnolent le début d'après-midi pour ceux dont, heureusement je n'en étais pas, le repas se concluait systématiquement sur un, voire deux de ces cafés arrosés fièrement dénommés coloniaux, la révolution s'accommode de bien des paradoxes.

En lutteur au foie bien entraîné, Roger Terrai retrouvait sa lucidité sur le coup des 15 heures. Il commençait alors sa pavane d'après-midi. Le scénario était quasi immuable. De sa mâle assurance de contrôleur, il colloquait une employée, toujours la même, au motif de lui préciser un point technique dont le travail qu'il venait de vérifier montrait que la donzelle n'en maîtrisait pas toutes les subtilités.

Elle, contrite mais soumise, obtempérait et venait au coin de la table à laquelle elle s'accoudait pour de longues messes basses entrecoupées de glossements sans grand rapport avec les droits à pension de retraite. Je n'étais donc pas le seul à courir le guilledou dans ce grand bureau – il hébergeait une bonne quinzaine de postes de travail sur une quarantaine de mètres carrés – mais du moins, me disais-je, je savais être plus discret, le repoussoir du teint brique de mon rival en lutinage m'ayant fait renoncer assez vite aux agapes Victoriennes, dont je pressentais qu'elles pourraient m'aliéner Danièle si je continuais de préférer la fréquentation de soudards à notre intimité méridienne.

## 81. Le Rédacteur

Le leader de la CFDT dont la sieste syndicale fut perturbée par l'arrivée dans ses rangs de Roger Terrai s'appelait Michel Auzillaud. Grand, moustache plutôt en brosse, teint pâle un peu crayeux, mince, toujours vêtu d'une longue blouse blanche qui cachait le gris souris de sa veste de costume, empiècements de cuir aux coudes, il était parfois surnommé l'Asperge en raison sans doute de sa silhouette longiligne de jeune quadragénaire dont seul une coupe de cheveux noirs interrompait la candeur.

Il occupait des fonctions cruciales, puisque c'est à lui qu'il incombeait de vérifier par recours à une calculatrice et à son jugement d'humain les décisions de l'ordinateur lorsqu'elles avaient provoqué ce que l'on appelait pudiquement des « anomalies », comme, par exemple, de trop forts écarts de paiement d'un trimestre sur l'autre, des rappels ou des trop-perçus sur une longue période, des différences entre le montant calculé et celui ordonné lors de l'examen manuel du dossier permettant d'assurer le paiement du premier trimestre de retraite. Les anomalies étaient répertoriées dans un listing d'épaisseur variable selon les périodes, correspondant à autant de dossiers qu'il lui fallait pointer sur la liste après les avoir extraits du rayonnage où ils étaient remisés avec leurs pairs, opération nécessitant la présence à portée de main, prêt à être saisi sur l'oreille, d'un bout de Caran d'Ache mâchonné une bonne moitié de huit heures par jour.

En récompense pour ces tâches importantes, Michel Auzillaud avait été gratifié du titre de Rédacteur juridique, qui était sans rapport avec ses fonctions puisqu'il ne rédigeait rien et n'avait pas fait de droit, mais permettait de lui octroyer une majoration de salaire, car

dans son cas on ne pouvait avoir recours aux bonifications dites d'employé principal, premier échelon dans l'encadrement, dans la mesure où notre Asperge ne supervisait personne, sinon l'ordinateur. Il disposait également du privilège d'utiliser des fiches de liaison numéro 8, les FL.8, qui permettaient de shunter la mémoire de l'ordinateur, sommé d'oublier tout ce qu'on lui avait appris en termes de calculs et d'algorithmes, et de prendre en compte à fins de paiement tel montant que le Rédacteur juridique lui indiquait.

Michel Auzillaud avait une autre caractéristique, celle d'être ou plutôt d'avoir été le beau-frère de la Directrice adjointe, qu'il était le seul du service à appeler Jeanine<sup>23</sup>. Nul cependant ne faisait de lien entre la position très particulière qu'il occupait et ses liens de parentèle avec le premier cercle du pouvoir. Il faut dire que le Rédacteur juridique était un tel bosseur pour un travail d'une telle qualité que si népotisme il y avait eu, il s'avérait désormais très bénéfique pour l'entreprise.

Le jour où Jeanine divorça du frère de Michel pour aussitôt que possible se remarier avec une sorte de gigolo de dix ans son cadet, la moustache de l'Asperge connut comme un frémissement d'inquiétude. Mais le constat que cette cure de jouvence n'avait pas provoqué chez sa désormais ex-belle-sœur de poussée d'animosité à son égard le rasséra, il commanda un HB1 tout neuf qui lui fut remis pour mastication immédiate lors de la distribution hebdomadaire des fournitures.

Michel Auzillaud était ceci dit un garçon charmant. Apprenant que j'habitais dans le quatorzième, pas très loin de chez lui, logé au cœur du Quartier chinois, autour de la Place d'Italie, dans une tour d'autant d'étages que le quantième de l'arrondissement, tour dont la hauteur oscillait, disait-il, par grand vent, il nous invita Monique et moi pour un apéritif permettant de visiter son appartement tout neuf. Je n'ai

---

<sup>23</sup> Voir ch. III-98, L'ex-belle soeur.



gardé d'autre souvenir de cette visite que le fait qu'elle eut lieu, qu'elle ne fut pas désagréable, mais jamais nous ne rendîmes l'invitation. Ingratitude d'une jeunesse tournée vers son propre avenir.



## 82. Le Transitaire

Avant l'arrivée de Roger Terrai, le second pilier de la CFDT – qui n'en comptait guère davantage à la CPPOSS – émargeait également au service des Prestations, cinquième étage. Il s'appelait Olivier Petiteau, et je trouvais qu'il portait bien son nom, avec une taille moyenne, plutôt replet de forme, largement dégarni sur le sommet du crâne.

Son uniforme, ce n'était ni la blouse ni le costume, mais les polos à rayures horizontales, en principe à manches courtes, il portait l'avant-bras bien poilu. Alors que la plupart des collègues avaient pour habitude de se ruer à l'extérieur, qui pour se remplir la panse ou s'humecter la glotte, qui pour achalander au Monoprix des Champs Élysées ou aux galeries du Lido les denrées que de trop longs trajets de retour ne leur permettraient pas d'acheter dans leur lointaine banlieue avant l'heure de fermeture des échoppes, Olivier Petiteau restait tranquillement à sa place, savourant un sandwich maison – mais que diable faisait-il de ses tickets-restaurant ? – en écoutant le jeu des mille francs au poste transistor qu'il remisait ensuite dans un tiroir de bureau, tout en complétant paisiblement la grille de mots croisés d'un quotidien dont j'ai oublié le nom.

La rumeur voulait qu'il vînt de l'enseignement privé catholique, une hypothèse que confortait une certaine onction doucereuse dans le ton de sa voix, et qu'il avait dû quitter son établissement pour de sombres histoires à la Risques du métier, une hypothèse que rien de ce que nous voyions ne pouvait appuyer, la CPPOSS n'étant pas vraiment un bac à sable.

Son travail, pour lequel il recevait une prime sans doute hautement méritée de technicité, consistait à fournir à l'informatique

les éléments nécessaires pour la révision du montant des pensions, lorsqu'il s'avérait que, lors d'une première estimation, on appelait cela la « liquidation », des éléments substantiels n'avaient pu être pris en compte, faute d'être soumis à temps par le pétitionnaire.

Je ne sais trop pourquoi dans les existences imaginaires que je me plaisais à construire autour de mes collègues, Monsieur Petiteau faisait partie des célibataires. Peut-être était-ce dû à sa discrétion, il parlait rarement, et jamais de son intimité. Ou bien l'étiquette confessionnelle, j'en avais fait un quasi-prêtre contraint à une officielle chasteté.

Quoi qu'il en soit, ce me fut une grande surprise lorsqu'un matin de juillet, début des années soixante-dix, il nous convia tous à partager en pique-nique d'étage les victuailles qu'il sortait d'un inépuisable cabas, boudin, acras, beignets, bananes, ananas et planteur, pour fêter son grand succès – une demande enfin acceptée de transfert vers la Guadeloupe, dont était originaire sa compagne. M. Petiteau riait à l'avenir, nous autres devisions doctement du caractère adéquat des six points de prime de vie chère qui allaient agrémenter son traitement de base, compte tenu de ce que nous savions du surcoût de la vie quotidienne dans les Antilles.

Monsieur Petiteau ainsi s'en est allé, toujours auréolé du mystère de sa venue. Lui qui en somme n'avait fait que transiter par la CPPOSS ne fut pas remplacé – ni par recrutement ni par promotion interne. Et, sitôt franchie la porte de l'open space – on n'appelait pas encore ainsi ces grands bureaux où cohabitaient de grosses poignées d'employés –, il cessa de donner des nouvelles.

Parti, comme il était venu. Par l'opération du Saint-Esprit...

## 83. Nouvel

Un autre qui était venu pour des raisons sans doute aussi complexes qu'obscures mêler son quant-à-soi au vulgum pecus des employés, c'était le second contrôleur des nouveaux dossiers de retraite, M. Bernard Nouvel de la Flèche.

Un noble authentique, d'une noblesse certes récente, mais néanmoins solidement établie dès le Premier Empire, Nouvel, comme il demandait qu'on l'appelle, avait des ancêtres glorieux, dont un amiral éponyme d'une rue quelque part dans le Maine-et-Loire. Lui était né à Brest, comme cela est presque naturel pour ces grandes familles de la Royale, au tournant des années trente du XX<sup>e</sup> siècle. Il avait donc une petite quarantaine d'années lorsque je l'ai connu, en portait bien dix de plus sur un front barré de rides et d'une large cicatrice.

Pour marcher dans les traces de son père, il avait dès l'après-guerre, la seconde, la mondiale, rejoint la flotte pour s'en aller mater des insurrections ici ou là, et c'est ici ou là que le sort frappa sous forme d'un éclat de quelque chose lui entamant le crâne de telle manière qu'il eut immédiatement droit à la réforme et à un emploi réservé.

Il officiait donc aux côtés de Roger Terrai, dans les mêmes fonctions. Le contraste entre les deux hommes était flagrant. Autant l'un pouvait être brutal dans le déceler d'erreur, renvoyant dans des cordes imaginaires l'employé novice ayant eu la mauvaise chance de se tromper dans la règle de trois, n'hésitant pas à jeter au sol d'un geste de dégoût courroucé des pièces administratives entachées à ses yeux d'inacceptables bévues, humiliation du subalterne contraint de ramasser les documents éparpillés qu'il ou souvent elle s'était donné

tant de mal à remplir, autant Nouvel exerçait son sacerdoce de contrôle avec une grande douceur, un sens inné de la pédagogie, et cette extrême politesse que, selon Marcel Proust, on ne trouve que chez les très hauts aristocrates.

Il en était d'ailleurs parmi nous qui se livraient à de savants calculs, insérant leur dossier à contrôler à un rang stratégique dans la pile, stratégique voulant dire ayant plus de chance de tomber sous la patte du nobliau que sous celle du prolétaire, voire qui s'efforçaient (vainement) de circonvenir l'incorruptible Mlle Poulain, pour obtenir d'elle que, lors de la distribution des tâches, elle recommande plus particulièrement à Nouvel de traiter ce dossier que l'on avait commis, mais dont on n'était à posteriori pas très sûr d'avoir saisi toutes les subtilités.

Si dissemblables qu'ils fussent dans leur approche, les deux contrôleurs étaient les meilleurs amis du monde. Ou plutôt, le bourru prenait soin du plus sophistiqué. Entre deux rodomontades, Roger Terrai gardait un œil sur Nouvel, dont il connaissait la fragilité, les blessures de guerre sont rarement immunes de séquelles. Il savait, à des signes imperceptibles pour d'autres, un battement de paupière un peu accéléré, une veine gonflant à la tempe, une main fourrageant l'absence de cheveux autour de la cicatrice, qu'il était temps pour son collègue de lâcher un peu de lest, alors il roulait sa chaise au plus près du bureau de l'autre, et le distrait quelques minutes de bavardages sans but, sur le temps, sur le tiercé, sur les congés à venir, suffisamment pour que la concentration excessive relâche sa prise sur des méninges meurtries, et que Nouvel retrouve la courtoisie sereine de son accoutumée.

Internet m'apprend que Bernard Nouvel de la Flèche s'est éteint à l'âge de 78 ans. Le Transfuge aura donc réussi la mission qu'il s'était assignée – mener à bon port dans l'existence ce trépané qui ne pouvait plus naviguer.

## 84. La Chiourme

Une assemblée d'employés et de cadres comme celle de la CPPOSS ne saurait se réduire à un seul service, fut-il réparti sur deux étages comme celui des Prestations. Pour nous autres salariés, le saint des saints, avant même la direction qui donnait à nos activités un La sur lequel nous n'avions guère prise, se situait au rez-de-chaussée, juste derrière le battant droit ouvrant sur la contre-allée de l'Avenue Franklin Roosevelt, presque en face du Grand Palais.

C'était là que se situait le bureau de Mlle Hubert, que presque personne ne se risquait à appeler Françoise. Mlle Hubert était Cheffe – ou plutôt « Chef », à cette époque on était loin encore de féminiser certains titres – du Service du Personnel. Maintenant on dirait DRH, mais ces pudeurs n'étaient alors pas de mise. En tant que Chef, elle trônait derrière un bureau couvert jusqu'au dernier de ses coins de tous les papiers rythmant la vie des employés, feuilles de présence, feuilles de congés, feuilles de paye, certificats médicaux, mandats syndicaux, attributions d'échelons d'ancienneté ou de mérite, saisies, arrêts, avances sur salaire, etc.

Autant dire que, à portée de ses mains, elle disposait de tous les détails sur les péripéties les plus intimes de nos existences. Mlle Hubert était, comme on dit, sévère mais juste. Avec elle, aucune chance que ce retard systématique de 10 minutes le lundi matin passe inaperçu, ou que le congé maladie du vendredi ne requière pas un paraphe médical dûment apposé et transmis dans les délais voulus par le Code du travail ou la Convention collective.

Mais Mlle Hubert souffrait parfois de sa propre rigueur à accomplir sa tâche. Elle était syndiquée à la CGT, ce qui la rendait sensible aux injustices, et souvent solidaire des collègues que la lettre

des textes l'obligeait à sanctionner. Lorsque, par mon renfort, nous fûmes assez nombreux pour que Louise nous crée une section affiliée à l'Union générale des Ingénieurs, cadres et techniciens, l'UGICT, Mlle Hubert, que désormais je pouvais appeler Françoise, s'ouvrit en réunion du dilemme auquel elle se trouvait confrontée, manieuse par contrat d'un bâton dont elle réprouvait l'usage.

Comme nul ne souhaitait risquer qu'elle perde sa place en oubliant la rigueur devant présider à son action, et comme chacun, au fond, aimait bien la manière dont Mlle Hubert interprétait son rôle, jamais dans l'excès de zèle directorial, toujours prête à offrir une seconde chance à qui avait péché, j'eus idée de comment mettre à profit sa schizophrénie sociale.

Nous convînmes que, avant les réunions mensuelles entre délégués du personnel et Direction pour discuter, entre autres thèmes, des cas individuels, Mlle Hubert, qui n'était pas admise à ce dialogue, la Directrice adjointe supervisant son secteur doutant, à juste titre, de son entier dévouement envers Force Ouvrière, agirait comme Conseiller technique de l'ombre, et me fournirait des arguments souvent inattendus donc imparables pour la défense de tel ou tel cas particulier sur lequel la Direction l'avait consultée, sans lui révéler l'identité du client, mais en la briefant sur les circonstances.

Françoise ainsi nous aidait sans trahir, et l'on voyait à son sourire, lorsqu'elle lisait le compte rendu des entretiens avec les délégués, qu'elle appréciait l'usage fait de ses conseils. Car Françoise, au fond, était une gentille – si bien d'ailleurs que je m'étonnais qu'à la petite quarantaine qu'on lisait sur ses traits, elle ne fût pas encore mariée, tant son aspect physique, rousse bouclée, quelques tâches de son, taille mince, port élancé, était à l'avenant de ses qualités morales. Je n'envisageais pas, il est vrai qu'elle puisse concubiner ou, encore moins pensable, préférer son genre à l'autre. J'étais encore jeune, fort naïf sans doute, et Françoise n'aura pas eu le loisir de me déniaiser.



## 85. Combien de Divisions ?

Cadres et cégétistes, nous occupions à la CPPOSS, par paradoxe ou par surprise, presque tous les postes stratégiques, ceux dits de Chefs de Service. L'organisation dominante qui se qualifiait d'historique monopolisait à d'autres niveaux, les directeurs ainsi récompensés pour services rendus, et les cadres balbutiants, soucieux de se faire bien voir des occupants de l'Olympe, pour en être distingués et de ce fait promus. Il y avait une exception à ce sandwich d'encadrement.

Le Service des Cotisants, rouage essentiel avec celui des Prestations que je dirigeais, c'est là que l'on enregistrait pour chaque agent en activité, ils étaient en cette fin des années soixante une bonne trentaine de mille, et avaient, depuis l'origine de l'institution, été plus de 200 000 à émarger à la CPPOSS, dont témoignait l'attribution d'un numéro purement séquentiel, le mien était le 241 477, les montants de cotisations payés pour tout mois d'activité, avait certes perdu de son caractère incontournable depuis que l'informatisation permettait par communication à distance, on recevait alors des bandes magnétiques par porteur, que l'on enclenchait au fronton des immenses armoires métalliques recelant toute la magie mystérieuse de cette nouvelle technique, de tout savoir en quasi-instantané sur chacun des employés. Les cartes individuelles brunes sur lesquelles, mois après mois, des employés scrupuleux avaient noté à la plume d'une ronde appliquée le montant prélevé sur le traitement avaient de ce fait été mises au rancart, microfilmées, puis empilées dans une cave au cas où l'on aurait besoin de remonter aux sources, cave d'ailleurs inondée à plusieurs reprises, la Seine était proche, sans que personne jamais ne crie au loup, obsolescence de l'ouvrage naguère si précieux, mais le Service qui en avait la charge conservait au sein de la maison un prestige indéniable, tenant exclusivement à la personnalité de son chef.

De M. Planck on aurait dit volontiers dans les salons mondains qu'il fréquentait peut-être qu'il portait beau, ou qu'il était bel homme. Grand, dans les derniers déciles du second mètre, ample, une silhouette un peu en ballon de rugby posé sur son tee avant le frapper du coup franc. Sa carrure lui permettait de dominer tout interlocuteur. Même si sa tête pouvait apparaître quelque peu sous-dimensionnée par rapport au plastron, la voix qui lui sortait faisait trembler les vitres, surtout lorsqu'elle s'emportait en un rire voulu communicatif, suscité par des saillies dont lui seul détenait l'origine et la clé.

M. Planck était un géant qui aurait bien voulu se faire des amis, mais n'y parvenait pas. Il avait dû tomber dans l'escarcelle de la CPPOSS lors de la création, en 1947. Affidé aux minoritaires schismatiques, il trainait depuis sa silhouette ovoïde de bond technologique en bond technologique, à la tête d'un royaume dont l'influence matérielle se réduisait comme peau de chagrin. À l'âge de cinquante ans, sa loyauté lui avait valu d'accéder au grade de Chef de Division, primus inter pares, une façon sans doute pour la Direction de rappeler aux jeunes loups dissidents qu'à la fin, le pouvoir restait dans le gant de velours made in USA.

J'ai failli une fois tomber sous la coupe de M. Planck, un concours de petit cadre dans son service qui m'échappa en raison de la même incapacité des correcteurs à comprendre les subtilités du calcul de l'absentéisme que celle ayant motivé plus tard le recours à l'arbitrage actuariel<sup>24</sup>. Rétrospectivement, je me félicite de cet échec. Qui sait en effet quel clash délétère auraient pu provoquer mes atouchements avec semblable baudruche.

Lorsque M. Planck – était-ce Henri, André, Roger ? Je ne sais plus – fit valoir ses droits à la retraite, son successeur fut relégué avec ses ouailles dans une annexe bien éloignée des fastes élyséens. La CPPOSS entrait pleinement dans l'ère moderne.

---

<sup>24</sup> Voir plus haut, ch.III-75, L'Actuaire.

## 86. Au fond du couloir

Le 31 de l'avenue Franklin Roosevelt, avec un D. pour Delanoë, était un immeuble de type haussmannien s'étirant à partir de sa façade monumentale sur une belle longueur de trapèze allongé, si bien que, à chacun des cinq étages, plus on s'éloignait de la contre-allée, plus la surface utile allait s'étrécissant, pour finir invariablement, au fond du couloir desservant l'ascenseur, une fois passé les toilettes, en une sorte de réduit qui, selon les niveaux, servait de placard à balais et autres ustensiles, ou de bureau. Au quatrième étage, service des prestations, ce bout du monde sans fenêtre abritait, sur une douzaine de mètres carrés, deux cadres en hiérarchie, Mme Cadaze, Jacqueline, sous-chef de service, et Mme Paolacci, Suzanne, qui lui était rattachée en tant que chef de section.

Cela peut sembler absurde mais, bien que j'aie été leur supérieur, leur responsable, celui qui évaluait leur travail et répondait de leur efficacité, je n'ai plus aucun souvenir de la nature des tâches qui leur incombaient. Elles devaient cependant être de grande utilité, pour justifier les grades, et l'attribution privative d'un espace qui, au sein de la rareté en surface qui prévalait à la CPPOSS, ne représentait pas un mince privilège.

Aucune idée donc de la nature du travail accompli, mais un clair souvenir des personnes. Chacune dans une bonne quarantaine, Suzanne peut-être un peu plus âgée que Jacqueline, un rien de plus boulot dans la silhouette, un maquillage un peu plus prononcé, des bouclettes mises en plis plus serrés, un fil de couperose sur les ailes du nez qu'elle portait busqué à l'impériale contribuaient à cette impression d'aïnesse par les ans sinon par les galons.

Jacqueline était plus grande, très droite dans son immuable blouse bleue, frisée comme un mouton blond cendré, le visage un peu carré des femmes de caractère, le nez fermement fort en son milieu, au cou quelques cercles témoignant du fait d'avoir vécu.

Sans sa blouse, Jacqueline m'apparaissait très parisienne. Les premières années, je la voyais en civil deux fois par jour, le matin pour l'émargement, en fin d'après-midi quand, devant la cloche de quelques minutes, elle quittait son antre pour visiter notre bureau, y échanger avec Mlle Poulain les aimables banalités de celles qui se connaissent et s'apprécient de longue date, l'hiver fourrant l'un après l'autre chaque doigt de ses gants, insistant sur le cuir pour bien gagner les phalanges, l'été portant négligemment sur le bras une veste de tailleur dont elle n'avait que faire dans la chaleur de saison, mais qui, dans la rue, donnerait une fois revêtue le quant-à-soi qu'il sied à l'employée regagnant ses pénates au cœur de la bonne société, toujours, en équilibre délicat à la jonction du scaphoïde et du semi-lunaire, les anses du sac à main dont l'élégance classique montre bien la strate bourgeoise à laquelle on se targue à juste titre d'appartenir.

J'appréciais ces apparitions de Mme Cadaze. Lors de mes périodes de recherche personnelle, déjà marié mais pas encore fixé, son calme, la douceur, grave, de sa voix, me confirmaient qu'existait quelque part un avenir qui ne serait pas fait d'amertume et de fébrilité.

Puis il y eut le service militaire me privant de ce clin d'œil quotidien. Ensuite ce fut la promotion, mon propre réduit au cinquième étage, et Mme Cadaze que je ne voyais plus qu'au hasard des fournées matinales d'un ascenseur trop plein pour qu'on s'y considère. Solitude du berger éloigné de son troupeau – votre travail, Jacqueline, Suzanne, était trop impeccable pour que j'aie à m'en préoccuper. Vous avez donc glissé, tout calmement, loin de mes impulsions, et quand je décampai, je n'ai pas souvenir d'avoir même toqué à votre cul-de-sac pour que vous me souhaitiez un bon vent loin de vous.

## 87. Généralisation

L'utilité sociale de certains sous-fifres n'est pas évidente aux yeux du commun des mortels. Il en est d'autres dont le pôle d'attraction ne saurait passer inaperçu. Mlle Bernet, Odile je crois, trônait au centre de l'immense bureau du 5<sup>e</sup> étage, un open space où évoluaient au moins une douzaine d'employés, en charge chacun de tirer les conséquences d'une partie des évolutions affectant la vie des retraités, depuis le changement d'adresse jusqu'à l'irréversible décès.

Même quand sa silhouette de cinquantenaire sèchement élancée au chignon gris bien tiré, le nez surmonté de montures fines à verres ronds, filles naturelles du lorgnon et du pince-nez, ne surplombait pas son espace de travail, ce dernier se démarquait. D'abord, il ne comportait aucune machine à calculer, monstre de métal ou trapu d'électronique. Les seuls calculs que faisait Mlle Bernet, c'étaient des additions, et elle ne comptait pas au-delà de 15, nous allons voir pourquoi. Ensuite, aux quatre coins de la table, s'empilaient des dizaines et des dizaines de chemises cartonnées, marquées d'un nom et d'un numéro tracés à main levée sans l'aide du normographe, un laisser-aller justifié par le nombre et l'urgence. Il fallait que l'on dépose au plus vite l'enregistrement, l'afflux quotidien étant dix, vingt, cent fois plus important que celui des nouveaux retraités.

Mlle Bernet était chargée pour la CPPOSS de tirer les conséquences d'une loi de 1972 généralisant les retraites complémentaires. À la sécurité sociale, il fallait avoir travaillé 15 ans dans l'institution pour bénéficier d'une pension à 60 ans. On pouvait atteindre aux 15 ans de couverture par l'accumulation de cotisations dans différentes caisses complémentaires, elles s'estimaient mutuellement honorables et pratiquaient volontiers les règles de trois

pour ouvrir des droits partiels à leurs affiliés. Mais jusqu'en 1972, beaucoup de salariés avaient travaillé dans des branches dépourvues de couverture complémentaire. Le miracle de cette loi, c'est qu'elle avait une portée rétroactive. Chacun, où et quand qu'il ou elle ait travaillé, avait droit pour chaque année de salariat à se voir reconnaître des droits, à charge pour lui de les faire valoir.

C'est à ce sacerdoce que se consacrait Mlle Bernet. Pour chaque ancien salarié qui avait quitté, parfois trente ans plus tôt, la sécurité sociale sans pouvoir une fois sexagénaire exciper des 180 trimestres réglementaires, elle ouvrait un dossier, et entamait un parcours du combattant impressionnant pour retrouver l'ancien collègue qui avait déménagé cinquante fois, lui faire dégorger tout son parcours professionnel, pour chaque place collecter des feuilles de paye ou des témoignages dignes de foi, le recommander auprès d'une caisse sœur jugée compétente pour la période donnée et, à chaque réponse positive, une période validée par l'AGIRC, l'ARRCO, l'AGRR, l'IRCANTEC, il y avait une palanquée de caisses possibles sur une palette lisible par Mlle Bernet et elle seule, ajouter une ligne sur la feuille collée à l'avant de la chemise, jusqu'à parvenir un jour à un total remarquable qui s'exprimait toujours de la même façon, « + 15 », plus de quinze années validées de-ci de-là, l'ancien allait enfin pouvoir prétendre à une pension CPPOSS, dignus est intrare.

Lorsqu'elle pouvait enfin écrire ce « + 15 » sur la jaquette d'une de ses ouailles, le soupir de satisfaction qui venait à Mlle Bernet était si fort, que tout le bureau arrêta de cliqueter. Une dizaine de paires d'yeux se tournaient vers elle, avec dans ces regards une tendresse de félicitations presque embuées de larmes. « Pauvre petit père, il était temps ! » murmurait-on à propos de cet ancien collègue, souvent octo- voire nonagénaire, jusque-là confiné dans l'enfer des sans droits.

Mlle Bernet, c'était le Sisyphe de la CPPOSS. Sauf que, parfois, son rocher franchissait le sommet...

## 88. Maria

Elle, comment ne pas la remarquer ? Nous étions vers la fin août 1970, j'étais marié depuis les cerises, Monique et moi nous préparions pour une quinzaine de vacances du côté de la Costa Brava. Dernière semaine à la CPPOSS, dont j'étais devenu le vétéran estival, en troisième saison de préparation des dossiers pour les techniciens du calcul de la juste pension.

Paris au mois d'août, 8 heures 30, pas grand monde dans le wagon du métro qui m'achemine vers la station Franklin Roosevelt, je viens de changer au Trocadéro. Comment ne pas le remarquer, ce bout de femme, assise sur un strapontin autour duquel personne ne s'agglutine, nul obstacle pour venir intercepter la vision qu'elle m'offre depuis la barre où je m'agrippe, à trois, quatre mètres ?

Une petite trentaine d'années, jugé-je du haut de mes quatre lustres. Un maquillage parfait, rehaussant des pommettes déjà relevées, des lèvres encarminées comme une paire de roses, une crinière brune emmêlée de mèches beiges et blanches tirée vers l'arrière par un sobre bandeau, des paupières aux cils évoquant par leur taille la turgescence recourbée d'un droséra, une longue jupe droite habilement fendue pour permettre le croisé haut porté des jambes de celle qui a l'habitude d'être admirée, un corsage autant boutonné que de boutons défaits, sans doute une grande bourgeoise du quartier s'encanaillant dans les transports en commun pour aller au bois siroter le thé du matin avec Ariane ou Marie-Chantal.

J'ai conscience tout à coup de l'insistance de ma revue de détails. Je suis là à tirer la langue mentalement avec une telle indécence qu'elle s'en est sûrement rendu compte, je suis sans doute à deux doigts de me recevoir une apostrophe cinglante. Heureusement, ma

station est là. Je me baisse la tête et sors hâtivement de la rame sans risquer un ultime regard à celle qui, probablement, continuait vers l'Étoile et des quartiers encore plus beaux.

Au bureau, j'ai à peine le temps de m'enquérir auprès de mes collègues de ce qu'il adviendra de mes fonctions maintenant que la titulaire du poste, Nelly, a choisi une autre liberté, que la porte s'ouvre sur le Chef de Service, accompagné de l'inconnue du wagon de ce matin. Elle remplacera, dit-il, Nelly, et vous, me pointe-t-il d'une phalange brunie à la gitane, la formerez au long de cette semaine aux subtilités de la préparation des dossiers.

J'ai dû rougir sous la honte rétrospective d'une concupiscence déplacée. Maria prend place à côté de moi, j'entends sa voix qui rauque dans le grave, je sens le capiteux lorsqu'elle tourne la tête, et le doux de sa paume qu'effleure notre poignée de mains. Les cinq sens au rendez-vous de ce lundi matin, qui marqua le début d'une grande amitié. Maria avait beaucoup à dire, et elle me le dit d'autant plus volontiers qu'avec moi elle pouvait en toute discrétion utiliser sa langue maternelle, nous étions les deux seuls hispanophones avérés de la CPPOSS.

Car Maria est espagnole, d'une grande famille, très croyante et très franquiste, les Lopez Y Villalba. Toute jeune, elle a rencontré à Madrid le baron Mellet, un Français qui a décroché l'assentiment ibérique pour ce qui semblait un fort beau mariage. Ils eurent, très tôt, quatre enfants, que la tradition et le penchant des deux versants dotèrent de prénoms wagnériens, Lohengrin, Iseult, Sabine et Gunther. La famille rentra en France vers le milieu des années soixante pour pignonner du côté des Champs Élysées. Tout semblait aller pour le mieux jusqu'à ce jour de retour de vacances de Pâques, Maria était allée skier vers Courchevel avec les quatre enfants tandis que le baron vaquait à Paris, où elle trouva l'appartement vide, le baron envolé, toutes les affaires, les meubles, les comptes, les bijoux, disparus avec lui, intraçable et insolvable.



Pour elle qui n'avait connu que le faste austère de l'aristocratie, ce fut un coup plus que terrible. Abandonnée sans ressources avec quatre enfants tout petits, entre 4 et 8 ans, eux si beaux, si bien élevés, mais elle sans emploi ni qualification, maudite par sa famille pour n'avoir pas su retenir l'époux qu'on lui avait choisi, moquée de ses voisins et connaissances qui tout soudain cessèrent de l'envisager, elle ne dut sa survie qu'aux services sociaux de la mairie de Paris lui ayant permis le contact avec des organismes compatissants, d'où un logement en HLM à Argenteuil, et maintenant cet emploi.

Mais elle a souffert, et sa chair s'en souvient. Elle a perdu la moitié de ses dents, les pommettes rehaussées, c'est cela, ses cheveux, ceux qui ne lui restaient pas par poignées dans la main, blanchirent dans la nuit, les mèches beiges et grêges, c'était cela. Après la honte, je compatis, et pris en main le destin professionnel de Maria. Ce ne fut pas toujours facile, car outre son français alors approximatif, Maria avait une écriture disons bien éloignée des signes de raffinement qu'on pouvait attendre d'une famille de noble extraction – au point que je me demandais parfois, face à la maladresse de ses pleins, de ses déliés, de sa ronde et de ses lettres moulées si elle n'affabulait pas, ce qui n'aurait rien ôté à sa détresse, jusqu'à ce que quelques années plus tard je rencontre sa mère, qui avait consenti au voyage depuis Madrid, une véritable duègne au parler et au maintien dignes de Ruy Blas. Le semblant d'illettrisme, c'était comme si le choc avait aussi effacé tout un pan de la culture classique, ce qui au demeurant ne choquait pas à Argenteuil.

Maria nous a fait connaître la dalle d'Argenteuil, à Monique d'ailleurs comme à moi, car passée la bouffée de désir du wagon de métro, il n'y eut plus aucun épisode d'ambigüité dans notre camaraderie. Nous avons tapissé ensemble toutes les chambres du 5 pièces HLM, ensemble avons accueilli Paco Ibañez quand il venait chanter pour les républicains exilés, j'ai porté Maria sur les fonts baptismaux de la CGT et du Parti communiste. Mes efforts pédagogiques, que je pus poursuivre discrètement après un

intermède de quelques mois, étant devenu employé toutes saisons à la CPPOSS, ont porté des fruits satisfaisants, puisque Maria a franchi l'écueil redoutable de la titularisation, après six mois, le couperet. Elle a su maîtriser l'écriture suffisamment pour, de ses grosses lettres, remplir sans trop de fautes les jaquettes des dossiers et les multiples fiches de liaison, au cours d'une carrière d'employée qui dut la mener à la retraite il y a une bonne douzaine d'années.

Nous ne nous sommes guère revus après mon départ de la CPPOSS. Le décembre où mon amante s'émancipa<sup>25</sup>, que je commençai de boire plus que de raison lors de la fête annuelle de l'entreprise, c'est Maria qui me ramena vers mon hôtel où, comme il était bien trop tard pour rejoindre Argenteuil par les moyens populaires, elle partagea ma chambre et ma couche. Le seul souvenir que j'en ai, ce sont les taches noires de panthère qui émaillaient la blancheur de son dos, un ornement naturel qui faisait sa fierté et l'excitation de ses amants, et qu'elle me montra sans qu'on puisse y toucher, tout comme pour un enfant on exhibe la friandise qu'il n'aura que demain, s'il ramène des bonnes notes sur son carnet. Je n'ai jamais pu présenter mon carnet à Maria. Un jour, des années plus tard, elle chercha à me joindre par Facebook, je refusai l'appel, soucieux peut-être de ne pas salir mes rêves au contact d'une réalité banale.

Maintenant, c'est elle qui ne répond pas à mes sollicitations. Internet m'a appris que les garçons allaient leur bonhomme de chemin. Mais aussi qu'Iseult avait quitté ce monde dans sa cinquante-cinquième année. Elle avait grandi trop vite, subi une opération suivie d'une longue convalescence à Roscoff pour lui consolider la colonne vertébrale l'année de ses seize ans, Monique et moi étions allés la voir. Peut-être un lien, la colonne, pas la visite, avec la disparition précoce, je n'ose demander.

---

<sup>25</sup> Voir ci-dessus, ch. III-79, L'Amante.

## 89. Pains d'épices

Avant d'être coach, j'avais été coaché pour acquérir les qualités intrinsèques aux fonctions, parfois ingrates, de récipiendaire des demandes de pension complémentaire. Il y faut de la diligence, pour ne pas retarder des formalités dont les anciens agents attendent qu'elles soient ponctuellement remplies ; de l'intelligence, pour se rendre compte rapidement si tous les justificatifs requis sont bien inclus dans l'enveloppe que le préposé au courrier vient de vous confier, dûment décachetée et estampillée mais pas inventoriée ; de la patience pour bien utiliser le normographe et tracer sur des jaquettes neuves de la bonne couleur – verte pour les décès, rose pour les invalides, beige pour les retraités – en grandes lettres et chiffres standards les identifiants du postulant ; de la confiance pour choisir sans trembler l'imprimé qui va bien et y porter la mention-sésame « Votre dossier nous est bien parvenu, il est complet, le montant de votre pension vous sera communiqué sous peu » ou au contraire la mention-couperet « Votre dossier est malheureusement incomplet, il y manque ceci voire cela, sans quoi nous ne pouvons répondre à votre attente » ; de l'insouciance pour créer une fiche de liaison adresse, qui scellera un pli dont on ne se préoccupe pas trop de l'effet qu'il produira sur son récipiendaire.

En 1968, mon coach, c'était Nelly Heurtebize. Une jeune femme qui, lors des événements de mai et juin qui venaient de s'achever, n'avait pas dû beaucoup quitter le jardin pavillonnaire où elle résidait avec son mari, tant étaient bronzées les épaules qui rondoyaient sous les bretelles d'une robe à froufrous. C'était un plaisir d'être coaché par Mme Heurtebize. Je fermais les yeux pour mieux m'imprégner de la caresse de sa voix, imaginer l'épice de son hâle, humer les

effluves accompagnant les gestes dont elle ponctuait ses explications. Ces capiteux délices de la bureaucratie hélas ne durèrent pas – Mme Heurtebize avait droit à des congés, et me laissa seul tracer de grandes lettres sur des chemises qui ne recueillaient plus le parfum de son ombre.

L'année suivante, elle était déjà en congé lorsque je revins prendre sa houlette. Fugaces et évanouis, l'odeur de pain d'épices, l'ambré de la peau, la cannelle qui devait être le parfum d'épaules que je n'ai pas goûtées, qui pourtant m'occupent les sens depuis plus de cinquante ans.

Je n'ai retrouvé dans aucun autre emploi cette sensation que la CPPOSS savait m'offrir d'évoluer dans un jardin de jeunes filles en fleurs. Elles passaient sans s'accrocher, juste le temps d'un clin d'œil, celle-ci qui prenait tout son temps pour figoler la lettrine de ses imprimés, les points sur les i en forme de cœur, ou de corolle de marguerite, celle-là qui le lundi matin arrivait en courant de je ne sais quelle nocturne, calculant des pensions du fond de sa robe de bal, l'autre dont le regard tout d'un coup s'absentait avec un sourire tout brumeux lui éclairant les traits, on aurait presque dit une Madone du Caravage, entre deux règles de trois elle venait de retrouver en souvenir la molle excitation des caresses de son amoureux.

Nelly Heurtebize fut la première tranche de pain d'épices que la CPPOSS me plaça sous les narines avec défense de consommer. On goûte avec les yeux... et c'était bon !

## 90. Anaïs

Pour ce qui est du pain d'épices, Anaïs n'avait pas de rivale. Pour moi, elle symbolisait le mystère au goût de cannelle. Je me fermais les yeux et la contemplais aussitôt enturbannée de madras, chaloupant une biguine parfumée agricole. Anaïs avait beau être née à Paris, elle ne pouvait nier une superbe ascendance antillaise – d'où peut-être son prénom, extrêmement rare en France quand il lui fut donné, au début des années 1930, mais déjà caraïbe, connu des amateurs de sensations fortes par le truchement de Mme Nin, la Cubaine.

Un teint de pêche mordorée, des pommettes soulignées de taches de rousseur qui, sur son cuivre, apparaissaient noires, des lèvres charnues dont elle rehaussait la pulpe d'un rouge rubis chatoyant, Anaïs, encore dans sa trentaine, soulevait les passions et nourrissait les rêves dès lors que l'on fantasmait sur le haut de sa silhouette. La perfection lui avait, au dernier moment, fait défaut. Elle souffrait d'une sorte de dysplasie fort proche du syndrome de la hanche bretonne, laquelle lui avait peut-être été infligée par métissage.

Lorsqu'elle circulait entre les tables, cependant, ses fonctions de contrôle l'amenant à souvent se déplacer pour discuter tel point technique avec un employé de moindre grade, les larges rebords de plateaux supportant naguère tout le poids des monstres de métal rugissant leurs calculs à grands coups de chariot cachant au scrutateur, en position assise, toute la partie basse de la silhouette, sauf à se pencher pour épier par en dessous, ce qui, concernant Anaïs, aurait tenu davantage de la perversion que du fétichisme, l'on se trouvait transporté au parterre d'un théâtre de marionnettes à tendance érotique, le buste traversant l'espace sans se préoccuper des jambes qui, forcément, le véhiculaient. Le sourire d'Anaïs, ignorant

la souffrance qui sans doute devait sourdre de mouvements sollicitant des articulations mal engoncées, sa voix d'accent poivré, me remplissaient les yeux d'inconnus chatoiements.

Je ne devais pas être le seul à pratiquer ainsi la concupiscence antillaise, puisqu'un bel été Anaïs nous revint mariée de ces congés où elle faisait bronzer son cuivre naturel. Désormais Royannez, un nom qui disait un peu de l'histoire portuaire amenant certains de ses ancêtres loin des terres d'Afrique, Anaïs montrait à l'envie l'anneau d'or symbole de son nouvel état.

Ce fut ce même état qui la fit nous quitter – un jour, elle choisit la liberté des femmes au foyer, sans tambour, sans trompette, sans punch et sans cannelle. Je ne sais si elle fut heureuse. Internet m'apprend que c'est sous son nom de jeune fille qu'elle a quitté ce monde, dans sa quatre-vingt-troisième année, au soleil de la côte varoise.

## 91. J'aurais voulu...

La faiblesse d'Anaïs, c'était les hanches. Celle de Monique Henry se situait à partir de l'épaule, côté droit. Elle avait, comme beaucoup de personnes de sa génération, les années trente du XX<sup>e</sup> siècle, contracté la poliomyélite un jour qu'elle se baignait dans une eau pas si claire que la chanson le prétendait.

J'étais un peu familier de cette maladie grâce à l'Orb qui traversait aussi Bédarieux, la villégiature de mon grand-père<sup>26</sup>, avec un sanatorium spécialisé établi à Lamalou, dite les Bains, et aux avertissements constants de mon père de ne « jamais se baigner en eau stagnante », un avertissement qui encore maintenant, alors que nous sommes tous vaccinés, revaccinés et rerevaccinés contre un bacille moribond, me chagrine la moelle épinière dès lors qu'il s'agit de faire ne serait-ce que quelques brasses dans un étang.

Monique Henry vivait donc avec une atrophie du bras droit. Elle parcourait les bureaux dossiers coincés par la main valide sous l'aisselle égrotable. Lorsqu'elle écrivait, c'est du coude qu'elle se tournait les pages. Quand elle saluait, c'est de la senestre qu'elle agrippait les doigts.

Autrement, rien à redire. Une coupe à la garçonne qui lui donnait l'air un peu coquin d'une jeune fille tardive, des lunettes cerclées modèle étudiantin, une silhouette fine, rien d'opulent chez elle qui puisse contredire la dynamique de sa démarche, de sa voix, de sa participation aux conversations de bureau.

Car Mlle Henry participait. Elle était toujours disponible pour organiser une fête d'anniversaire, un pot de départ en vacances, une célébration de relevailles. Ce qu'elle aurait probablement souhaité

---

<sup>26</sup> Voir ci-dessus, ch. I-5, Victor, Léon, Marius.

par-dessus tout, c'est que la vie lui permette une banalité de destin au quotidien, contre laquelle elle aurait volontiers échangé son aura professionnelle, Monique était un excellent soldat de la sécurité sociale, connaissant sa technique sur les doigts de la main droite, une pédagogue que ne rebutait aucune bévue d'un employé novice, un cœur qui ne demandait qu'à s'ouvrir.

Parfois lorsque se taisaient les calculatrices, on l'entendait fredonner ritournelles et refrains. Parfois aussi, les vendredis tantôt, on la voyait s'assombrir, sa gaieté s'amuissait dans un sanglot caché. Si l'on prêtait l'oreille, alors, aux bavardages, c'était le moment où dames et demoiselles, messieurs et jeunes gens, souvent si moroses durant la semaine, s'étiraient de bonheur anticipé en égrenant les joies que la fin de semaine leur promettait – discothèque, balade en forêt, piscine, cinéma en famille, en amoureux, entre voisins, excursion en voiture, en vélo, à moto... Monique qui d'ordinaire mettait son grain de sel dans chaque digression s'enfermait dans un mutisme d'autant plus profond que s'épanouissait le lyrisme des autres.

C'est qu'elle vivait seule, et que ses loisirs étaient circonscrits à la vie de bureau. Certes elle y excellait, mais ce qu'elle aurait voulu, c'était l'insignifiance. J'avais compris cela du haut de mes vingt ans. Aussi, le jour où, pour distraire, je prétendis être expert en lecture palmaire, lorsque Monique Henry se prêta au jeu, je lui prédis, description des lignes et des monts à l'appui de mon propos, non pas gloire, beauté, fortune comme à tant d'autres, mais douceur, foyer, paix domestique.

J'avais pincé sans doute la bonne corde – car lorsque j'eus terminé ma vaticination, qu'elle me sourit en me disant merci, il y avait dans ses yeux le brumeux de l'espoir.



## 92. La Grutière

À côté des employés archétypiques, compagnons de route de la classe ouvrière bien que parfois moins habiles et souvent moins bien payés, les services de la CPPOSS hébergeaient des purs produits de la classe se voulant dominante, je veux dire des bourgeois, plutôt d'ailleurs des bourgeoises, qui se retrouvaient là par un jeu de relations transparent ou plus subtil, associé à un concours de circonstances qui devait davantage aux apparentements idéologiques qu'au fortuit des hasards de l'existence.

Madame Benoit, Colette était son petit nom, se situait à la charnière de ces deux mondes. Une gentille quarantaine, des cheveux courts frangés Mireille Mathieu, plutôt courte de taille, bien en chair sans être boulotte, vêtue sobrement mais avec élégance sous une blouse tantôt parme, tantôt céruléenne, les lobes, les poignets et les phalanges ornés de colifichets valant sans doute leur pesant de cacahuètes, le teint trop hâlé pour ne pas recourir à des rayons étrangers à l'atmosphère généralement embrumée de Paris, y compris ses beaux quartiers, qu'il s'agisse de ceux d'instituts de beauté, de Courchevel ou de la Côte d'Azur, elle tempérait ces signes extérieurs de richesse par un parler populaire qui dénotait une extraction urbaine plus Ménilmontant que Pré Catelan.

Les parents de Colette avaient tenu un commerce, elle n'avait pas étudié bien longtemps avant de devenir ouvrière, dans la couture, vers la Porte Saint-Martin. Son mari, elle l'avait connu au bal. Il était ouvrier lui aussi, dans une spécialité qui, au début des années soixante, devait faire sa fortune avec les chantiers qui hérissaient Paris et surtout sa banlieue. Son époux grutier eut la bonne idée de monter une petite entreprise de travaux publics, dont les succès

attirèrent l'attention des plus grosses qu'elles. Poclain la racheta à un prix intéressant pour elle, obtenant l'assentiment de l'absorbé par une promesse de maintien de son entreprise comme entité autonome dont il tiendrait la barre.

Désormais l'épouse d'un demi-nabab, Colette n'avait plus besoin de travailler. Mais le pli était pris. Son époux, qui fréquentait comme administrateur patronal les têtes pensantes syndicales les plus influentes, lui avait donc fait dénicher un poste d'employée au service des prestations de la CPPOSS, fonctions certes modestes, mais qui répondaient à ses aspirations de continuité dans la sociabilité. Colette pouvait donc jouer à la prolétaire tout en savourant les privilèges des castes les plus hautes.

Cela aurait pu se prolonger encore une vingtaine d'années, le temps de pouvoir prétendre à sa propre retraite après s'être occupée de celles des autres, si la logique même de ceux qui avaient fait sa fortune n'avait fait trébucher, pire, s'étaler, s'effondrer comme une loque monsieur le grutier Benoît. Un jour du début de l'année 1974, alors que je visitais le grand bureau du cinquième étage histoire de m'aérer d'un quatrième où certains esprits commençaient de s'échauffer, je vis Anaïs, Monique, Mademoiselle Bernet qui entouraient une Colette Benoît en larmes et hoquets, chiffonnant nerveusement un petit mouchoir qu'Alexandre Dumas eût décrit de baptiste. Colosse aux pieds d'argile, Poclain venait d'être rachetée par un groupe américain concurrent qui, n'ayant que faire des engagements antérieurs de leur proie, avait choisi d'élaguer, en commençant par les branches considérées comme doublonnant avec ses propres rejetons. La niche de M. Benoit lui était donc tombée dessus. Il passait du statut de patron à celui, beaucoup moins enviable, de chômeur presque cinquantenaire.

Colette pleurait donc ses illusions perdues. Et les autres, au lieu de se réjouir de ce retour vengeur de bâton, compatissaient et s'efforçaient de la consoler. Quant à moi, qui me retirai aussi discrètement que j'étais entré, je me prenais une saine leçon de solidarité.

## 93. JPC

L'animation du grand bureau du cinquième étage était surtout le fait des nombreuses dames, jeunes ou moins jeunes, qui y nichaient. Il y avait cependant quelques coqs dans cette cour.

Jean-Pierre Cartereau était de ceux-là. JPC, comme on le dénommait communément, semblait confirmer par sa présence la réputation, fort honorable, de la CPPOSS, de ne pas barguigner à remplir, voire à largement dépasser le quota législatif d'emplois pour ces travailleurs que l'on dit handicapés. Dans ce domaine, Jean-Pierre remplissait hélas indiscutablement les critères d'accès aux emplois aidés.

Hémophile, la moindre égratignure requerrait une intervention médicale d'urgence, heureusement les bureaux aux coins arrondis n'entamaient que très rarement les chairs, il souffrait en outre d'une grave malformation des hanches que l'autre condition empêchait d'opérer. Il claudiquait au long des travées avec une lenteur de contorsion qui faisait ressentir la douleur dont, volontiers souriant, il ne se plaignait jamais, même si, quand le trajet était trop long, il se permettait une pose à mi-parcours, soufflant en s'appuyant à un bureau dont l'occupant lui faisait la causerie un moment, pour donner le change tandis qu'il reprenait des forces.

JPC n'était pourtant pas un travailleur handicapé tout à fait comme les autres. Pas en raison de son grade, cadre moyen subalterne, d'autres que lui, meurtris dans leur chair, jouissaient de toutes les qualités requises pour occuper avec brio des postes de responsabilités, mais par raison d'ascendance. Le père comme la mère étaient des responsables de haut niveau du syndicat dominant, occupant des fonctions nationales et interprofessionnelles, ce qui permit sans doute à

M. Cartereau père, le plus éminent des parents, d'aiguiller, lui qui était cheminot, son fils sur les rails de la sécurité sociale.

Au contraire de ce que j'avais commis, JPC n'avait pas renié l'engagement de ses parents. Lorsque son blazer bleu, sobrement égayé d'une cravate à rayures tricolores, se tortillait entre les tables, chacun savait que le gnome qui passait portait l'étendard patronal. Et on le respectait.

Au demeurant, Jean-Pierre savait rester modeste. Très poli. Lorsque dans l'insouciance de la jeunesse, il était mon aîné d'un gros lustre, je venais le titiller sur le terrain syndical voire politique, c'est à peine si ses yeux lançaient parfois une sorte d'éclair, ses mâchoires marquaient comme une crispation devant ce qu'il devait prendre comme une forme d'insolence mâtinée d'ingratitude.

La vie n'épargna pas Jean-Pierre. Il venait d'avoir trente ans lorsque mourut celle qui l'avait élevé, la seconde femme de son père. Il en avait 32 lorsque son père, qui venait de prendre sa retraite, décéda tout soudain à 56 ans. J'avais connu moi aussi la disparition subite du père, et les Cartereau le savaient. Malgré nos différends syndicaux, Jean-Pierre accepta donc mes condoléances, qui furent sincères, et émues.

Car au fond j'aimais bien ce petit bonhomme, tout pétri de souffrance et de bonne humeur, qui avait su se trouver un rang, et se faire respecter comme employé d'abord, comme syndicaliste ensuite. Les troupes Force Ouvrière de la CPPOSS voyaient en lui un grand leader, ce qu'il était peut-être sinon sûrement, je le considérais surtout comme un collègue, charmeur et charmant.

JP n'est pas monté très haut comme employé. Je ne crois pas qu'il avait postulé au poste dont mon succès à un concours avait fait que je devienne son chef. Par contre, le syndicat sut lui témoigner de la reconnaissance pour sa loyauté, ou bien s'appuyer sur cette loyauté pour mieux l'utiliser.

Jean-Pierre fut choisi pour devenir le dernier président du conseil d'administration de la CPPOSS, celui qui eut la charge de liquider

l'organisme. Ensuite, comme il n'avait encore qu'un petit demi-siècle, il revint dans le rang, mais obtint un transfert dans le Midi, secrétaire général d'une union départementale, dans l'Hérault où, à son tour, il mourut subitement et précocement, à peine fêté son cinquante-deuxième anniversaire.



## 94. Myriam

Myriam et Jean-Pierre, c'était un peu comme la Belle et la Bête, sans la contrainte. Louiset de patronyme, Myriam ressemblait à son prénom. Brune, teint mat, chevelure de jais, de longues boucles tressées en une seule natte, des cils immenses, lèvres de pulpe carmine, une silhouette cambrée comme un défi, pigeonnant à tout va alors que trop souvent la position assise systématique nous faisait des collègues à la poitrine sinon creuse, du moins discrète. Myriam, employée de base, devait avoir une paire d'années de plus que moi.

Quand elle se déplaçait sur le linoléum du cinquième étage, on aurait dit une ballerine qui occupait l'espace. Elle rappelait cette danseuse que Jacques Brel faisait évoluer sur une place gorgée de soleil « L'amoureux l'appelle l'amour Le mendiant la charité Le soleil l'appelle le jour Et le brave homme la bonté ». Moi qui devant elle et in petto bavais des ronds de chapeau – je pouvais me le permettre, car mon amoureuse à moi, Danièle, siégeait un étage plus bas –, je m'imaginai bien que chacun, mâle ou d'ailleurs femelle, devait nourrir à l'égard de Myriam les mêmes sentiments d'admiration concupiscente.

Jamais cependant il n'y eut d'expression donnée par quiconque à ce désir, que ce fût en présence de Myriam ou derrière la sublime chute de ses reins. Car pour chacun, Myriam c'était Jean-Pierre, Mademoiselle JP. On ne savait pas trop par quel statut, ni à quel degré d'intimité se forgeait leur union, mais il y avait entre ces deux-là quelque chose d'indissociable dont nul ne pouvait douter.

Ils arrivaient ensemble, JP conduisait un cabriolet automatique, et repartaient de même, elle sur le bras de qui il s'appuyait pour chalouper portant le maroquin receleur de tant de secrets d'État,

premier indice. Second indice : quand JP était absent, ce qui n'était pas rare, Myriam en connaissait la raison et ne s'en cachait pas. Mandat syndical, ou bien séquelles d'une nuit où son corps à lui avait trop souffert, séance d'injection plasmatique pour faciliter en cas de besoin la coagulation... Dernier indice, cette douceur dans le regard, ces sourires entre eux seuls à eux seuls adressés, cette connivence pour le trouver dans l'action, synchrones sans besoin d'aucun compte à rebours. Comme Jean-Pierre ne se mentionnait jamais de conjoint, nous étions libres de penser que les relations entre ces deux-là allaient au-delà de la convivialité.

Je faillis avoir l'occasion de clarifier les choses ce soir où, déjà Genevois, j'étais revenu vers la CPPOSS pour la fête annuelle, et avais le champ libre, puisque je m'étais fait rebuter par mon amoureuse<sup>27</sup>. Myriam elle aussi était seule. Mon intronisation internationale m'avait doté de suffisamment de prestige pour qu'elle oublie mon incompatibilité idéologique avec JP et se laisse approcher. Myriam telle qu'en elle-même n'était pas farouche, et je serais probablement parvenu à quelque chose si je n'avais pas été trahi par trop d'imprégnation alcoolique. Myriam se détourna, préservant ses secrets.

La CPPOSS liquidée, JP s'est retiré vers Mèze, dans l'Hérault. Pas loin en fait des Saintes-Maries-de-la-Mer, haut lieu Gitan, cette culture dont, dans mon cœur j'ai décidé qu'elle avait façonné l'âme de Myriam, et lui avait donné en outre l'extrême beauté extérieure. Je n'ai pas trouvé sur Internet de faire-part ou d'autre page démentissant cette hypothèse. Myriam restera donc la Belle du Guingois, au bénéfice du doute.

---

<sup>27</sup> Voir ci-dessus, L'Amante, ch. III.79.



## 95. Secrétaires

Le secrétariat du service était centralisé. Situé au cinquième étage, dans un bureau de coquette taille, coïncé entre celui du chef de service et celui de l'actuaire, chacune des parois en verre dépoli étant censée préserver l'intimité de chacun, mais n'occultant ni les ombres chinoises, ni les sons, cliquetis de machines, conversations entre filles, rarement esclandre opposant le cadre et l'employé courroucé, mais cela arrivait – du temps de M. Gauthier et exclusivement chez lui, ni l'actuaire ni moi, successeur, ne nous livrions à de tels excès.

Madame Gaillard, Suzanne (il y avait plusieurs Suzanne parmi les 50 et quelques employées du service, des Odile, des Colette. L'onomastique des bureaux permet de dater la moyenne d'âge de son personnel, celui de la CPPOSS n'était pas de première jeunesse, davantage de Michèle ou de Denise que de Christiane ou de Dominique) régnait sur ce secrétariat. C'est dire qu'elle était officiellement dénommée « secrétaire » et non sténodactylographe, comme ses deux collègues. Dans « secrétaire », il y a secret, mais ce terme s'appliquait assez mal à Mme Gaillard. D'une part, en effet, il n'y avait guère de secret à garder dans ce service, dont le travail reposait sur des règles si précises que l'actuaire ne rencontra guère de difficultés quand il s'agit de les traduire en algorithmes. Par ailleurs, Mme Gaillard avait peu de chances de se voir confier des secrets, s'il en avait été.

Son occupation favorite, car la tâche, il faut bien le dire, n'était pas excessive, la plupart des communications avec les pensionnés s'effectuant par le biais d'imprimés types où les données individuelles étaient portées à la main par les techniciens, qui se chargeaient aussi de ranger les dossiers à leur juste place sur les rayonnages, une

mission trop importante pour la confier à des non-initiés, c'était en effet le commérage, qu'elle distille ou recueille des informations à son avis juteuses à souhait sur la vie d'untel ou une telle, voire d'untel ensemble unetelle, là c'était croustillant.

Stimulant sa tendance cancanière, l'arrivée d'une rumeur lui faisait luire les yeux d'un éclat de gourmandise, tandis qu'elle agitait, d'un hochement sentencieux, ses boucles gris bleu toujours fraîchement permanentées, Mme Gaillard, pas très haute sur ses absences de talons aiguilles, présentait le léger empatement d'une silhouette bientôt sexagénaire.

Contrairement à ce que j'avais pu constater sur le creux de poitrine d'employées trop souvent penchées sur des bureaux trop bas, les chaises de cette époque, rarement ajustables, étant souvent conçues davantage pour se jucher que pour s'asseoir, Mme Gaillard, à qui le Cours Pigier avait dûment inculqué l'art de se tenir droit pour dominer le clavier en espalier des Remington de sa jeunesse, faisait tendre à presque s'entrebâiller des chemisiers à pois dont un camée ne suffisait pas toujours à colmater l'échancrure. Et pour ces fentes de hasard, il lui fut beaucoup pardonné.

## 96. La Motarde

Dans son secrétariat-aquarium, Mme Gaillard cornaquait un tandem de sténodactylographes, un tandem depuis que les aléas d'un mariage malheureux alliés à un solide entregent avaient amené au débouler, un matin qui n'était sans doute pas plus beau que bien d'autres, de Mme Rouaix, Jacqueline, une quadragénaire dont on aurait dit à l'époque qu'elle était BCBG, Bon chic, bon genre.

Chignon impeccable laissant deviner une longueur réelle de chevelure, maquillage discret mais bien présent des cils et sourcils aux lèvres en passant par les pommettes, une prédilection pour les tailleurs, les bas couturés et les chaussures à demi-talon, Jacqueline donnait l'impression, malgré la relative modestie de son grade comme de son importance dans la hiérarchie bureaucratique, d'être en représentation, prête à recevoir en audience qui la solliciterait.

Elle était sans doute persuadée que d'aucuns se sentiraient flattés d'être distingués par elle, au point de risquer à mon égard, lorsque je pris mes fonctions en succession d'un Monsieur Gauthier à qui son recrutement avait été imposé, une observation digne d'une aristocrate remarquant Proust en son salon, « Cela fait plaisir d'avoir enfin un chef de service habillé avec goût ».

J'avais effectivement, pour mon entrée en fonction, fait honneur à l'augmentation considérable de salaire accompagnant ma promotion, en acquérant chez Thierry, dont je me rappelais qu'il était le costumier de mon père, avenue de la Porte d'Orléans, deux ou trois ensembles au chic discret qui allait bien, mais cela me déplut qu'on en fit ainsi la remarque, au mépris de la réserve qui, dans ma vision classique du monde du travail, devait encadrer les rapports hiérarchiques. Bref,

je n'aimais guère Mme Rouaix mais, comme elle n'avait rien à faire, je ne pouvais en somme lui reprocher de le mal faire.

L'autre élément de l'attelage, c'était Élisabeth, Christoforidès de par mariage, il y avait alors beaucoup de Grecs à Paris, en rupture de ban avec la dictature militaire régentant leur pays.

Élisabeth faisait indiscutablement partie du fort contingent d'employés ou de cadres handicapés que la CPPOSS se faisait honneur de placer dans de vrais postes de travail. D'une trentaine médiane, fine de taille, qu'autrement elle avait moyenne, cheveux noirs en couronne autour d'un front buriné de plein air, jupes en corolle mettant en valeur la finesse de ses hanches, Élisabeth souffrait d'une très forte déformation de la mâchoire et du palais supérieurs. Ce que l'on appelle communément un bec-de-lièvre nuisait fortement à sa diction, sans même mentionner le préjudice esthétique que cela lui causait.

Élisabeth, qu'autrement chacun eût qualifiée de beau brin de fille, avait su compenser ce handicap par un véritable talent professionnel, sanctionné par ces niveaux inatteignables épinglés aux conventions collectives – frappe plus de 100 mots minutes, sténographie itou, pas ou si peu d'erreur tolérée.

Là cependant où Élisabeth impressionnait le plus, c'était en qualité de sténotypiste de discours. Quand elle dégainait son Grandjean, comme une double couronne de vingt dominos au total sur laquelle, elle pianotait ses 200 mots minutes pour répondre dans l'urgence aux attentes de l'actuaire chargé au dernier moment de produire un rapport fondamental destiné au prochain conseil d'administration, c'était fascinant de la voir, hiératique, les phalanges à peine mobiles, engranger puis régurgiter sans coup férir un nombre infini de syllabes.

Le lundi matin, cependant, c'était une autre Élisabeth que j'entendais, au travers des parois de verre, raconter en riant tout en butant sur chaque mot qu'avec l'habitude hebdomadaire je finissais néanmoins par comprendre, ses folles chevauchées à travers monts

et vallées, à califourchon derrière son Grec qui faisait rugir une Guzzi 750 par tous les entrelacs de la vallée de Chevreuse.

Élisabeth était heureuse, et tellement plus vivante que bien de ses collègues. Alors je souriais à sa bouche édentée.



## 97. L'Alsacienne

Maud Romans, « Presque comme Viviane<sup>28</sup> », minaudait-elle parfois, n'émargeait pas au contingent de travailleurs handicapés, mais affichait cependant certains traits déconcertants pour l'observateur de ses prestations. Alsacienne revendiquée, elle était née Prussienne par le fait des séquelles de l'effondrement du Second Empire, et approchait déjà fortement de l'âge de la retraite lorsqu'un premier été m'introduisit à la CPPOSS.

Ce qui, pour moi, attira le plus l'attention chez Maud, ce ne fut pas son accent, aux forts relents de choucroute, d'entrecôte de poulain et de baeckeofe. Après tout, Mme Guillermaud<sup>29</sup> avait aussi l'accent fort, et le souvenir des rocailles paternelles était encore frais à mes tympans.

Ce n'était pas non plus sa silhouette, on aurait sans doute pu trouver aussi disgracieux à tous les étages, même si le contraste entre une tête comme réduite, fardée un peu au hasard, au rouge débordant généreusement de lèvres trop minces, encadrée de rares cheveux courts et méchus, Maud illustre clairement la possibilité, souvent ignorée, d'alopécie féminine, et une corpulence avérée avait de quoi surprendre, comme la tête de Titi le canari sur le corps de Mémé, jusqu'au nez qu'elle avait petit et pointu pour rappeler le bec de l'oiselet.

L'originalité de Maud, c'est l'usage qu'elle faisait des robes vaporeuses dont elle apparaissait revêtue quel que soit le jour de la semaine ou, me dit-on, la saison de l'année. Maud souffrait d'un mal qui pourrait s'appeler l'hyperthermie maligne, si ce syndrome avait été défini.

---

<sup>28</sup> Viviane Romance (1912-1991) est le nom de scène d'une actrice française qui connut son heure de gloire dans les années 30 et 40 du XX<sup>e</sup> siècle.

<sup>29</sup> Voir ci-dessus, ch.III-78, Bourgogne.

Régulièrement, et avec plus de force encore si le hasard faisait lui échoir un dossier un tant soit peu complexe, elle se languissait « J'ai chaud, il fait si chaud, pourquoi tant de chaleur », alors elle quittait son poste de travail, se mettait au plus près d'un courant d'air, un point stratégique entre une fenêtre entrouverte et la porte du grand bureau qu'elle avait calée en position entrebâillée, alors elle s'aérait en usant des pans de sa robe du jour comme d'un vaste éventail, dévoilant de larges cuisses aux yeux parfois ébahis de ses collègues.

Cette ventilation ne durait que quelques minutes, le temps que l'envol au vent créé des pièces administratives empilées sur les tables voisines suscite un tel tollé que Maud en était amenée à se réfugier vers les toilettes du cinquième étage où, disait-elle, l'absence de fenêtres donc d'effet de loupe permettait de préserver un peu de fraîcheur.

La première fois qu'il me fut donné d'assister à cette ventilation mi-derviche tourneur, mi-Marylin sur sa bouche de métro, mes dix-huit ans en furent ébaubis. Puis, à l'instar des autres spectateurs, je m'habituai à ces exhibitions, jusqu'à ne plus guère y prêter attention.

L'année suivante, Maud avait pris sa retraite. Je ne la revis qu'une fois, alors qu'elle venait, sous prétexte de s'enquérir de l'évolution du taux de sa pension, rendre visite au bureau, qu'elle gratifia d'un mémorable kouglof de quatre heures.

Il faisait chaud ce jour-là. Pourtant Maud ne se plaignit pas, et n'entama aucune danse de l'éventail. Comme si la thermodynamique comportait en fait une quatrième loi : Quand l'inconfort est lié au travail, il disparaît avec celui-là.



## 98. L'ex-belle-sœur

Directrice adjointe, c'est-à-dire, si l'on exceptait l'agent comptable, M. Lebègue, qui relevait d'une autre hiérarchie, numéro 2 de la CPPOSS, la sécurité sociale française devant sans doute à la pudeur d'Ambroise Croizat, lourdement condamné en 1940 par un tribunal militaire, d'avoir évité d'affubler le sommet de ses pyramides du racoleur et pompeux épithète « général », Janine Girnt s'appelait encore, lorsque j'entendis son nom pour la première fois, Janine Auzillaud<sup>30</sup>. Persuadé que les lois du mimétisme, selon lesquelles puisque qui se ressemble s'assemble, qui s'était assemblé avait des chances de s'être ressemblé, s'appliquaient de plein droit aux belles familles, je m'imaginai Mme ex-Auzillaud comme une version féminine haut gradée de notre Michel, un peu falote, un peu bureaucrate, un peu passe-partout.

Lorsque, devenu représentant du personnel, je dus pour la première fois la rencontrer, c'était à elle qu'incombait une fois par mois de traiter des cas délicats avec les représentants syndicaux, je me rendis compte que l'apparement ne reflète pas nécessairement une similitude physique ou sociale.

La femme qui nous recevait dans son vaste bureau n'avait rien sur elle qui rappelât la grisaille bureaucratique. Une dame aux quarante ans bien mûrs, aussi maquillée que parfumée, on ne savait plus si l'on sentait la crème ou si on voyait le brouillard du benjoin, bien charpentée, une silhouette que l'on dirait volontiers avantageuse, mise en valeur par une ceinture si serrée à la taille qu'elle évoquait au choix Betty Boop ou les corsets d'antan, un corsage dont chacun des trois premiers boutons ignorait son œillet, ce que des postures

---

<sup>30</sup> Voir ch. III-81, Le Rédacteur.

d'écoute attentive, coudes sur la table, soulignaient à l'envi, une jupe longue de tissu bleu qui eût paru stricte sans la longue fente mettant en valeur des jambes comme prolongées de talons très aiguilles, une crinière en cascade vénitienne dont on s'attendait à entendre résonner les boucles entrelacées de laque.

Mme Girnt ne faisait pas dans la discrétion. Comme, dans l'assemblée des délégués, je ne voyais pas trop qui elle pouvait ainsi souhaiter séduire, j'en déduisis que ces préparations étaient destinées avant tout à préserver captif son trop jeune nouvel époux, un artiste, disait-on, au talent peut-être trop incertain pour risquer de s'affranchir d'une tutelle obsolescente mais confortable.

Insensible à son charme poudré, je me rendis vite compte que ses prestations lors de nos séances mensuelles relevaient davantage du dilatoire que de la recherche de solutions. Mme Girnt ne cherchait pas à trancher, à venir au secours d'employés maltraités par la vie ou par leur chef, mais à gagner du temps en respectant les formes juridiques requises, pour que tous les rouages d'une sanction ou d'un licenciement en bonne et due forme aient le temps de s'agripper les uns aux autres afin d'amener une issue désormais inexorable.

Je pris donc l'habitude de shunter ces réunions inutiles, pour mieux y revenir avec des accords négociés en coulisse, que notre haquenée s'empressait de ratifier.

Je m'aperçois maintenant que j'ai peut-être trop hâtivement et trop mal jugé la Directrice adjointe. Internet m'apprend qu'un homonyme agissait, au début des années 2000, avec constance et efficacité comme responsable d'une association militant pour le droit à mourir dans la dignité. L'habit ne fait donc pas forcément le moine, et la chanoinesse peut se cacher sous des tenues d'apparat.

## 99. CGT

Dans une organisation, toute instance a sa cheville ouvrière. Celle du nettoyage n'est pas celle de la cantine, de la comptabilité, de l'informatique, de l'accueil du public... Pour nous autres employés ou cadres, chaque niveau de l'échelle des tâches comptait sur le barreau d'au-dessus pour permettre à des collègues proches ou lointains, blanchis sous le harnais ou prématurément écrasés au labeur ou par celui-ci, de continuer de vivre dans la dignité pécuniaire, ou de rendre un dernier soupir sans trop d'inquiétude pour leurs proches privés d'affection mais non de soutien.

Le tout dernier barreau, c'était le Directeur – mais lui non plus n'allait pas sans faïtière. Un autre écheveau se déroulait à partir du dernier échelon de la bureaucratie interne, celui d'un Conseil d'administration qui nous orientait tous sans que nous fussions nombreux à nous en rendre compte.

Le Conseil d'administration était un champ clos syndical. Chaque Centrale y disposait de sièges répartis à l'aune de son influence supposée ou soupesée. Même si le jeu d'alliances parfois contre nature, c'est-à-dire impliquant la connivence avec le patronat, rendait presque inévitable la mainmise de telle organisation, les autres, dont la CGT, n'en étaient pas moins présentes et souvent d'autant plus actives que l'accès aux postes suprêmes leur était interdit.

Grâce à Louissette<sup>31</sup> nous avions avec les représentants de la CGT au sein du Conseil d'administration assez régulièrement des échanges pour entretenir l'illusion d'un semblant de gestion démocratique, et assurer que nos revendications ou plaintes les plus urgentes aient une chance d'échapper au gouffre de l'entonnoir des

---

<sup>31</sup> Voir ci-dessus, ch. III-77.

réunions internes. Le plus actif, le leader en somme, le plus ouvert aussi de la délégation de notre Syndicat s'appelait Claude Mikaël.

Une quarantaine encore fraîche, joues lisses, cheveux drus, il écoutait nos doléances, prenait note, promettait de répercuter et de suivre, et certains résultats laissaient à penser qu'il tenait parole. Lorsque je quittai la CPPOSS pour les bans transfrontaliers du Genevois, Claude exprima ses regrets, et me promit que nous nous reverrions rapidement. De fait, l'été suivant, je reçus un appel téléphonique, par lequel il m'informait passer ses congés au bord du Léman, camping de Saint Disdille, et souhaitait me revoir.

Difficile de refuser, nulle intention d'ailleurs. Un samedi de grand beau temps, Monique et moi nous rendons donc au point indiqué, une ville de tentes aussi loin du clinquant de la fonction publique internationale que des luttes ouvrières de la région parisienne. Claude nous accueille en short et en marcel, chaussé de tongs le protégeant à peine des boules urticantes jonchant un sol plus craquelé que sablonneux. Une prolétarianisation du chef qui me laissa d'autant plus sceptique que, le soir, ayant invité Claude et sa moitié à partager l'entrecôte et les morilles à l'Auberge de la Truite, un restaurant de la frontière où j'avais mes habitudes, je le vis arriver à moitié ivre et le cuir écarlate, double symptôme que l'on nous vendit pour une réaction allergique au soleil et à je ne sais trop quel médicament censé détendre les nerfs.

Je me rendis compte alors que ce milieu n'était plus le mien et n'eus guère davantage de contacts avec Claude sinon pour le lui confirmer lorsque, une ou deux années plus tard, il me recontacta pour me proposer d'être le candidat de la CGT au poste de président du Conseil d'administration de la CPPOSS, mes nouveaux titres et l'expérience internationale qui allait avec me donnant, selon lui, de réelles chances de succès.

Je lui répondis simplement, sans faire usage du délai de réflexion qu'il me proposait, que ce saut en arrière ne me tentait guère. Claude ne me traita pas de traître à la classe ouvrière, mais sans doute n'en pensa pas moins, puisque dès lors tous nos ponts furent rompus.



## 100. La Sous-Préfète

Si le bermuda à fleurs ne rehausse pas forcément la prestance des cadres syndicaux, il est d'autres carrières dont le prestige peut pâtir des agissements de leur porte-flambeau.

Parmi les employées du service des prestations de la CPPOSS, il était difficile de ne pas remarquer une haquenée à mi-chemin de sa troisième décennie. Une grande plante, grande taille, grandes mains, grands pieds même dans ses mocassins vernis, sûre d'elle et de sa beauté, au-delà peut-être du raisonnable.

Colette Besson n'était certes pas une employée modèle, mais elle n'en avait cure. La raison d'être de sa présence, c'était d'attendre paisiblement, engrangeant quelque argent de poche, que son mari termine le cursus qui devait le mener au sommet de l'état en passant par la sous-préfecture pour laquelle il était en formation pour encore quelques années.

Son ambition, c'était de devenir sous-préfète. Elle en parlait avec emphase, comme d'un rêve désormais presque à portée de main, sans probablement se rendre compte qu'une chanson alors toute récente de Jacques Brel, « Je suis un soir d'été » date de 1968, nous permettait, à nous qui savions, d'accueillir avec ironie les dithyrambes de l'impétrante par alliance.

*« Et la sous-préfecture*

*Fête la sous-préfète... »*

Quand elle ne chantait pas les louanges de son époux, la donzelle le cocufiait, au moins en pensées et en paroles, avec son contrôleur de dossiers. Ces roucoulaudes interlopes de bourgeoise en rupture de ban le temps des quelques heures qui la cantonnaient à des tâches subalternes représentaient peut-être le moyen qu'elle avait trouvé de

purger sa peine de salariat sans trop affecter une concentration autrement mobilisée vers son ascension sociale, le contrôleur amoureux lui mâchant le travail à défaut peut-être d'autre chose, et rectifiant de fort bonne grâce les erreurs accumulées par celle après qui il soupirait. Mais peut-être d'ailleurs l'attrance de la sous-préfète pour le syndicaliste rouge, fort en gueule et amateur de bonne chère, était-il sincère, je l'ignorais et d'ailleurs peu me chaloit.

Peu me chaloit, jusqu'à ce que je devienne le supérieur de l'oie plus très blanche et d'une quarantaine d'autres collègues, chargé une fois l'an d'évaluer leur performance, la direction se basant sur cette évaluation pour chichement distribuer quelques prébendes et accessoires hiérarchiques.

D'habitude, je veux dire du temps de tous mes prédécesseurs, la chose se passait en douceur. Tous ceux du même grade récoltaient plus ou moins la même appréciation, et la reconnaissance, lorsqu'il y en avait, se distribuait bien plus à l'ancienneté et à l'entregent qu'au mérite.

Je décidai, fringant néo-cadre promoteur de la justice sociale, que sous ma férule il en irait autrement. Pour apprécier les mérites de chacun, je disposais de leurs travaux, des pensions calculées ou recalculées à longueur de journée, chaque dossier faisant l'objet d'une fiche récapitulative datée et initialisée de l'employé et de son contrôleur, à disposition dans d'immenses bacs de classement. Il me fut donc facile, pour les 12 mois précédents, de transformer en statistiques les performances de chacun, ajoutant à cette quantification sommaire mais juste un critère qualité tenant à la présentation des fiches, remplies à la main par nos dispensateurs de pensions.

Cette analyse, conduite discrètement dans le silence vespéral d'une CPPOSS vidée par la cloche de fin de journée, fut sans appel.

La sous-préfète, bien que totalisant plusieurs années d'ancienneté qui auraient pu lui permettre d'accéder à un rang supérieur, ne faisait pratiquement rien de professionnel durant ses journées. Le peu



qu'elle commettait était raturé, taché, maladroitement gommé, toujours sous la houlette du même contrôleur bien moins laxiste ou débonnaire à l'égard d'autres collègues. J'en tirai les conséquences dans mon appréciation : « Le travail de Mme Besson laisse à désirer tant en quantité qu'en qualité, et une amélioration consistante ne saurait nuire à la poursuite de sa carrière. »

Les appréciations arrivaient sous pli fermé avec le courrier interne de 9 heures. À neuf heures dix, j'entends un bruit de cavalcade hennissant qui se termine en ouverture à la volée de la porte vitrée. La sous-préfète rouge d'indignation qui vocifère, la feuille fatidique brandie d'un poing rageur : « Comment avez-vous osé, foutriquet que vous êtes ! Jamais je n'ai été aussi humiliée de ma vie ! Mais je connais du monde, cela n'en restera pas là ! ».

La porte de claquer, la jument a repris l'escalier.

Cela en est resté là. Les autres employés étaient ravis de leur évaluation, le contrôleur fautif, qui d'ailleurs savait travailler et retrousser ses manches quand il le fallait, fit le gros dos, la direction accepta mes recommandations de promotion et de dignification des plus méritants, et la sous-préfète continua de ne rien faire...



## 101. D'autres motardes

Le personnel de la CPPOSS n'était pas composé que d'employés rancis, acariâtres ou arrivistes. Le marché du travail amenait régulièrement vers cette adresse prestigieuse son contingent de jeunes filles en fleurs, attirées par le voisinage de Dior, de Gucci et des Champs Élysées, à moins que ce ne fût par des conditions de travail réputées comme fort honorables pour un tremplin vers une vie active de plus longue haleine.

Car beaucoup de ces fleurs une fois écloses allaient égrener sur d'autres terroirs. Il y eut Dominique, toute menue sous ses bouclettes de post-adolescente qui ornait les i des documents destinés aux retraités de points en forme de cœur, sur lesquels je n'ai jamais eu celui de lui faire des reproches, et qui d'ailleurs ne se sont attiré les gémonies d'aucun atrabilaire – même le contrôleur le plus revêché était désarmé devant tant « de probité candide et de lin blanc »<sup>32</sup>.

En vertu de la règle d'attraction des contraires, Dominique s'entendait fort bien avec Geneviève, aussi grande que l'autre était menue. Geneviève quitta rapidement la capitale pour un retour matrimonial vers ses Deux-Sèvres d'origine, laissant par-devers elle une pointeuse de cœurs qui, dès lors, abandonna elle aussi son poste pour joindre une autre union. Geneviève avait une caractéristique pour moi peu commune ; elle adorait les motos, qu'elle chevauchait en pilote chevronnée toutes les fins de semaine.

Elle n'était pas la seule à débéquiller de fortes cylindrées. À ses côtés durant la semaine, il y avait Christine Borel, une longue fille, presque aussi grande que Geneviève, mais qui lui rendait bien 25 ou 30 livres, à tel point que je me demandais parfois comment Christine

---

<sup>32</sup> Victor Hugo, Booz endormi, in La légende des siècles, première série, 1859.

savait mobiliser ses forces pour manœuvrer sans coup férir les 200 kilos de sa Ducati 500. Christine avait failli ne pas rester suffisamment longtemps à la CPPOSS pour m'y faire grande impression. Elle souffrait en effet d'une impunctualité presque pathologique, incapable, quelle que soit sa bonne volonté, de rejoindre les portes du bureau avant que la feuille de présence n'ait été ramassée dix ou quinze minutes après l'heure dite. Elle accumulait les retards à une fréquence qui lui aurait valu la porte, n'eût été la signature, pour elle miraculeuse d'à point nommé, d'un accord d'entreprise instaurant la flexibilité horaire dans l'entreprise.

Dès lors, Christine n'eut plus de soucis avec la pointeuse, et sa très longue chevelure de jais encadrant un pâle visage de sylvidre (ce n'est que dix ans plus tard, en voyant un épisode d'Albator sur une télévision gabonaise, que je pus qualifier ainsi son étrange silhouette) continua d'égayer nos bureaux.

Et puis ce fut Danièle Trouquet, la troisième mousquetaire de nos motardes, originaire de Perpignan, elle aussi fort brune de cheveux, coiffée un peu à la Saint-Louis. Elle était, comme l'autre Danièle<sup>33</sup>, à qui elle avait succédé dans ce poste, ancienne standardiste en ascension sociale, son successeur, un non-voyant, n'aura pas eu la chance de gravir les étages, la technologie ayant permis de se passer de ses services, mais les points communs entre les deux Danièle ne s'arrêtaient pas à cette coïncidence.

Il se trouve que lors de sorties motos, Danièle II, appelons-la ainsi par commodité, eut à connaître et à s'amouracher du beau-frère de Danièle I, et qu'elle l'épousa. Nous nous trouvions ainsi, dans notre petit monde des liquidateurs de pensions de retraite, avec deux Danièle Gautier qu'il fallait différencier dans les circonstances officielles par leur nom de jeune fille, il aurait été malvenu de demander à qui souhaitait parler à une d'entre elles, s'il s'agissait de la rousse ou de la brune.

C'est ainsi que j'appris que mon amoureuse était née Rossignol. Chante, bel oiseau chante, tu m'étais doux au cœur !

---

<sup>33</sup> Voir ch. III-79, L'Amante.

## 102. L'Assistante sociale

Quelque doux qu'en fût le cocon, je n'imaginai pas la CPPOSS comme mon  $\alpha$  και  $\omega$ , l'entreprise d'où entré jeune homme je sortirais chenu sinon perclus pour une retraite bien gagnée, la mare était trop petite pour s'y ébattre pendant plus de quarante années.

Par contre, une carrière à la sécurité sociale, par toutes les villes de France monter l'échelle des grades pour atteindre au barreau suprême, celui de directeur d'une caisse dite de catégorie exceptionnelle, le territoire en comptait une petite dizaine, voilà une ambition qui me convenait bien.

Comme dans tout système bureaucratique, la carrière s'effectuait ou, selon le poids respectif des règlements, de l'entregent et du népotisme, prétendait s'effectuer à l'aune de qualifications acquises et sanctionnées par des diplômes. La fonction directoriale, on y accédait par le biais d'une grande école spécialisée, scolarité de dix-huit mois à deux ans, sélection féroce à l'entrée. Cela ne me faisait pas peur – à moins de vingt-cinq ans, quel obstacle est de nature à nous faire renâcler ? Mais la perspective de l'engagement à long terme pour des études malgré tout copieuses et ardues alors que notre foyer, à Monique et à moi, allait s'agrandir de qui lui arrondissait le ventre, me paraissait devoir s'effectuer un peu trop au détriment de ma part de devoirs conjoints que je tenais alors à pouvoir honorer.

Je choisis donc, pour commencer mon parcours initiatique, la voie moyenne, celle du cours de cadres, à laquelle mes diplômes universitaires me permettaient de prétendre sans autre sélection, et qui ne comportait, sur chacune de ses deux années, qu'une seule quinzaine de séminaires me tenant éloigné de nos pénates.

Avec l'assentiment de ma hiérarchie, qui ne voyait pas d'un mauvais œil l'attachement à l'institution d'un universitaire issu du sérail, je m'inscrivis. Puis, comme la CPPOSS avait ses particularités, je pus sans avoir complété ma formation, j'en étais loin, elle venait à peine de commencer, postuler victorieusement un poste de cadre supérieur, et l'emporter contre une ribambelle de candidats externes, tous dotés du fameux diplôme auquel j'aspirais pour en sortir, mais qui ne leur permit pas d'entrer.

Bref, je me retrouvai me former avec des collègues rêvant d'accéder à des grades inférieurs à celui que j'avais acquis, ce qui provoqua pas mal de bave de ronds de chapeau, et me dota d'un prestige d'autant plus agréable auprès de mes pairs, qu'étant le plus jeune, le mieux diplômé et le plus gradé de la promotion, je savais me faire à la fois humble et de bon conseil. Cette situation exceptionnelle avait ses avantages.

La formation s'effectuait par régions. La première année, nous autres impétrants de la région parisienne primes donc le car pour rejoindre un centre tout formica flambant neuf, où nous passâmes des heures ma foi pas désagréables à décortiquer des routines procédurales, à nous imprégner de l'esprit d'équipe et à refaire le monde et la sécurité sociale en longues soirées ambiance feu de bois.

Lors de la dernière veillée, comme en colonie de vacances, nous eûmes droit au bal de clôture, sangria et cotillons. Une de mes condisciples dont je ne suis pas sûr d'avoir jamais su le nom, m'invita dans sa chambre pour, me dit-elle, en échange de tout le savoir que j'avais partagé lors du séminaire, me gratifier d'une gorge profonde, c'était son talent à elle. Ce fut, je dois le dire, une découverte que cette pratique dont, une fois rentré à Paris, je suggérai à Monique de l'adopter, ce qui lui parut un résultat quelque peu incongru pour un séminaire d'initiation aux techniques d'encadrement dans la sécurité sociale.

La seconde année, le séminaire était interrégional, c'est-à-dire que les élèves d'une région rejoignaient ceux d'une autre pour s'y former

ensemble. Je suppose que cela se réglait par tirage au sort pour éviter les frustrations – toujours est-il que cette année-là les futurs cadres de la région parisienne étaient appelés à rejoindre les futurs cadres d'Alsace qui jouaient à domicile, dans une superbe demeure des environs de Strasbourg, en pleine nature du côté de la Wantzenau.

J'ai bien plus apprécié ce séminaire que le précédent – non en raison de son apport pédagogique, je n'ai aucun souvenir des savoirs que des formateurs certainement zélés et fort capables se sont évertués à nous impartir, mais par les multiples découvertes auxquelles il me procura accès. Nous étions fin mai, Giscard avait rendu les soirées incroyablement longues et lumineuses par le changement d'horaire. J'avais véhiculé ma bicyclette par le train, toutes les soirées je les consacrais à parcourir la plaine d'Alsace, repas sur la route dans des auberges plus accueillantes les unes que les autres, délices d'entrecôte de poulain à la crème arrosée de Riesling, fantasmagorie des torchères, des harpes de houblon, des candélabres d'asperge. La fin de semaine du milieu de stage, Monique est venue me rejoindre, et nous avons trainé nos roues par bien des croisements de la forêt, poussant jusqu'aux contreforts des Vosges quand nous fûmes las du rectiligne des allées cavalières.

Et puis il y eut Bernadette. Bernadette Bernardin était assistante sociale dans une caisse strasbourgeoise d'assurance maladie. Déjà petit cadre de par son métier, elle aspirait à se hisser plus haut, d'où sa présence au stage.

Très longue, très mince, très plate, cheveux noirs courts, crâne presque visible, ovoïde, un sourire perpétuel, les lèvres retroussées sur des canines bien exposées. Bernadette se croyait belle et, même si elle ne l'était pas vraiment, cette assurance contribuait à lui faire émaner du sex-appeal à doses phéromonales. Il ne se passa rien entre nous lors du séminaire, mais, quelques mois plus tard, j'avais déjà abandonné la sécurité sociale pour l'international, je reçus une invitation à me rendre à Strasbourg pour fêter son trentième anniversaire, chez elle, avec d'anciens camarades de promotion. En

fait, il y en eut peu à répondre présent, ce qui permit à Bernadette de dévoiler de manière ciblée ses intentions séductrices, sous l'œil placide de son époux qui, me dit-elle dans les nombreux apartés auxquels je me soumis, faisait tout ce qu'elle voulait et ne voyait le mal nulle part.

De fait, l'hiver venu, alors qu'elle séjournait au ski à quelques dizaines de kilomètres de Genève, Bernadette laissa derrière elle l'époux sur ses spatules, pour un découcher au bord du Léman. Elle me fit savoir qu'elle était arrivée, me convoquant dans sa chambre de la rue de Lausanne où elle m'attendait en peignoir froufroutant pour une nuit d'extase à laquelle je dus me soustraire, je ne sais pas trop comment trahir en impromptu.

Cette rebuffade ne détourna pas Bernadette de ses encerclements. Comme elle montait souvent à Paris dans le cadre de ses efforts de formation, elle me racontait ses attentes, seule, dans le petit hôtel pas loin du Boulevard Saint-Jacques où elle avait ses habitudes.

Un mois de décembre, 1978, je m'inventai une mission à Paris pour la rejoindre en crapuleux. Au dernier moment, il neigeait, je renonçai, la laissant une seconde fois engluée de désillusion. Mais elle persistait.

Un autre soir, c'était en juin, en 1979 je crois, nos destins coïncidèrent. J'étais à Paris, chez ma mère, un congrès syndical à l'UNESCO m'y amenait, Bernadette occupait une chambre de son petit hôtel perché sur la Butte aux Cailles, c'était le jour, plutôt c'était la nuit. Pas difficile de s'inventer une soirée entre copains, et de partir tout guilleret de l'appartement familial, Bernadette me voici ! Une fois rendu à l'hôtel, tout ce que je trouve, c'est une enveloppe remise des mains du veilleur de nuit.

Bernadette s'est lassée de mes scrupules et de mes bonnes manières. Dans sa formation, elle a rencontré un garçon vraiment fou, un dur, un voyou, qui la fait grimper à des rideaux que j'ai trop tardé à ouvrir.

Dont acte. Je rentre penaud mais soulagé, expliquer à ma mère que la soirée a été annulée et que, finalement, je dînerai avec elle.



**IV**

**PARISIEN**



103. Le Boxeur .....	317
104. L'Ingénieur .....	321
105. Portal.....	323
106. Olivier .....	325
107. Le Cycliste .....	329
108. Pignoux et Coquemont .....	333
109. Un P'tit Café .....	335
110. L'époux de la Maçonne .....	339
111. L'architecte.....	343
112. Jan .....	347
113. La Nourrice .....	351



## 103. Le Boxeur

Les quarante heures hebdomadaires hors transport et transports que je consacrais à la CPPOSS, les instants que mobilisaient ma mère, mes grands-parents, la famille proche ou ma belle-famille, me laissaient largement le temps de humer le Paris populaire au sein duquel Monique et moi avons emménagé un peu plus d'un an après le mariage, quittant le nid du boulevard Saint-Jacques pour occuper un espace à peine moins exigu que ma chambre de jeune homme, trente-deux mètres carrés répartis sur deux pièces et un cagibi servant de toilettes et de salle de bains, au sixième et dernier étage d'un immeuble bourgeois sans ascenseur marqué, dans la rue Didot, du numéro 97.

La rue Didot, c'était encore le quatorzième arrondissement de Paris, une de ces artères perpendiculaires à la Seine qui relie l'avenue du Maine aux boulevards des Maréchaux, pour celle-là débouché boulevard Brune, entre la porte d'Orléans et la porte de Vanves.

L'essentiel de nos activités, rue Didot étaient consacrées à la politique. Celle promue par le Parti communiste français, que ce soit pour moi qui en étais membre, ou pour Monique qui sympathisait activement. Dans la Fédération de Paris, la Cellule Didot, qui ressortait de la section Plaisance, du fort joli nom du quartier, comptait une vingtaine de membres répartis sur la partie sud de la rue, en gros sur une trentaine d'immeubles, moins de dix minutes à pied pour parcourir notre territoire. C'est dire si à cette époque le Parti était fort, et comme nous, ses membres locaux, nous avions souvent l'occasion de nous rencontrer, fût-ce fortuitement.

Le quartier général, c'était un bistrot à l'ancienne situé à une petite encablure de notre porte cochère, Google Map m'apprend qu'un restaurant occupe désormais cet espace. Un bistrot à l'ancienne, c'était une pièce en long, occupée dans son mi-temps par un comptoir de zinc arrondi sur l'extrémité proche de la rue, entrée par une porte vitrée qui faisait tinter une clochette lorsqu'un client poussait le battant, ce qui était fréquent, l'endroit ne désemplassait que durant les heures ouvrables, où le patron pouvait souffler un peu, n'ayant à s'occuper que de quelques étudiants, d'une paire de retraités et de peu de chômeurs, on était encore en période de plein-emploi.

Le patron, c'était un petit bonhomme trapu-costaud, cheveux et moustache très courts, biceps impressionnants sous des manches toujours relevées. Il se prénommaient Bernard mais tout le monde l'appelait le Boxeur. Rien qu'à l'envisager qui astiquait son zinc, on comprenait pourquoi, et on comprenait aussi pourquoi il n'y avait jamais de trouble à l'ordre public dans cet espace si étroit et pourtant si peuplé aux heures de pointe qu'il fallait jouer des coudes pour atteindre au saint des saints, le comptoir où roulaient les dés et se choquaient les verres.

Bernard avait une épouse pour l'aider, même gabarit, le visage, barbouillé comme une palette de peintre, surmonté d'un chignon haut dressé, dont la prestance était rehaussée par la courbure de cils aussi longs que postiches dont le clignement accompagnait chaque mouvement de la patronne, enserrée par toutes saisons dans des corsaires déjà plus à la mode qui soulignaient certains débordements de la cinquantaine.

Bernard nous avait à la bonne, nous autres de la cellule Didot. C'est dans son arrière-boutique que nous entreposions le matériel électoral, tracts et affiches, dans ses toilettes que nous touillions la colle pour vanter sur tous les panneaux disponibles les vertus du programme commun, le charisme de Georges Marchais, et l'importance de voter pour Rolande Perlican, l'éternelle candidate aux législatives qui finit sénatrice lorsque nous quittâmes Paris, en

1977, sans bien entendu que ces deux évènements aient un quelconque lien de causalité.

C'est du Boxeur sans doute que je tiens une certaine indulgence pour le Noble art. C'est aussi par la chaleur sociale de cette longue salle que j'ai compris la possibilité, même pour l'introverti à l'extrême que j'étais, de se trouver confortable parmi ceux que l'on reconnaît alors implicitement comme ses semblables.





## 104. L'Ingénieur

Pendant que je prenais du galon à la CPPOSS, Monique installait ses quartiers de technicienne supérieure au sein du laboratoire d'analyses du siège français de Nestlé. Ce poste influença notre existence parisienne.

D'abord, par l'approvisionnement en produits divers, notamment des surgelés Findus et de la purée Mousseline, qu'il nous procura, les analyses qualité conduites en laboratoire portant sur une infime quantité de produits, les laborantins bénéficiaient comme d'une tolérance de la faculté de se partager, dépouilles opimes, les restes des échantillons. J'en ai acquis une certaine réticence envers le poisson pané surgelé et les flocons déshydratés de purée de pommes de terre.

Ensuite, par les rencontres que le milieu professionnel pouvait nous permettre.

Celles-ci concernaient des stagiaires de passage, les cas de Véronique et de Mlle Grob ont déjà été évoqués<sup>34</sup>, il y eut aussi Georgette, la Grecque, qui partagea le plantureux repas du Nouvel An 1976 chez ma grand-mère, elle avait apporté une bouteille de raisiné que personne n'eut à cœur de déboucher. Il y eut le grand chef du laboratoire, dont je n'ai retenu que l'après-midi crapuleuse passée en bord de Marne avec Monique, au printemps 1976 – c'est elle qui spontanément m'en a fait part, je ne soupçonnais rien et, les faits datant déjà beaucoup lors de la confession spontanée, cela, je dois dire, ne me préoccupa guère puisqu'à l'évidence il n'y avait pas eu de conséquences ni, me dit-elle, de suite.

Et il y eut surtout l'ingénieur, qui connut ensuite son heure de gloire nationale en emportant de haute lutte juridique une longue procédure prudhomme contre Nestlé France, convaincu de discrimination

---

<sup>34</sup> Voir ch. II-69, Véronique.

antisyndicale. Cet ingénieur, Jean-Claude, Monique l'appelait plus volontiers de son patronyme, Bauduret, était son aîné de quelques années, secrétaire général du syndicat CGT des cadres de l'alimentation – ce qui lui procura d'intenses satisfactions militantes, mais nuisit beaucoup à sa carrière au sein d'un bastion du capitalisme.

Bauduret était un garçon charmant. Joyeux, au fait des moindres recoins du mouvement ouvrier, il nous invita chez lui. Il habitait un pavillon de banlieue où sa femme, Joséphine, d'origine italienne, avait voulu nous régaler de pâtes fraîches, des lasagnes que jamais elle ne parvint à décoller de leur machine à étaler, la soirée se termina joyeusement autour d'un couscous de proximité. Joséphine était vexée, Jean-Claude riait beaucoup.

Il avait conservé des relations avec Monique, quelles que soient les difficultés à communiquer en transcontinentale à cette époque d'avant courriel, puisqu'en 1993 il nous débarqua à Pékin, première étape pour lui, défait de Joséphine, d'un périple sac à dos devant le mener aux confins du Tibet. Je me souviens de ces quelques jours comme d'une menace pour notre paix matrimoniale retrouvée après la déchirure que je lui avais fait subir et notre récent rabibochage.

Bauduret était pour moi l'archétype du rival dangereux. Beau derrière son collier de barbe bien taillé, svelte et sportif, militant intelligent, sociable, joyeux, il avait tellement de points en sa faveur que je craignais bien que Monique ne fût tentée par la relève, à supposer qu'il la lui proposât. Peut-être le fit-il, peut-être déclina-t-elle.

Lorsque, des années plus tard, il vivait dans l'Aveyron avec une nouvelle compagne, je lui appris par téléphone la triste nouvelle du décès de Monique, son numéro figurait toujours dans le carnet qu'elle tenait scrupuleusement à jour au fil des années, ce fut un homme dévasté de chagrin que je laissai au bout du fil. Il l'aimait, aucun doute. Et elle méritait bien qu'on l'aimât aussi fort.

## 105. Portal

La Cellule Didot était très respectueuse du centralisme démocratique qui prévalait encore au sein du Parti communiste d'alors. C'est dire qu'elle connaissait sa hiérarchie interne, avec notamment à sa tête un secrétaire, que notre collectif chargeait de tâches multiples et variées.

Le secrétaire s'appelait Yves Portal, un joli nom dont il était fier, même s'il avait tort de croire qu'il était fort rare – je me souviens qu'il fut un tantinet déçu lorsque, au retour d'une excursion dans le Midi, je lui dis avoir repéré sur les murs de Perpignan des affiches annonçant la prestation d'un trompettiste, son homonyme prénommé Michel.

Notre Portal, celui de la rue Didot, avait alors une trentaine d'années. Il était grand, sec, moustachu, vivait comme un étudiant un peu attardé de vacances dispensées à la Faculté des Sciences, rue de Tolbiac. Il avait ainsi pas mal de temps libre, et il en fallait pour gérer notre collectif, entre l'organisation des ventes hebdomadaires de l'Humanité dimanche et de Pif Gadget, les tournées dans toutes les cages d'escalier pour y proposer le Programme commun de la gauche, un petit livre à couverture noire dont nous avons vendu des dizaines d'exemplaires sur notre territoire, 5 francs pièce, une manne pour les Éditions sociales, les circuits de collage d'affiche, il fallait gagner et conserver la maîtrise des murs, sans compter les réunions, les nôtres au moins mensuelles, et celles des échelons supérieurs où il nous représentait, les ventes de vignettes pour la fête de l'Humanité, à la fois billet d'entrée et récépissé de soutien financier, le muguet du Premier mai, « Le seul muguet rouge ! » clamait-il en proposant ses bottes tout au long de la rue Didot et du marché Brune, sans compter les imprévus à gérer dans l'urgence, comme cette fois où une

camarade, femme de chambre et mère célibataire, ayant été informée que les huissiers devaient venir pour quelques impayés, il fallut dans la nuit trouver un refuge pour toutes les affaires saisissables de la mère et de la fille, Monique et moi héritâmes pour la soirée d'une petite télévision, le frigidaire alla chez Portal, il habitait au premier étage, moins difficile à atteindre que nos combles, la machine à laver chez un autre camarade, jusqu'à ce que le danger passé, l'assermenté ayant constaté qu'il ne restait chez les débitrices que du mobilier insaisissable, nous rapatriions discrètement les objets confiés à nos gardes respectives.

Portal vivait avec Gisèle, Gisèle Kahn, dans un petit appartement moderne de la rue Joanès. Gisèle était professeur d'université, une littéraire qui habitait à deux pas de l'INSEE. C'était elle qui faisait bouillir la marmite. Les deux, ceci dit, étaient fort maigres. Je me souviens de ce jour où Portal, qui m'avait emprunté mon vélo pour je ne sais plus quelle course, se plaignit de la selle, trop étroite pour être confortable à son postérieur décharné. Sur une photo prise à Genève, on voit d'ailleurs son mètre quatre-vingt-cinq assis sans difficulté apparente entre les accoudoirs du tout petit fauteuil d'osier de Gwenaël, trois ans à l'époque.

Car Yves et Gisèle nous ont rendu visite à Genève l'année suivant notre déménagement. Ils sont venus passer un week-end d'automne, en amis qu'ils étaient autant qu'en camarades. Nous avons sans doute beaucoup bu, et refait le monde, des images nous montrant chantant poing levé témoignent de la chaleur de nos retrouvailles.

Mais, comme d'autres, ils furent là une fois et n'ont pas répété l'expérience, non plus que nous n'avons fait, Monique et moi, de tournée des popotes lorsque, en route pour la Bretagne, nous nous autorisions par la suite une escale pour la nuit boulevard Saint-Jacques.

Quand elles se séparent, les routes d'amitié divergent souvent de manière inexorable. Les écritures comptables se réconcilient, pas les destinées.

## 106. Olivier

Le fils de M. Sévéon, qui habitait encore chez ses parents, du côté du Boulevard Brune, ne devait avoir guère plus de 21 ans, à peine majeur, tout juste dégagé des obligations militaires, dont il avait préservé une coiffure plutôt courte, avec sur le front une mèche à la Napoléon période David, et un collier de barbe noire toujours impeccablement taillé, végétait dans des unités de valeur complémentaires à une formation technique supérieure en attendant l'offre d'emploi qui lui ferait démarrer une carrière que chacun pressentait brillante tant il savait faire preuve de bonne éducation, mais aussi de capacité au travail, de disponibilité, de force de conviction. Nonobstant son jeune âge, Olivier avait acquis suffisamment de bouteille dans les rangs du Parti pour, après avoir fait ses classes, les civiles, dans les rangs de la Jeunesse communiste, occuper les importantes fonctions de trésorier de la cellule Didot.

Nous nous rencontrions donc souvent, puisqu'il venait collecter son dû chaque premier du mois, que c'est à lui que nous remettions les recettes des ventes dominicales, et que toute initiative impliquant des débours requerrait son aval.

C'était d'ailleurs un plaisir que de le fréquenter, lui qui était plus proche par ses années de notre génération qu'un Portal qui, du haut de ses trente ans, nous semblait sinon un ancêtre du moins déjà un ancien. Olivier savait s'adapter, et sans doute ne trouvait-il pas désagréable notre fréquentation.

Nous prîmes ainsi une sorte d'habitude de dîner les trois ensemble, Monique, Olivier et moi, dans la seconde pièce de notre 32 mètres carrés. Monique commettait une cuisine simple sur les feux installés dans une cuisine riquiqui, coincée dans une sorte de

placard ponctuant le couloir d'un mètre cinquante de long sur un mètre de large séparant nos deux pièces – l'appartement en fait résultait de la fusion de deux soupentes sous les toits, l'acquisition simultanée par une famille de deux logements du même palier inférieur leur ayant permis d'hériter en même temps de deux chambres de bonne, et de les mettre en vente comme unité de rang supérieur lorsqu'il s'avéra que l'époque bourgeoise des domestiques hébergés était révolue. Nous mangions des pâtes en refaisant tranquillement le monde à notre façon.

Ce soir-là, les élections législatives de mars 1973 approchaient, les premières sous la bannière du Programme commun. Les espoirs étaient grands, nous trinquions au succès. La soirée était douce pour une fin d'hiver, on ouvre la fenêtre pour se donner un peu d'air. Dans le silence de la rue, des bruits de tige heurtant du métal, des chuchotements, un groupe s'affaire six étages plus bas, sans doute des colleurs d'affiches. Comme ce ne sont pas les communistes, les ouvriers sont au repos puisque nous dînons, comme les partis traditionnels ont la propagande plus stipendiée que militante, aucun doute pour Olivier. Ces colleurs sont d'extrême droite. Il dit alors, presque incidemment, « Il faudrait aller déchirer leurs affiches, pour bien faire. »

Monique aussitôt de bondir « Oui, allons-y ! ». Elle enfile ses bottes, une veste, et hop, les deux sont sur pied de guerre. J'ai beau objecter que c'est infantile, dangereux, que les colleurs sont en bande, que certains sont armés, rien n'y fait. L'enthousiasme militant les fait se ruer dans l'escalier, tandis que prudemment, je reste garder le logis.

Le temps passe, ni bruit ni retour, je finis par m'inquiéter et décide d'aller m'enquérir sur le terrain, peut-être faudra-t-il secourir des blessés. Prudent plus que frileux, je me caparaçonne, pull de ski, veste en tweed, manteau doublé. Un peu engoncé, mais moins sensible aux coups.

De fait, à peine franchie la porte cochère, je tombe nez à nez avec une patrouille qui sent son Front national à plein nez. Ils sont trois, l'un porte un seau, l'autre un balai et des affiches roulées, le troisième s'avance, une sorte de bidule à la main, m'intime de déguerpir, « Casse-toi, mec ! ». Confiant dans ma carrure protégée de vêtue multicouche, je m'avance au

contraire vers eux. Un coup de matraque malhabile veut me cingler la clavicule, je ne sens rien, l'épaisseur atténuée, je continue donc d'avancer, soucieux de protéger la fuite que je pressens éperdue de mes intrépides commensaux. Mon vis-à-vis qui certainement n'avait pas encore complété sa formation de nervi, hausse les épaules devant mon obstination, il doit se dire « Encore un pochard, inoffensif », les trois tournent les talons et le coin de la rue.

J'ai défait à moi seul les hordes fascisantes. Reste plus qu'à trouver mes fugitifs, et à leur signifier que la voie est libre. J'entends un bruit du côté de chez le Boxeur, à l'opposé des panneaux électoraux. Ce sont eux qui se dirigent calmement vers le havre en retour. Surpris un peu de me voir dans la rue, mais bon – ils ont fait un tour, rien à signaler, nous rentrions. Retour conjoint au sixième, un dernier pour la route afin de se remettre d'émotions diverses.

Je ne sais trop, y repensant maintenant à cinquante ans de distance, comment interpréter la scène. Monique aimait séduire, et les jeunots s'y laissaient prendre bien volontiers, y aurait-il eu... À l'époque nul soupçon n'agita mes sourcils. Et Monique d'ailleurs ne me parla plus de cette soirée ni d'éventuelles tentations dont elle eût pu frémir du côté de la rue Didot.

Les élections furent un succès, mais pas assez pour que Rolande Perlican passât la barre, 47 % au second tour face à l'indéboulonnable de la Malène. Quelques semaines plus tard, Olivier, tout radieux, vint nous collecter les timbres pour la dernière fois. Il avait tout juste reçu une offre d'emploi pour la mairie de Saint-Denis, et partait tout de go s'installer dans le 93. Il rayonnait, comme celui qui vient de décrocher le gros lot à la loterie du bonheur, la clé pour accéder enfin au paradis rouge sur Terre.

Monique ne parut pas spécialement affectée par ce départ. La cellule s'en remit aussi, nous étions assez nombreux pour surmonter le vide.





## 107. Le Cycliste

Si, par rapport à Olivier, Camille Henry ne figurait pas à l'opposé de l'éventail des générations, il n'en était pas loin. Loin, c'est de la rue Didot qu'il était puisque, lors de son admission à la retraite ou juste avant – il était enseignant en école primaire – il avait déménagé pour Antony. Pas le fin fond des gorges du Larzac, cela reste en région parisienne, mais tout de même une bonne dizaine de kilomètres, qu'il parcourait à bicyclette à chaque fois que nécessaire. En se repliant sur les Hauts de Seine, Camille Henry avait en effet décidé de rester fidèle à ses amours militantes du quartier Plaisance. Il avait dû naguère jouer un rôle important dans le fonctionnement du Parti puisque, malgré la distance, malgré l'âge, malgré l'incongruité de son maintien à l'effectif d'une cellule locale d'un quartier qu'il ne fréquentait plus autrement, il demeurait l'inamovible CDH de la cellule Didot.

CDH, ce n'était pas rien ! Comité de Diffuseurs de l'Humanité, ce C qui aurait dû être réservé aux organisations de grande taille, pour laquelle la vente de journaux mobilisait plusieurs camarades simultanément à différents points stratégiques, s'appliquait aussi aux situations comme la nôtre, où la diffusion s'effectuait en un point du marché hebdomadaire par au mieux deux camarades à la fois, nantis d'un présentoir métallique pour y poser les quelques exemplaires de l'Humanité dimanche et de Pif Gadget avec lesquels solliciter les chalands du boulevard Brune. Il incombait au CDH de passer les commandes, de réceptionner les journaux, d'encaisser le produit des ventes, de faire retour des invendus et d'organiser les tours de présence au point de diffusion.

Compte tenu de sa résidence excentrée, Camille ne remplissait que partiellement les fonctions attachées au beau titre de CDH.

C'était en fait le collectif qui se chargeait des aspects matériels de la chose.

Le présentoir reposait entre deux dimanches dans une cave de l'immeuble abritant le café du Boxeur, la clé dans le tiroir-caisse du bar, le patron la remettait à qui la voulait, dont il connaissait l'affiliation. Les exemplaires à vendre arrivaient aussi au bar, le jeudi ou le vendredi soir, le troquet devenant ainsi une succursale des messageries de presse sans qu'aucun client songeât à s'en offusquer. Non plus qu'il serait venu à l'esprit d'un quelconque d'entre nous de remettre en cause la qualité de CDH officielle de Camille Henry, sans doute une récompense pour services éminents rendus dans un passé peut-être lointain.

Notre cycliste, même s'il portait beau et avait le jarret solide, devait flirter avec les soixante-dix ans. Il était donc né avant mon père, dont je lui savais gré, comme s'il y avait été pour quelque chose, de maintenir vivant le prénom, tout en me réjouissant que, par son patronyme, il me permette de ne pas trop oublier l'oncle Henri, que je voyais de moins en moins à mesure que ma route sociale traçait son autonomie.

Camille Henry, blanchi sous le harnais, ses cheveux, encore fournis, bien au-delà du poivre et sel, encadrant d'un panache repérable de l'autre bout du marché un visage de tout temps hâlé par les embruns bitumineux de ses chevauchées urbaines, ne rechignait pas aux tâches subalternes.

Son nom apparaissait régulièrement sur le registre du poste de vente, et qui était désigné pour faire équipe avec lui (nous fonctionnions par binômes lors des ventes du dimanche, aussi bien pour pallier de rares défections, que pour se garantir d'improbables agressions, à deux on est plus fort) n'avait pas lieu de s'inquiéter.

Camille serait ponctuel, quel que soit le temps. Il resterait jusqu'au dernier piffise. Le signal de fin de marché, c'était lui qui le donnait, bien après que les commerçants avaient plié leurs étals. Il sortait de sa poche deux pinces à vélo, s'en assurait les jambes du pantalon,

prenait sous un bras le présentoir et s'en allait, poussant son vélo par pression sur le guidon de la main au bout de l'autre bras, remiser en sous-sol le chevalet de la révolution.



## 108. Pignoux & Coquemont

Les doyens indiscutables de la cellule Didot étaient un couple de camarades, ensemble pour la vie de temps immémoriaux, non mariés, comme cela était coutumier entre militants refusant de se soumettre, fût-ce pour le bonheur, aux fourches caudines de la société bourgeoise tressées des liens du mariage.

Ils habitaient un petit appartement pas trop en hauteur d'un immeuble à vocation sociale, une sorte d'HLM avant la lettre, la situation dans les étages inférieurs leur permettant de se conserver un peu d'autonomie. Ils pouvaient encore sortir pour faire quelques courses, tout en regrettant l'émergence d'un monde nouveau où de plus en plus les banques phagocytèrent les pas de porte des épiciers, crémiers et autres bouchers, alors que de moins en moins leurs maigres forces leur permettaient de trotter vers les artères encore chalandes des environs, le cabas est si lourd au poids de trop d'années.

Il s'appelait Pignoux, elle s'appelait Coquemont. Je ne crois pas avoir jamais su leurs prénoms. Portal, qui en tant que secrétaire se chargeait de calligraphier les identités des membres de la cellule sur les cartes flambant neuves remises chaque année dans le courant du mois de janvier, les connaissait sans doute, mais n'en faisait pas non plus usage. Au contraire, pour bien marquer le caractère indissociable du couple, il les dénommait volontiers, en ironie affectueuse, Pignon et Coquemou, ce dont ils ne semblaient pas s'offusquer si d'aventure ces sobriquets lui échappaient en leur présence.

Nous ne nous rencontrions pas très souvent, à vrai dire – lors de la remise des cartes, lors de réunions exceptionnelles d'ouverture ou de clôture de campagnes électorales, lors de banquets citoyens organisés dans l'arrière-salle du café du coin – pas chez le Boxeur,

c'eût été trop petit – à l'occasion du Nouvel An, du Quatorze Juillet ou des festivités de la Libération. Alors, Pignoux et Coquemont pouvaient trouver des oreilles compatissantes à leur litanie de vieillesse – ils avaient mal aux reins, et le pire, c'est que ça leur tombait sur les yeux. Ils marchaient mal, ils voyaient peu.

Pignoux et Coquemont n'étaient pas les seuls de l'effectif à n'être guère assidus aux réunions. Il y avait cet autre couple, bien plus jeune et bien plus alcoolique, même gabarit, un mètre soixante, des rondeurs de barrique, incapables de décoller du comptoir. Ils ne faisaient pas honneur au Parti dont ils avaient demandé et obtenu la carte de membre sans que l'on sache trop bien pourquoi ou à quelle occasion, dommage, disait Portal, secrétaire confronté à leur ébriété publique et vociférante, que chez nous on n'exclue plus, ou si difficilement.

Il y avait aussi cette camarade, femme de chambre dans un hôtel du quartier, seule à élever sa grande fille, elle aussi adhérente, les deux si occupées à tirer le diable par la queue et à jouer leur vie à saute-huissier qu'elles n'avaient guère le temps d'assister aux réunions, même si, par les grandes occasions, elles parvenaient à nous rejoindre pour une distribution de tracts.

Et celle-là, elle aussi mère célibataire, trois enfants en bas âge, employée de sécurité sociale, qui régulièrement le dimanche arrêtaient son scooter devant le présentoir. Elle venait en hâte de faire quelques courses, les petits étaient seuls, elle n'aimait pas les abandonner ainsi mais que faire, pas de crèche, pas d'école le week-end, pas même le temps de dénouer la lanière de son casque en demi-œuf, promis, je vais essayer de me libérer, juré, je prendrai mon tour la semaine prochaine, mais bien sûr le moment venu elle ne pouvait pas, trop d'enfants, trop de couches, trop de toux, trop de tout.

C'était cela aussi, le Parti communiste des années Marchais. Tout le peuple de Paris et d'ailleurs, toute la misère et la solidarité du monde, et tout l'espoir qu'on avait encore dans ces lendemains qui, nous en étions convaincus, allaient bientôt chanter haut, fort et clair.

## 109. Un P'tit Café

La CPPOSS, l'université, la cellule, la vie de famille, même si la nôtre était le plus souvent binaire, mes journées étaient assez prises. Je me faisais cependant un devoir de rendre visite aussi régulièrement que je pouvais à ma mère. Le boulevard Saint-Jacques n'était pas loin de cette rue Didot dont, sans sa générosité, Monique et moi n'aurions pu être résidents.

Outre les repas de famille, qui se situaient le plus souvent le week-end, roastbeef plus ou moins bien cuit ou poulet rôti, pommes en général dauphines à la Findus, vin de table Saint-Chinian de chez Nicolas de la rue de la Glacière, ils livraient par caisses, je m'appliquais à faire escale en retour du bureau au moins une fois par semaine.

En arrivant au huitième étage, le bruit que faisait la cabine d'ascenseur en s'immobilisant sur le palier, rarement à la bonne hauteur, en général dix centimètres en dessous du niveau, il fallait faire attention à la marche, suffisait pour informer de mon arrivée. La porte s'ouvrait sans que j'aie besoin d'y sonner. Il m'arrivait souvent d'être accueilli par Marcelle, c'est elle qui avait récupéré mes clés quand avec Monique nous avons déménagé.

Lorsque, devenue veuve, ma mère avait voulu, pour se sentir moins seule et attendre le service de sa pension de réversion, reprendre le harnais, d'abord à Bagnolet, les transports et l'ingratitude du travail l'épuisaient, puis avenue du Maine, au bercail de Force Ouvrière, elle se rendit compte qu'il lui serait difficile de concilier vie professionnelle et tâches ménagères, qui n'étaient pas négligeables tout du long que je coucoutais là et que ma sœur était encore au logis.

C'est alors que Marcelle est apparue, une fois, puis deux fois la semaine, des demi-après-midi d'époussetage, balayage et repassage. Marcelle était une de ces femmes que l'on dit solides pour en taire l'embonpoint, une coiffure soigneusement frisée dans les tons blonds, des joues bien rouges et rebondies, pas très grande mais imposante, pas vraiment obèse, disons bien enveloppée dans son éternel tablier bleu. Sa présence résultait d'une affichette postée chez le concierge. Elle habitait dans un autre complexe HLM, limitrophe du nôtre mais situé dans le treizième au lieu du quatorzième arrondissement, il faut bien que les frontières passent quelque part.

Lorsque son embauche comme femme de chambre à l'hôtel PLM Saint Jacques qui finit par s'ouvrir de l'autre côté du boulevard lui permit de ne plus tirer le diable par la queue, Marcelle conserva néanmoins les vacances qui l'amenaient chez ma mère.

Ces deux-là étaient il est vrai bien plus amies et complices qu'engagées dans une relation de type patronal, d'autant que, avec mon départ et celui de Monique, puis celui de ma sœur qui ayant pondu vivait pour l'instant chez un compagnon, père d'Émeline, alors que nous fûmes remplacés par mes grands-parents, avec Mémère toujours ingambe pour s'occuper du ménage, des courses et de la cuisine, les travaux domestiques résiduels avaient fort diminué.

Marcelle, qui rejoignait son poste au huitième étage pour son second emploi au moment où ma mère rentrait à la maison après sa propre journée de travail, jouait en somme un rôle de dame de compagnie, buvant force cafés, sa tasse posée sur la planche à repasser où elle agitait sans conviction un fer à vapeur explorant tous les recoins du peu de linge qui n'avait pas été traité la séance précédente.

Les deux bavardaient sans jamais perdre le fil des anecdotes du quartier. Ma mère savait tout des heurs et malheurs de René, le compagnon de Marcelle, aussi chétif et maladif qu'elle était rose et bien en chair, ouvrier chez Renault en perpétuelle longue maladie, il s'en allait des bronches, paraît-il, mais toujours assez vaillant pour répondre présent aux demandes de peinture, tapissage,



déménagement ou réaménagement du voisinage, pourvu que ce fût hors déclaration et heures de visite de la médecine du travail.

Marcelle faisait donc quasiment partie de la famille. Son départ à son tour pour la retraite à la fin des années quatre-vingt, elle quitta Paris pour rejoindre ses aïtres picardes, coïncida avec une sorte de déclin de ma mère, que la routine du petit café bi-hebdomadaire avait jusqu'alors préservée du vieillissement. Un seul être vous manque...



## 110. L'époux de la Maçonne

Quand Fred Brulé quitta à son tour la capitale pour la province, ce ne fut pas pour réintégrer son Axonais natal, il ne remplissait pas, loin s'en faut, les conditions requises pour une retraite de l'éducation nationale.

Fred était un professeur encore jeune, une petite quarantaine d'années, exerçant son sacerdoce dans l'enseignement technique. Sa mutation dans notre cellule fut bien accueillie, elle rééquilibrait la moyenne d'âge de l'ensemble, apporterait sans doute avec du sang neuf un nouveau dynamisme pour partager les tâches routinières mais pesantes du dimanche matin, grâce à l'esprit de contradiction et à la prédisposition au débat des enseignants, elle revitaliserait les discussions dans des réunions où, à force de trop se connaître, notre manière de refaire le monde était devenue dépourvue de surprise.

Il me faut reconnaître que ces espérances ne furent que partiellement comblées. Si Fred avait bien l'âge de son état civil, il n'était pas aussi libre de militer que peut-être il eût souhaité. Barbichou, c'est ainsi que Portal le surnommait en raison du fin collier à la Professeur Minet, le Professeur Minet de Lili<sup>35</sup>, qu'arborait un Fred d'ailleurs aussi systématiquement inquiet que cet avatar portalien.

Barbichou ne craignait pas cependant pour ses élèves, il craignait pour lui, il avait peur de son épouse. Celle-là, nous la voyions parfois lorsque, le dimanche matin, Fred qui faisait avec elle ses courses sur

---

<sup>35</sup> Lili, ou L'espiègle Lili, est un personnage de bande dessinée créé en 1909, dont les aventures hebdomadaires parurent jusqu'en 1998. Le professeur Minet est le tuteur de Lili.

le Marché Brune s'arrêtait à notre présentoir de ventes pour échanger quelques mots. Un petit bout de femme. ils étaient bien assortis en taille. Mme Brulé était cadre dans l'administration des finances, de vêtue discrète, chevelure mi-longue, permanentée en châtain, c'est lui qui portait le cabas mais elle qui décidait quand rentrer.

Elle aussi qui avait décrété qu'il ne seyait pas à un professeur de s'exhiber sur les marchés à faire de la propagande, il y avait risque de qu'en dira-t-on potentiellement nocif pour sa carrière, pour celle de sa femme, pour leur réputation. Fred avait le droit d'assister aux réunions, il y était assidu, mais l'habitude domestique de docilité qu'il avait acquise au fil d'années de mariage y persistait, et jamais on ne l'entendit proférer une opinion ou avancer une hypothèse qui pût, de quelque manière et à quelque mesure que ce fût, paraître contredire la ligne officielle.

Un jour de vacances scolaires où elle travaillait alors que nous autres, enseignant, étudiant, vacataire, étions libres de humer l'air des pavés de Paris, Fred nous invita, Portal et moi, à visiter son appartement.

Un deux-pièces à mi-hauteur d'un immeuble type haussmannien du côté boulevard des Maréchaux de la rue Didot, vers l'aval en somme. Parquet verni, patins sur le seuil, il nous montra comment, par un astucieux système de poulies de son invention, il faisait permuter le bureau sur lequel il corrigeait ses copies avec la table de la salle à manger, son siège à roulettes avec les chaises du repas. Quand l'heure était prandiale ou dînatoire, les accessoires de prof montaient s'accrocher au plafond, et vice-versa. Puis, encouragé sans doute par nos mines ébaubies, il nous dit, jubilant à l'avance, qu'il allait nous dévoiler un secret et ses attributs, mais que jamais, au grand jamais, il ne fallait révéler ce que nous allions voir.

Cela se passait dans la chambre à coucher. Fred ouvre la penderie, écarte un premier rang d'habits, et derrière elle était là, suspendue dans sa gloire, la robe de cérémonie de son épouse, en fait une longue cape avec un col carré revêtu de signes cabalistiques. Car Mme Brulé

était franc-maçonne, et pratiquait à domicile l'autorité que lui conférait l'appartenance à une loge prestigieuse.

En nous narrant cela, Barbichou avait les yeux humides d'admiration éperdue. Le mari de la Maçonne était subjugué, et nous ne savions pas s'il fallait l'en plaindre, ou le féliciter.



## 111. L'architecte

Située à deux pas du Quartier latin, de Montparnasse, du Parc Montsouris cher à Prévert, la cellule Didot ne pouvait pas ne pas compter parmi ses affidés quelques intellectuels de haute volée, membres de cette bourgeoisie rouge qui, dès les années cinquante du siècle passé, avait fait la réputation et l'aisance financière du Parti communiste français.

Du temps que j'y militais, la figure de proue de la révolution nantie dans notre quartier s'appelait Pierre Chazanoff. Fringuant dans une cinquantaine finissante, Chazanoff était un architecte réputé, à la tête de son cabinet qui le rémunérait grassement. Fumeur de pipe invétéré, cela nous faisait avec l'affiliation politique un second point commun, coiffé grisonnant court à la Titus, il venait d'achever à Saint-Ouen, municipalité communiste s'il en fut, sur l'île dite des Vannes, une Grande Nef, sorte de palais des sports futuriste ayant définitivement assis sa renommée.

Chazanoff ne poussait évidemment pas la loyauté envers le Parti jusqu'à participer aux réunions ou vendre *l'Humanité* sur le marché du dimanche. Nos contacts se limitaient donc à venir collecter auprès de lui sa cotisation mensuelle, en échange de laquelle nous lui remettions un timbre à apposer dans la case idoine de sa carte de membre, timbre d'autant plus précieux que, représentant le montant standard de 1 % des revenus du cotisant, sa valeur faciale égalait presque le total des dus payés par tous les autres membres de la cellule.

La remise du timbre à Pierre Chazanoff n'était pas une affaire de routine. On y allait toujours à deux, le trésorier, Olivier, et celui que ce jour-là il avait sous la main, ce fut moi à deux ou trois reprises.

L'architecte habitait un superbe logement traversant au dernier étage d'un immeuble flambant neuf du quartier Plaisance. Son appartement, avec la terrasse couverte qui lui était adjointe, couvrait la totalité de la face supérieure de l'immeuble. Baies vitrées de tous côtés, les cloisons soutenant le toit abritant la surface habitée aux murs couverts d'œuvres contemporaines d'un goût aussi sûr que hardi.

Chazanoff ne se contentait pas de nous tendre son chèque. Il nous faisait asseoir, poufs et sofas, et trinquait avec nous à l'avenir du monde, dans du cristal davantage taillé pour le whisky que pour la vodka.

Les grands intellectuels communistes formaient une sorte de clan, ils se connaissaient, se fréquentaient régulièrement.

Chazanoff avait ainsi mis le pied à l'étrier d'Ernest Pignon Ernest, qu'il avait un temps hébergé dans son cabinet. La Fête 1973 de l'Humanité approchant, l'architecte décrocha pour le compte de la cellule la signature du peintre sur cinquante reproductions originales d'un portrait de Picasso qu'il avait commis lors d'une rencontre avec le vieux maître, lui aussi communiste.

Promis, juré, cette manne exceptionnelle, qui nous était cédée pour le prix dérisoire de 100 francs l'exemplaire (l'inflation ayant été ce qu'elle fut, ces cent francs vaudraient maintenant leur équivalent en euros), nous aurons à la revente un bénéfice remarquable.

L'affaire, discutée en réunion, fut rondement menée. Notre cellule se mettrait provisoirement sur la paille pour acquérir un trésor qui ferait de nous les Crésus de la Courneuve. Las, quand nous découvrîmes la réalité de l'œuvre, il était trop tard pour faire machine arrière. Le Picasso du portrait était méconnaissable. Derrière quelques hâtifs traits de fusain, celui qu'Ernest Pignon avait croqué de profil ressemblait plus à un pape lubrique qu'à l'auteur de Guernica. Nous eûmes beau passer une bonne partie de la fête à arpenter les stands pour tâcher de fourguer notre produit qui n'avait d'exceptionnel que le prix demandé, la semaine suivante, à l'heure



des comptes, il fallut se rendre à l'évidence. Pour éviter la banqueroute, il fallait que ceux d'entre nous qui étaient solvables acquièrent un exemplaire de cet invendable portrait. Bonne âme, Chazanoff en prit un. Moi aussi. Je n'ai jamais osé l'accrocher. Chez l'architecte également, tous les murs étaient occupés...



## 112. Jan

Jan Čihal faisait lui aussi partie de la calamiteuse saga du portrait de Picasso. Sa présence en ces lieux et en ces temps mérite quelques explications.

Jan, je l'avais connu en 1966, à l'occasion d'un voyage aux sports d'hiver organisé par le lycée Rodin qui avait amené notre classe de première à descendre les pentes neigeuses d'un bourg des Sudètes, en Tchécoslovaquie, derrière le rideau de fer.

Cette année-là, la neige était rare, nous eûmes donc tout loisir de nous lier d'amitié avec des jeunes tchèques dont l'université avait eu la même idée. Jan était l'un d'entre eux, le seul qui parlait un peu de français, la planification socialiste lui avait attribué, allez donc savoir pourquoi, cette langue en partage estudiantin. Comme d'autres avaient étudié l'anglais, l'allemand, l'espagnol ou l'arabe.

Cette particularité linguistique fit que nous continuâmes d'échanger des nouvelles pendant quelques années, pour un peu plus tard nous retrouver toute la bande, le quatuor insécable, Marc, Jean-Pierre, Bertrand et moi, Bernard n'en était pas, sa famille ne pouvait subvenir, auquel s'étaient ajoutées l'épouse de Bertrand, Jeanine, et Monique, toute fraîche convolée, dans le quartier de Solidarità, à Prague donc, Jan nous hébergeait tous et toutes, son père, veuf, disposant d'un très grand appartement dont le gouvernement lui laissait la jouissance pour lui et ses deux enfants, une munificence qui ne nous fut pas expliquée.

Monique avait particulièrement apprécié ce séjour, pendant lequel sa fraîcheur, sa spontanéité, lui avaient valu force compliments et quelques œillades coquines auxquelles je ne pris pas garde, mais dont les clichés de l'époque conservent la mémoire.

L'année suivante, ce fut elle qui me convainquit de passer à nouveau des congés d'une petite semaine de l'autre côté d'un rideau de fer aussi poreux que sympathique. Le reste de notre ancien peloton vaquait ailleurs, nous étions donc seuls hébergés par Jan père. Le fils nous présenta sa fiancée, Mirka, une brune pétulante qui, outre celle de parler anglais, avait la particularité d'utiliser du cirage pour donner du relief à ses cils, les cosmétiques étaient rares.

Le soir, nous buvions tranquillement de la bière dans la chambre qui nous était allouée, tous les quatre en confiance dans le vaste appartement autrement endormi. Il y eut une soirée, puis la seconde, jusqu'à la cinquième. Quand les bières étaient vides, Jan et Mirka se retiraient, ils partageaient déjà une couche pas encore nuptiale.

Le retour était proche. Dernière nuit, peut-être avions-nous bu un peu plus que de raison pour conjurer la tristesse d'une séparation annoncée. C'est Jan qui propose de tirer au sort les couples qui se formeraient pour le restant de la nuit. Je suis curieux de voir, j'acquiesce, Mirka n'a rien contre, les yeux de Monique brillent, Jan dit : Pile, je reste avec Mirka, face, Mirka est avec toi, toi, c'est moi.

Élégance slave, Monique semble hors du marchandage quand en fait c'est bien elle l'enjeu. La pièce de deux couronnes a rendu son verdict, retombée du côté du griffon surmonté de l'étoile rouge, c'est face.

Beaux joueurs, Monique et Jan s'éclipsent rapidement. Mirka et moi, qui nous retrouvons seuls sans avoir rien demandé, faisons ce qu'on attend de nous hors scrupule ou hésitation, puis nous assoupissons rapidement chacun sur une des couchettes étroites qui occupaient la chambre. Je viens je crois de m'endormir, en fait cela fait une paire d'heures et plus, quand je sens une forme se glisser sous ma couette, je grogne un peu, sans trop me réveiller, pas prêt pour la resucée, insatiable cette Mirka. En fait c'est Monique, qui me demande si elle peut me rejoindre.

Jan n'a pas su l'honorer. Trop de bière, trop d'émotion. Le jour va poindre, sa sœur va se lever, elle serait choquée de voir une tête

étrangère dans le lit de son frère, il lui faut traverser la chambre pour se rendre à la cuisine, Mirka a déjà changé de lit. Je sens bien que Monique est triste, déçue, presque humiliée. Je me pousse, lui fait une place dans l'étroit cadre en bois, je me rendors.

Deux années passent. Plus beaucoup de nouvelles de Jan. Je sais que Monique et lui correspondent de temps à autre, elle me montre ses lettres, rien que de bien convenable. Jan est maintenant ingénieur chez Tesla, finalement, il n'a pas épousé Mirka, mais ne désespère pas de trouver chaussure à son pied.

Un dimanche de juin 1973, je vends l'Humanité dimanche sur le marché, Monique est là, courses faites, pour me tenir compagnie. Une grande silhouette, une épaisse moustache, un front dégarni, des gestes de reconnaissance – c'est Jan.

Il a trouvé porte close au 97, s'est réfugié au café, le Boxeur savait qui nous étions et où nous trouver. Surprise, effusions, embrassades. Jan participait à un colloque scientifique à Paris, au dernier moment il a choisi, comme on dit, la liberté, et comme il ne savait pas quoi en faire, il est venu vers nous.

La nouvelle est de taille, voire embarrassante. Les transfuges du socialisme ne sont pas forcément les bienvenus au pays de Georges Marchais. Cependant, amitié, solidarité, bien sûr nous l'hébergeons quelque temps, celui qu'il se déniche un emploi, une place en foyer de jeunes travailleurs. Ouvrier électricien, Jan se plaint des conditions de travail, de l'absence de culture de sécurité dans des ateliers qu'il décrit comme vétustes et dangereux. Au point que s'il se syndique à la CGT, ce n'est pas seulement pour plaire à Monique.

Cet été-là, nous avons visité la Bretagne, tous les trois. Les cousins de Huelgoat, tous militants, tous encartés, faisaient un peu grise mine en entendant l'histoire du Noureev électronique, nous restons donc entre nous. Quelques soirées en boîte de nuit, Huelgoat à l'époque avait ce qu'il fallait. Assez vite je prétextais une subite fatigue pour m'éclipser, laissant Jan et Monique conjurer dans une vigueur retrouvée les impotences de naguère.

Retour à Paris. Jan a finalement obtenu son visa pour le Canada, c'est pour octobre. Il nous accompagnera à la fête de l'Humanité. C'est ainsi qu'il se retrouve à colporter un portrait de Picasso si mal dessiné qu'il boit pour oublier. Nous le retrouvons au matin du dimanche encore affalé entre deux essieux d'une remorque de chantier.

La veille de son départ, nous scellons un pacte triolique en partageant la même couche. C'est moi qui ai proposé, lui qui a accepté à la seule condition que je ne le touche pas, Monique fut donc nôtre successivement, elle qui souhaitait l'ensemble.

Jan s'est installé vers Toronto, je lui ai rendu visite une fois, quelques mois après un nouveau séjour à Prague, nul ne s'était offusqué lors de notre demande de visa que nous ayons hébergé un criminel. Nous avons alors, dans un russe hésitant, communiqué au père que la censure privait de contact ce que nous savions de l'existence du transfuge.

Après Toronto, ce fut Vancouver, où Jan a convolé. Avec son épouse, elle aussi tchèque en diaspora, nous l'avons accueilli deux ou trois jours vers la fin des années quatre-vingt.

La flamme était sous l'éteignoir. Jan avait grisonné de la moustache, ses cheveux étaient devenus fort rares. Restaient le sourire, et le pétillant d'un œil qui séduisit si bien que jamais, je crois, il n'avoua à son épouse légitime les tentations auxquelles, si tôt et si souvent, il avait succombé.

## 113. La Nourrice

L'arrivée annoncée de Gwenaël nous avait rendu impraticable la poursuite du séjour rue Didot. Trop de paliers et trop de marches à gravir pour atteindre un sixième étage décidément sans ascenseur.

Il fallait déménager, cette fois pour devenir locataires, la manne maternelle ne pouvait s'épandre une seconde fois. Monique, certes, était cadre, mais je n'étais encore qu'un employé sans trop d'envergure, malgré le titre ronflant d'agent technique hautement qualifié, en passe de rejoindre pour un an le gros des appelés du service militaire, avec, ce qui était un privilège par rapport à la plupart des autres troupions bien plus démunis, mais ne nous menait pas loin à chaque fin de mois, un salaire remplacé par une indemnité d'assujettissement national représentant 20 % de ma rémunération antérieure.

Autant dire la modestie de nos ambitions résidentielles, qui nous fit choisir, par défaut davantage que par goût, un trois-pièces dans un immeuble de rapport de la banlieue sud de Paris, surplombant un vaste carrefour dit de la Vache Noire lequel, desservant la route nationale numéro 20, nous garantissait son et lumière sous les fenêtres tout au long de chaque nuit.

La Vache Noire était fonctionnelle, pas difficile d'accès, mais on y était loin de l'atmosphère conviviale du quartier Plaisance. Les vrais Parisiens sont en fait très Province, quand on y pense. Ils aiment leur quartier, connaissent leurs voisins et n'apprécient rien tant que de parcourir à pied les quelques encablures délimitant le périmètre de leur sédentarité.

À la Vache Noire, comme je le suppose dans toute autre banlieue, rien n'incitait à la proximité. Traverser le matin les deux fois quatre

voies de l'avenue Aristide Briand pour rejoindre l'arrêt de bus ligne 187 ou 188 qui nous reliait à la Porte d'Orléans, métro à suivre, était source de stress. Le soir, chacun descendait à sa station pour se réfugier derrière le battant de portes insonorisées. Le dimanche, sauve qui peut, on ne s'attardait pas dans une banlieue qui n'offrait guère d'occasions de s'y distraire, le concept de cité-dortoir aux portes de Paris.

Heureusement, il y avait les Bonnet. Monique ayant repris le travail dès la fin de ses congés, notre enregistrement comme Arcueillais était beaucoup trop récent pour pouvoir prétendre à une place en crèche. Dans cette commune de la banlieue rouge, l'appartenance au Parti communiste était la règle plus que l'exception ; cela ne nous permettait d'espérer aucun passe-droit. Il fallut donc recourir aux services de qui en proposait.

Le Fort de Montrouge, situé tout près de notre carrefour, offrait l'abri de ses remparts à un fort contingent de nounous, femmes de gendarmes ayant là leurs quartiers, disponibles pour arrondir la solde de base entre deux mutations vers des théâtres d'opérations sans doute moins tranquilles que l'interface Hauts-de-Seine – Val-de-Marne.

Monique avait repéré l'annonce de l'épouse du Maréchal des logis-chef Bonnet. Elles avaient fait affaire, et Gwenaël passait donc ses journées au fort, seule pensionnaire d'une famille qui autrement comptait le papa, la maman et leurs jumelles, adolescentes d'une quinzaine d'années.

Il me fallut quelques semaines pour surmonter ma réticence à fréquenter des militaires, mon service, s'il s'était dans l'ensemble fort bien passé, m'ayant fait tout de même douter de la pleine loyauté républicaine de certains cadres de l'armée, et céder enfin aux instances de Monique qui me disait tout le bien possible de ces hôtes de jour.

Nous nous donnâmes rendez-vous une fin d'après-midi, fin de semaine, au flanc d'un bastion pour ensemble aller récupérer notre fille. L'enceinte militaire séduisait dès l'abord, si calme en comparaison



des artères surchargées irradiant le reste de la banlieue proche. On était fin de printemps, début d'été, tilleuls et marronniers ponctuaient des casernements impeccablement tenus. Moins d'uniformes visibles dans ce point dit sensible qu'autour de la fontaine Saint-Michel, le gendarme montrougien officiait en tenue de ville.

Nous arrivâmes au logis en même temps que le chef du même nom. Un homme de 45 ans environ, polo manches courtes, cheveux encore noirs coiffés en arrière, l'air un peu Marlon Brando, franc du regard, franc du sourire.

Premier contact, première bouteille. Il avait ses attaches dans une commune viticole du Val de Loire, et savait comme personne faire claquer les bouchons. Alors nous avons bu, et nous avons parlé. Il revenait d'une mission pas facile en Nouvelle-Calédonie, s'ouvrait sans fausse pudeur pour raconter le malaise éprouvé aux grottes d'Ouvéa.

Son épouse, elle aussi du terroir, participait à la conversation tandis que leurs deux filles entretenaient Gwenaël. Les visites au Fort de Montrouge devinrent une tradition de nos vendredis soir. Les seuls moments de convivialité que m'offrit notre banlieue rouge, ce fut par le truchement d'un gendarme. De quoi faire vaciller bien des stéréotypes !

Lorsque nous quittâmes Arcueil pour réintégrer Paris intramuros, Gwenaël désormais scolarisée avait moins besoin d'une nounou, ce fut en promettant de se revoir, croix de bois croix de fer, mais presque serment d'ivrogne.

En fait nos routes ne se sont ensuite rejointes qu'une fois. Les Bonnet passant des congés d'été en Haute Savoie nous firent savoir leur disponibilité pour une rencontre, nos adresses successives leur ayant été transmises par les cartes de vœux que Monique, c'était son côté traditionnel, tenait à expédier chaque nouvelle année à toutes les entrées de son carnet d'adresses.

Il y eut donc déjeuner au restaurant du Bureau international du Travail, précédé d'une visite guidée des coins et des recoins de

l'imposant bâtiment dont les salles, les décors, les environs champêtres, pantoisèrent nos hôtes.

Le Maréchal des logis-chef avait pris du galon. Désormais adjudant, il s'en allait vers la retraite et ses pieds de chanin, de chardonnay, de sauvignon. Quelques échanges de vœux plus tard, ce fut un jour le silence.

Nous étions à Pékin, trop loin, une adresse trop difficile sans doute à recopier. C'est ainsi que se rompit notre dernière attache parisienne.

## Index des noms propres



Augeron Émeline et Solène	(Émeline et Solène)	I.34
Auzillaud Michel	(Le Rédacteur)	III.81
Bauduret Jean-Claude	(L'ingénieur)	IV.104
Benoit Colette	(La Grutière)	III.92
Béraud Marie-Noëlle	(Marie-Noëlle)	II.64
Bernardin Bernadette	(L'Assistante sociale)	III.102
Bernet Mlle	(Généralisation)	III.87
Besinque Bernard	(Le Radiologue)	II.54
Besson Colette	(La Sous-préfète)	III.100
Bonnet Gendarme	(La Nourrice)	IV.113
Borel Jacques	(Goncourt)	II.60
Brulé Fred	(L'époux de la maçonne)	IV.110
Cadaze Jacqueline	(Au fond du couloir)	III.86
Capocci Armand	(AJS)	II.66
Cartereau Jean-Pierre	(JPC)	III.93
Casalta Jean-Pierre	(Jean-Pierre)	II.48
Chazanoff Pierre	(L'architecte)	IV.111
Chef Alain	(Chef)	II.59
Chien Linda	(Linda)	II.44
Christophorides Élisabeth	(La motarde)	III.96
Čihal Jan	(Jan)	IV.112
Clément Mme	(La Floracoise)	II.46
Cloarec Marie	(Belle Mère)	I.16
Congy Dr	(La Voisine)	II.65
Couté Hervé	(Le Directeur)	III.70

Crenn Marianne	(Tante Marianne)	I.26
Demiautte Daniel	(Le fils d'ouvrier)	II.53
Didot Boxeur	(Le Boxeur)	IV.103
Dorléans Amélie et Robert	(Amélie & Robert)	I.4
Gaillard Suzanne	(Secrétariat)	III.95
Gauchon Pascal	(Le Grand Bêta)	II.50
Gauthier M.	(Le Chef)	III.76
Gautier-Rossignol Danièle	(L'Amante)	III.79
Gautier-Trouquet Danièle	(D'autres motardes)	III.101
Gillier M.	(L'Actuaire)	III.75
Girnt-Auzillaud Jeanine	(L'ex-belle-sœur)	III.98
Gourpil – Royannez Anaïs	(Anaïs)	III.90
Gruat André	(Dédé)	I.7
Gruat Camille	(Père)	I.2
Gruat Cécile	(Sœur)	I.11
Gruat Gwenaël	(Gwenaël)	I.32
Gruat Léa	(Léa, Maria, Julia)	I.6
Gruat Madenn	(Madenn)	I.33
Gruat Raymonde	(Mère)	I.1
Gruat Victor	(Victor, Léon, Marius)	I.5
Guillermaud Mauricette	(Bourgogne)	III.78
Guillou Bertrand	(Le Philosophe)	II.51
Henry Camille	(Le cycliste)	IV.107
Henry Monique	(J'aurais voulu...)	III.91
Henry-Ammar Michel	(Le Géant italien)	II.58

Hernan Nuria	(Souricette)	II.47
Heurtebize Nelly	(Pains d'épices)	III.89
Hilleret Christian	(Trop grosse tête)	II.63
Hubert Françoise	(La Chiourme)	III.84
Jean Louissette	(Louissette)	III.77
Kieffer Georges et Louise	(Pépère & Mémère)	I.3
Kieffer Henri et Jeanine	(Henri & Jeanine)	I.9
Kieffer Jacqueline	(Cousin Cousine)	I.10
Kieffer Michel	(Michel)	I.13
Kipgen René	(Cousin René)	I.12
Koue Kpassou	(Kpassou Koué)	III.73
Labarthe Maryline	(Maryline)	I.18
Le Corre Pierre et Annick	(Annick & Pierre)	I.29
Louiset Myriam	(Myriam)	III.94
Mellet Lopez y Villalba Maria	(Maria)	III.88
Meyzer Jean-Pierre	(Biké)	II.55
Mickael Camarade	(CGT)	III.99
Muller Pierre	(Les Six jours)	II.57
Nouvel de la Flèche Bernard	(Nouvel)	III.83
Opodio Diopoh	(Diopoh Opodio)	III.74
Paul Brigitte et Muriel	(Brigitte et Muriel)	I.22
Paul Hervé	(Hervé)	I.25
Paul Jacques, Pierre et Michel	(Les cousins Paul)	I.24
Paul Jean et Mémère	(Tad Koz & Mamm Goz)	I.19

Paul Louis et Micheline	(Louis & Micheline)	I.23
Paul Monique	(Épouse)	I.14
Paul Pierre	(Pierre Paul)	I.15
Paul Raymond	(Marie-Thérèse & Raymond)	I.28
Paul Théophile et Denise	(Denise & Théo)	I.21
Penven Alphonse et Anastasie	(Alphonse & Zie)	I.27
Petiteau Olivier	(Le Transitaire)	III.82
Pétrissant Claude	(La témoin)	I.20
Philippe, Lionel, Pascal	(Le Triptyque ML)	I.36
Philippeaux Jean- Michel	(Le Douanier)	II.68
Philippeaux Véronique	(Véronique)	II.69
Pignoux et Coquemont	(Pignoux & Coquemont)	IV.108
Pinaud Paulette	(Psycho)	III.72
Planck M.	(Combien de Divisions ?)	III.85
Plassart Raymonde, Jeanine et Christiane	(Les Trois Sœurs)	II.52
Poisson Yvette	(Marraine)	II.43
Portal Yves	(Portal)	IV.105
Poulain Hélène	(Mademoiselle Poulain)	III.71
Queuille François	(Dessinateur)	II.67
Rivoal Estelle et Yann	(Estelle et Yann)	I.31
Rivoal Jacky et Sophie	(Jacky & Sophie)	I.30
Rivoal Marie-Claire et Jean-Yves	(Marie-Claire & Jean-Yves)	I.17



Roig Jordi	(Jordi)	II.49
Romans Maud	(L'Alsacienne)	III.97
Roygnan Killian	(Killian)	I.38
Roygnan Lenaig	(Lenaig)	I.39
Sellier Marcelle	(Un p'tit café)	IV.109
Serrat Joan Maria	(Joan Maria)	II.62
Sévéon Olivier	(Olivier)	IV.106
Simon Guillaume	(Guillaume)	I.35
Simon-Gruat Mauve	(Mauve)	I.42
Simon-Gruat Mélisse	(Mélisse)	I.40
Simon-Gruat Myrtille	(Myrtille)	I.41
Siros Professeur	(Six Roses)	II.61
Terray Roger	(Le Transfuge)	III.80
Touron Hélène	(Cousine Hélène)	I.8
Vasseur Marc	(Généticien)	II.56
Voguet Jean- François	(Le grand destin)	II.45

